61e année, No 1 Montréal, 21 mai 1949

Ce Samedi

DIX CENTS

PER
S-400
CON

DANS CE NUMERO :

- VOYAGE DANS ATHENES
- VILLAGE DE MARINIERS
- TRAINS SUR PNEUS

Roman policier :

- LE FANTOME NOIR
  Par HENRY-MUSNIK

Bavolets, cercles-garniture de roues chromés et pneus à paroi latérale blanche—facultatifs moyennant supplément.

Prélassez-vous dans une 1949 Monarch

La supériorité de la Monarch est nettement démontrée à tout égard! Il y a déjà des mois que le modèle "1949" s'est classé au premier rang, dans sa catégorie particulière, par un *carénage* nouveau, ingénieusement dessiné en vue de le rendre plus long et plus bas . . . par une *sécurité* et un *confort* nouveaux, dans de plus larges et plus belles carrosseries . . . par un *chassis plus robuste,* que porte avec souplesse une suspension nouvelle, *et* à l'avant *et* à l'arrière . . . par des amortisseurs perfectionnés . . . par une direction nouvelle, sans effort, qui facilite le "contrôle" et le stationnement . . . par un freinage plus sûr . . . par de nouveaux pneus à plus basse pression (équipement standard) . . . enfin, par son moteur à 8 cylindres en V, fournissant 110 CV, et plus souple, plus économique que jamais. Aujourd'hui, des mois d'usage par ses heureux possesseurs ont ratifié cette supériorité de la Monarch. De toutes les voitures nouvelles, c'est elle qui vous apporte *tous* les plus importants perfectionnements de 1949—approuvés par des milliers d'acheteurs totalement satisfaits, et confirmés par les millions de milles qu'elle a déjà parcourus.

Comme un monarque dans son carrosse, prélassez-vous dans cette automobile de grande classe. Acceptez l'invitation empressée de nos dépositaires d'examiner et de conduire la nouvelle Monarch. Ce n'est qu'ainsi que vous comprendrez le parfait contentement du propriétaire d'une Monarch.

ESSAI GRATUIT EN S'ADRESSANT Ford MONARCH **À UN DÉPOSITAIRE FORD-MONARCH**

TECHNIQUE NOUVELLE

PREMIER PONT BASCULANT EN ALUMINIUM

En novembre 1948, M. Alfred Barnes, Ministre anglais des Transports, se rendit au port de Sunderland, Angleterre du nord, pour y inaugurer l'ouverture à la circulation du premier pont basculant du monde qui soit construit en aluminium. Pour procéder à cette cérémonie, le ministre se servit d'une paire de ciseaux en aluminium et d'un ruban d'aluminium. A la susdite cérémonie, assistaient 300 invités, parmi lesquels on remarquait des ingénieurs et métallurgistes français, espagnols, suédois, hollandais et suisses. Ces derniers étaient venus de leurs pays pour se rendre compte des possibilités que pouvaient offrir les constructions de ce type.

Ne pouvant contenir son enthousiasme, un des orateurs déclara qu'il venait d'admirer "une des plus grandes merveilles de notre ère" et que nous avions atteint "un nouveau jalon de notre marche vers le progrès", ce à quoi, le Ministre des Transports ajouta, surenchérissant: "La construction de ce pont semble augurer l'adoption de ce métal (l'aluminium) pour de nombreuses autres constructions de même nature."

On ne saisit au juste la véritable portée de l'inauguration de ce pont, qu'en se rendant compte de l'importance de ce changement de métaux dans la structure de sa construction. Nous en sommes ici à une nouvelle orientation qui nous rappelle la transition qui, de la fonte et du fer forgé, mena le monde à l'acier.

PLANS D'AVANT-GUERRE

Voici maintenant plus de 50 ans que l'on se sert de l'aluminium et, même avant la guerre, les experts anglais prévoyaient déjà l'emploi de ce métal pour les grandes constructions. Ils durent cependant remettre leurs plans à plus tard, car, pendant la guerre, l'aluminium et les alliages légers étaient réservés exclusivement au ravitaillement des constructions aéronautiques. La fin de la guerre rendit cependant aux ingénieurs toute la liberté d'action qu'il leur fallait pour mettre leurs projets à exécution; le pont dont il est question plus haut sert de preuve à ce qu'ils peuvent faire.

Avant la construction du pont basculant de Sunderland, les ingénieurs s'étaient longtemps demandé quels seraient les avantages et inconvénients de certains alliages d'acier et d'aluminium. En ce qui concerne les deux battants basculants du pont, ils donnèrent leur préférence à l'aluminium.

La direction des travaux revint à M. W. H. S. Tripp, ingénieur en chef du Service des Eaux Fluviales (Sunderland est situé à l'embouchure du fleuve Wear) et à M. F. J. Walker, directeur de l'entreprise de constructions mécaniques Head, Wrightson & Co. Ltd. de Thornaby-on-Tees, Yorkshire. Pour tous conseils sur la sélection des alliages les mieux appropriés pour la construction du pont, ils se fièrent à la compétence de M. D. V. Pike, ingénieur en chef de la Société Aluminium Development Association.

Il n'est pas difficile de se rendre compte des avantages que présente l'aluminium sur l'acier. Ce qui importe le plus, c'est que les constructions faites en aluminium sont infiniment plus légères que celles en fer. Les battants du pont étant plus légers, on peut en alléger d'autant les contre-poids. Ainsi, les parties arrière du pont sont de beaucoup plus légères que si elles avaient été construites en acier. Il s'ensuit que, pour soulever les deux battants du pont, on peut se servir de moteurs moins volumineux et moins puissants, ce qui représente, en sus, une économie d'électricité.

Il ne faut pas oublier non plus que l'aluminium ne s'oxyde pas autant que l'acier. Ce métal permet donc de réduire au minimum les frais d'entretien et de réparation. Ajoutons enfin que l'acier nous est rendu aujourd'hui d'autant plus précieux que le monde en est à court.

La légèreté relative des deux sections du pont permit aux ingénieurs d'en assembler les deux battants à Thornaby-on-Tees et de les transporter à Sunderland par bateau à moteur. Un mois à peine après l'arrivée des deux arches, le pont s'ouvrait à la circulation.

DETAILS D'INTERETS

Les visiteurs étrangers prirent note de tous les détails d'intérêt que présente le pont du point de vue technique. Voyons un peu ce qu'il en est. Le pont est ouvert à la circulation automobile, ferroviaire et pédestre entre les deux docks du port. Ses deux battants peuvent s'ouvrir pour donner accès aux bateaux, chacun d'eux étant soulevé par deux moteurs électriques. Si l'un de ces moteurs venaient à tomber en panne, le deuxième est à même de continuer le travail tout seul.

Ses deux battants ouverts, le pont donne accès à une voie navigable d'une largeur de 10 mètres; refermés, ils servent de jonction à un tablier d'une largeur de six mètres. La résistance du pont est prévue pour le passage d'un camion remorque de 75 tonnes (le poids se répartissant sur deux axes à quatre roues), ou d'un wagon de 70 tonnes à deux axes et bogies. Les deux battants du pont n'ont ensemble qu'un poids de 51,500 kg.; autrement dit, ils pèsent moins qu'une locomotive de train marchandises. On peut en conclure que ce pont en aluminium pèse 48% moins que le ferait une construction analogue qui serait en acier.

NOTRE COUVERTURE

Heureux enfants qui ont encore le bonheur d'avoir leurs mères! A-t-on songé à la signification cruelle que peut prendre "le jour des mères" chez les orphelins? Il nous semble que c'est bien là un grave sujet de méditation. Mais, de toute façon, orphelins comme privilégiés sont invités à avoir une tendre pensée pour leurs mères. Cette charmante enfant que nous voyons ici ne songe sans doute pas qu'un jour elle perdra ce bien précieux. Il lui restera alors le souvenir. C'est un culte qui doit se pratiquer par anticipation, si l'on peut dire, et c'est pourquoi les pères ou les aînés doivent apprendre aux petits toute la beauté, tout le sens de la fête des mères.

Kodachrome H. Lambert.

Quelques faits sur L'HYPERTENSION ARTÉRIELLE

La pression artérielle monte durant l'activité. Une fois l'effort donné, la pression retourne généralement à son niveau régulier. Si elle reste constamment et excessivement au-dessus de la normale, on dit qu'il y a hypertension, ou pression de sang élevée. Cet état nuit au système circulatoire et peut causer des affections sérieuses du coeur, du cerveau et des reins.

La pression de sang élevée n'est pas, en soi, une maladie, mais un symptôme d'un désordre caché. La médecine étend constamment ses connaissances de cette affection et s'efforce de trouver des moyens supérieurs de la traiter. Dans certains cas, des régimes spéciaux se sont avérés efficaces. Dans quelques cas, on a eu recours à la chirurgie. D'autres recherches se poursuivent afin de déterminer quels effets le cerveau et l'émotivité peuvent avoir sur la pression artérielle. On espère aussi que des drogues nouvellement découvertes seront efficaces.

Des examens physiques à intervalles réguliers aident à dépister l'hypertension à bonne heure, alors que les chances de maîtriser l'affection sont le meilleures, au dire des médecins. De tels examens pourront aussi permettre de dépister des infections possibles qui causent l'hypertension.

A la suite de ces examens, le médecin pourra suggérer des moyens d'améliorer la santé de son patient, comme manger avec modération et éviter l'embonpoint. Il est particulièrement important d'éviter l'embonpoint, car l'hypertension artérielle se rencontre deux fois plus souvent chez les personnes grasses que chez les personnes de poids normal.

Dans bien des cas d'hypertension artérielle, le meilleur "remède" consiste tout simplement à se montrer modéré dans son activité physique et intellectuelle. On pourra conseiller au patient de travailler et de jouer au ralenti, d'éviter les émotions et de prendre beaucoup de repos et de sommeil. Ces précautions réduisent les efforts imposés au système circulatoire et peuvent abaisser la pression artérielle.

Aujourd'hui, avec de bons conseils de la part d'un médecin, les perspectives des personnes qui souffrent d'hypertension sont meilleures qu'elles ne l'ont jamais été. En suivant fidèlement les conseils du médecin, elles peuvent souvent prévenir des complications et compter vivre une vie utile, jusqu'à un âge avancé.

Le "Life Insurance Medical Research Fund" qui a l'appui de 148 compagnies d'assurance-vie, au Canada et aux Etats-Unis, aide au développement de moyens plus efficaces de combattre l'hypertension artérielle. Cet organisme subventionne des recherches sur les maladies du coeur et des vaisseaux sanguins, y compris la pression de sang élevée.

Demandez à la Metropolitan, sa brochurette gratuite intitulée "Votre coeur". Cette brochurette contient de nombreux renseignements au sujet de l'hypertension artérielle et des maladies qui se rapportent au coeur.

Metropolitan Life Insurance Company
(*COMPAGNIE À FORME MUTUELLE*)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company,
Direction Générale au Canada, Ottawa.

Veuillez m'envoyer un exemplaire de la brochure 59-S, intitulée "Votre coeur".

Nom .....

No et rue .....

Localité ..... Prov. .....

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Editeurs de Magazines du Canada

Le Samedi
La Revue Populaire
Le Film

975-985, RUE DE BULLION
MONTREAL — CANADA

Tél: PLateau 9638 *

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

Rédacteur en chef :
GERALD DANIS

Chef de publicité :
CHARLES SAURIOL

Directeur artistique :
HECTOR BRAULT

Chroniqueur sportif :
OSCAR MAJOR

Chef du tirage :
ODILON RIENDEAU

NOS REPRESENTANTS :

WILFRID DAOUST
20, Onzième Avenue, Lachine (Ottawa, Hull, Sherbrooke, Drummondville, Saint-Hyacinthe, Sorel, Granby, Farnham, Saint-Jérôme, Joliette et les environs.)

ADELARD PARE
6, rue du Pont, Québec (Québec et Lévis)

PAUL LARIVIERE
1710, rue St-Philippe, Trois-Rivières (Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine)

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879

ABONNEMENT
CANADA
Un an - - - - - - - - $3.50
Six mois - - - - - - - 2.00
ETATS-UNIS
Un an - - - - - - - - $5.00
Six mois - - - - - - - 2.50

AU NUMERO :
10 cents

HEURES DE BUREAU :
9 h. a.m. à 4.45 h. p.m.
du lundi au vendredi.

AVIS AUX ABONNES — Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'empaquetage de nos sacs de malle commençant cinq jours avant leur expédition.

EDITORIAL

D'UN SAMEDI À L'AUTRE

Que de viande !

Le boeuf est cher. C'est ce que l'on entend dire et avec raison, partout. Que voulez-vous, l'embargo a été levé, répondra-t-on en guise d'explication. On a levé l'embargo, voilà ! Et alors, les éleveurs, nos cultivateurs, avec un ensemble touchant, dirigent leurs troupeaux d'animaux de boucherie vers les Etats-Unis où on les paiera plus cher. Et pendant que s'éloignent ainsi de chez nous ces chères viandes, nos mangeurs de biftecks se serreront la ceinture.

N'y aurait-il pas un moyen d'atténuer cet état de choses ? Nous sommes à une époque où les Etats-Unis et le Canada se font des mamours et des échanges de bons procédés. Ne viennent-ils pas de signer un pacte de défense militaire ? Pourquoi ne consentiraient-ils pas à un échange de... viande ? Nous leur offrons nos viandes de boeuf, pourquoi ne les échangeraient-ils pas contre la viande de leurs rennes alaskiens ?

L'Alaska, depuis 1867, alors que les Etats-Unis achetaient de la Russie cette immense presqu'île pour la somme de $7,-250,000, a contribué, chaque année, pour une très large part à la fortune nationale de l'Oncle Sam.

A l'Exposition Universelle de Saint-Louis, on pouvait voir deux pyramides, l'une représentant l'or retiré d'une mine de l'Alaska, l'autre, l'or que les Américains avaient payé pour la presqu'île. Cette dernière pyramide représentait la somme de $7,250,000 et l'autre, $21,000,000 produit d'une seule mine alaskienne. C'est-à-dire que l'or et les métaux que les Etats-Unis ont retirés de l'Alaska leur ont rapporté cinquante fois le prix d'achat, sans compter le produit de la chasse aux phoques, de la pêche au saumon et autres ressources naturelles.

Et il y a les rennes, les fameux rennes de l'Alaska ! Il y en aurait présentement quelque 300,000. De 1892 à 1902, on avait importé 1,200 de ces animaux dans l'Alaska et depuis 1892, on a dû en abattre près de 100,000. Il y a quelques années, le Dr A.-W. Nelson, directeur de la Commission des Etudes Biologiques des Etats-Unis, ayant fait une étude des conditions du renne en Alaska, rapportait qu'en 1935, on devait compter cinq millions de rennes dans ce territoire et qu'on pouvait en abattre 1,250,000 presque l'équivalent de trois millions de moutons.

Que de viande, que de viande ! ...

Or la chair du renne serait excellente, comme la chair de notre caribou, dont un steak, comme l'on sait, constitue un mets de luxe. Il y a une vingtaine d'années, la viande de renne se vendait 22 sous la livre à Nôme. En 1920, à Nôme, il se vendit mille rennes abattus, soit cent cinquante tonnes.

C'est donc dire qu'on a déjà mangé de la viande de renne aux Etats-Unis. Le commerce alors n'en était pas très considérable vu l'insuffisance des installations frigorifiques à bord des vaisseaux. Mais aujourd'hui, cette situation a dû s'améliorer, et il nous semble que les milliers et les milliers de rennes de l'Alaska devraient inonder de viande les marchés des Etats-Unis. Alors, pourquoi, encore une fois, ne tenterait-on pas le troc de notre viande de boeuf contre celle des rennes de l'Alaska ? ...

Nos auteurs

Paul Bourget exprimait un jour que dans cinquante ans on ne compterait peut-être pas un seul Français qui n'aura pas écrit au moins un volume. Et le fait est que du train où vont les choses, si l'on suit quelque peu le mouvement littéraire, on trouvera que Paul Bourget aura eu raison. Sa prophétie est en train de se réaliser. Peut-être pourrions-nous nous montrer aussi bon prophète que l'auteur du "Démon de Midi" en disant que, grâce à quelques stimulants que l'on sert parfois à ceux de notre pays qui se sentent le goût d'écrire, dans disons, trois quarts de siècle, tous ceux qui au Canada ont appris à lire et à écrire — dans le sens élémentaire de l'expression — auront, au moins, écrit un article de revue, sinon, un volume Nous sommes en train d'être des écrivains-nés, comme d'ailleurs, nous sommes naturellement des discoureurs ; il n'y a pas à discuter là-dessus. Un de nos humoristes a dit que là où il y a trois Canadiens français réunis autour d'une table, on peut enregistrer au moins quatre discours. Nous avons la "speechomanie" et nous serions aussi atteints de la "scripomanie". Que pourrions-nous prédire concernant nos écrivains? Ceci : que si la perspective de la récompense matérielle s'accusait davantage, il y aurait dans une cinquantaine d'années plus d'auteurs que de lecteurs, et alors, vraiment, il faudrait franchement plaindre les pauvres auteurs qui n'auraient plus qu'à se préparer, s'ils n'ont que le moyen d'écrire pour vivre, à mourir sur la paille, "en pressant tendrement un navet sur le coeur" comme dirait Louis Veuillot. Et cela nonobstant la récompense matérielle accordée sous forme de prix, car cette récompense n'échoit en somme qu'à un petit nombre de ... privilégiés, les autres ne devant plus compter que sur les lecteurs.

Il faudrait donc, si les auteurs ne cessent d'augmenter en nombre, faire en sorte d'agrandir le marché aux livres en augmentant le nombre des lecteurs. Comment ? Ça, c'est l'affaire de toute le monde.

Jusqu'à présent, on a créé un marché pour notre fromage, pour nos fraises, pour le sirop et le sucre d'érable, pour les bleuets, pour le saumon, pour la volaille, pourquoi ne pas chercher à en créer un pour les livres de nos auteurs, et pourquoi ne réussirions-nous pas comme pour les produits spécifiques que nous venons d'énumérer ?

C'est bien le moins que nous puissions espérer, nous qui aimons à nous proclamer volontiers les premiers en tout et partout, que ce soit dans la production des graines de semence ou dans les plus abstraites manifestations de la transmétaphysique. Aussi ne cesserons-nous jamais de dire que nos classes, à partir du dernier colon des terres neuves ou du plus humble ouvrier de nos agglomérations urbaines, jusqu'aux plus instruits de nos professionnels, doivent, tout d'abord, encourager nos auteurs comme un devoir de patriotisme si ce n'est pas par plaisir.

Musées scolaires

Des officiers de l'Agriculture et de l'Instruction Publique ont tenté, naguère, d'organiser dans certains comtés de la province, en attendant qu'on le fasse partout, des musées scolaires. Nous ne savons pas présentement, jusqu'où l'on s'est rendu avec cette initiative. Aurait-on abandonné le projet ? Ce serait dommage.

Par ce que nous avons connu alors de l'organisation, nous avons raison de croire que l'oeuvre eut été fort utile non seulement aux élèves des écoles rurales mais aussi aux parents et à tous ceux qui auraient visité ces petits musées. On devait conserver là tous les spécimens de nos grains et de nos graines, des herbiers aussi complets que possible de nos plantes et de nos fleurs des champs, aussi dans des bocaux spéciaux, toutes les sortes de terre de la province. On avait aussi l'intention de placer et de conserver dans ces musées des miniatures de tous les instruments aratoires actuellement en usage sur les fermes bas-canadiennes de manière qu'en puissent être expliqués aux élèves l'usage et le fonctionnement.

Il ne faut pas oublier que c'est à l'école rurale que doit se former le cultivateur moderne et progressif. L'enfant du cultivateur apprendra les choses de la terre par les yeux, par l'image et la démonstration, grâce aux leçons de choses pratiques qu'il recevra à l'école. On peut donc concevoir sans le moindre effort l'utilité de ces musées qui donneraient toutes ces leçons de choses. Le musée scolaire irait assurément bien avec le musée rural dont on comptait déjà chez nous quelques exemples, mais que l'on devrait tendre à généraliser davantage. Il nous a été donné de visiter, un jour, l'un de ces musées ruraux. C'était tout simplement une collection de vieilles choses de la campagne : meubles anciens, instruments aratoires d'autrefois, vieux bibelots, solides tissus, etc... Malgré tant de choses vétustes, c'était frais, attrayant et joli. Nous pourrions même dire que c'était riche.

Car toutes ces vieilles choses ont maintenant une valeur incontestable. La preuve, c'est que maints touristes américains qui ont une tendance à collectionner, ont commencé, voilà déjà longtemps, à rafler dans nos campagnes tout ce qu'ils pouvaient trouver d'anciens sous toutes les formes et sous toutes les dénominations. Pour eux, ce sont des nouveautés.

de la Société des Auteurs Canadiens
DAMASE POTVIN

Ci-dessus, à gauche, une scène pathétique captée par un photographe à Shanghaï, deux enfants errants sont blottis l'un près de l'autre, près d'un mur de brique afin de se réchauffer du mieux qu'ils peuvent. Ce n'est pas une scène rare que de trouver des cadavres d'enfants dans les rues de cette ville. — A droite, un spectacle inimaginable: un homme affamé ronge, en pleine rue, l'écorce d'un arbre. Notez la voiture américaine au second plan. — Ci-dessous, un autre vole subrepticement à même une ration de riz momentanément laissée sur le trottoir, devant la porte. En multipliant par millions ces images, on a une juste idée de l'actuelle misère en Chine.

LA MISERE DES HOMMES

EN CHINE

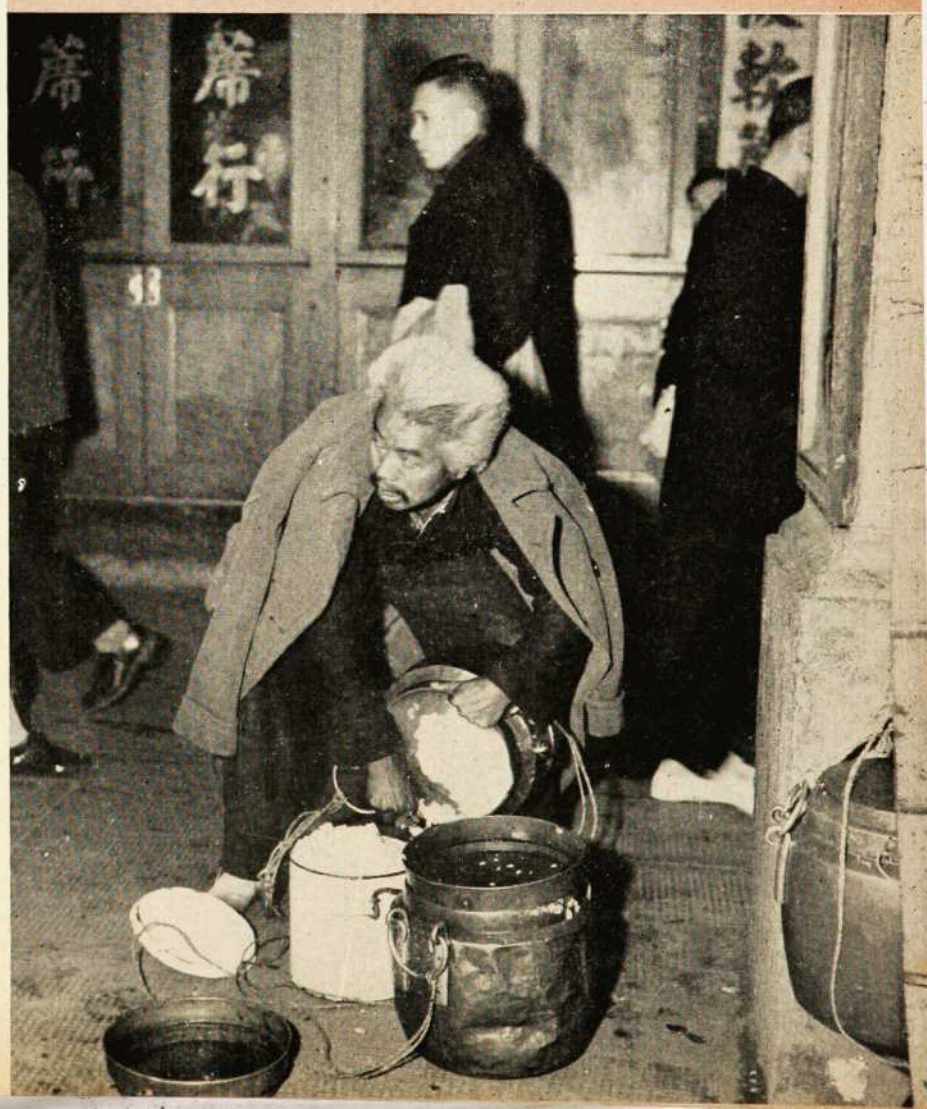
QUAND avant la guerre on visitait la Chine, on voyait des champs succéder aux champs et l'on pensait que les Chinois ont toujours été des agriculteurs. C'est une erreur: la terre chinoise n'a révélé sa fécondité que canton par canton au prix d'héroïques efforts.

Le pays se divisa alors en trois régions agricoles: le nord, où l'on récolte du coton, du riz, du sésaine, du sorgho — dont on tire un alcool, — du blé, du chanvre, du tabac, du millet, de l'orge; le centre, où l'hiver moins rigoureux permet de cultiver le pavot, le bambou, l'oranger, le kali, le thé, le camphrier, le coton, le maïs et le riz. Le mûrier y permet la préparation de la soie. Dans le sud, cette région tropicale autorise la canne à sucre, l'oranger,, le riz, le thé, le bananier, le palmier, l'ananas, l'ébénier, l'acajou, le teck et les fleurs.

Il n'y a pas de pays où le paysannat donne une telle impression d'attachement au sol; l'homme appartient à la terre, en Chine. Il y naît, il y vit, il y meurt sans se déplacer, sans curiosité, sans innovation. Le paysan chinois ignore les nouvelles méthodes agraires, il ne s'en soucie pas, réservant son attention à des procédés qui sont les fruits de longues années d'expérience.

La disproportion est grande entre le salaire du paysan et celui du citadin chinois. Une famille paysanne dépense en un an ce que dépense en un mois un professeur d'université ou un fonctionnaire moyen de la ville. Il en résulte, à côté d'une fixité admirable et vraiment surhumaine du paysan chinois sur son sol, une masse errante de plusieurs millions de membres qui fuient la peste, la famine ou la guerre. Les uns meurent en route; les plus aptes, les moins malades, échouent au bord des cités et forment cette foule mendiante, apeurée, pitoyable qui entoure les villes à la recherche d'une nourriture hypothétique.

Depuis plus de quinze ans que la Chine connaît les horreurs de la guerre, d'abord avec le Japon, puis la guerre civile entre communistes et nationalistes chinois, il est facile d'imaginer la grande misère de ce peuple. Les habitations et les récoltes ont été brûlées. Des vieillards, des femmes, des enfants, à demi-nus et mourant de faim, fuient devant l'envahisseur. Comme toujours, en pareil cas, c'est dans les villes qu'ils cherchent refuge. C'est ainsi que l'on voit arriver quotidiennement à Shanghai des milliers de sans-foyer affamés. Des enfants s'abritent le long des murailles dans l'espoir d'être protégés contre le froid, tandis que des adultes mâchonnent de l'écorce d'arbre pour tromper leur faim. Près de 6,000 enfants ont été trouvés morts de froid et de faim dans les rues de Shanghai.



AU ZOO DE SYDNEY

LE SINGE ANDY ET SON PUBLIC

Au Zoo de Sydney, il est un singe, parmi tant d'autres, qui répond au nom d'Andy. Ce chimpanzé fait parler beaucoup de lui et, comme bien on pense, fait les délices des enfants. Très doux de caractère, il est, pour un singe, plus amène, plus urbain que la moyenne de ses frères. Ce qui fait son grand succès, c'est qu'il est cabot, on ne peut plus. Tous les jours, il donne son spectacle, et les gens vous diront là-bas que les applaudissements, les rires... et les pistaches transportent notre personnage de joie. Il va de soi qu'il ne se fait pas prier et ce serait bien une continuelle performance si on ne lui imposait pas un régime de vie avec agenda bien défini.

Andy, au fond, n'est pas si bête puisqu'il a su comprendre que la curiosité des hommes est, chez eux, une grande faiblesse. Il l'exploite donc à son profit et pour sa gloire. Un penseur a déjà dit que les farceurs sont aussi souvent dans le parterre que sur la scène. C'est peut-être là le point de vue d'Andy. Sérieux et intéressant problème pour la psychanalyse. En attendant, il ne fait pas de doute que la vie continuera belle et amusante pour "l'artiste" et ses spectateurs dans le Zoo de Sydney. Ne pensez-vous pas que c'est à regretter de n'être plus enfants et de ne plus pouvoir goûter, à travers l'optique du jeune âge, la joie indicible qu'est le spectacle d'un singe faisant la vaisselle ou servant le thé? Heureusement qu'il nous reste le moyen de la suggestion et la possibilité d'évoquer ces scènes en examinant les photos de cette page.

Ci-dessus, Andy, après avoir servi le thé, a commis une maladresse: il a tout simplement renversé sa tasse. Mais qu'à cela ne tienne, Andy est bien élevé et sait qu'il faut immédiatement réparer les dégâts. Aussi, essuie-t-il consciencieusement la table avec une serviette. — Ci-dessous, il faut ressorer la serviette si on tient à ce que l'ouvrage soit proprement fait. Tout comme vous et moi, Andy se rend donc au robinet et passe le linge à la grande eau comme toute bonne ménagère sait faire en l'occurrence.

"Ouf, quelle corvée, quelle fatigue", semble s'écrier Andy en s'épongeant la tête. Faire des cabrioles tout en servant le thé sur une superficie de cette dimension n'est pas une mince affaire. Et puis, il y a son public à contenter, et Dieu sait si le public est impitoyable quand il exige de soi qu'on se donne en spectacle! Enfin, il y a ce soleil de plomb qui vous arrive sur le crâne, surtout à Sydney, car c'est durant les beaux jours qu'on est appelé à travailler le plus dans ce métier.

HONNEUR AU MERITE

CHEZ LES STARS

Ci-contre, à droite, souriante et très élégamment vêtue, Jane Wyman, le soir de la distribution des récompenses académiques, remercia tous les gens simplement, sans discours, mais avec une réelle émotion. Par la suite, elle fit la déclaration suivante: "J'accepte avec reconnaissance cette récompense tant convoitée. On m'a décerné cette statuette "Oscar" pour avoir su me tenir la bouche fermée (JOHNNY BELINDA), or, je pense que pour cette fois, je vais agir de même." Après un tonnerre d'applaudissements, ce fut ensuite le silence de la nuit, à la sortie, sous un ciel étoilé et égayé par les hourras de la foule.

Ci-dessus, JANE WYMAN dans sa magnifique composition de JOHNNY BELINDA qui lui valut la récompense que l'on sait. — Ci-dessous, vue du banquet qui réunit l'Association des correspondants de la presse étrangère qui, comme on sait, distribua aussi ses prix sous forme de globe d'or. Parmi les récipiendaires, nommons Jane Wyman, John Huston (le meilleur directeur). Ce fut dans une très belle atmosphère d'euphorie que se déroulèrent assises et agapes, en l'hôtel Roosevelt de Hollywood.

Ci-dessous, de gauche à droite, JOHN HUSTON, directeur du film "Treasure of Sierra Madre", JANE WYMAN dont le rôle de composition dans "Johnny Belinda" lui valut le titre de meilleure actrice et JACK WARNER recevant les "Globes" offerts par la Presse étrangère de Hollywood pour les succès remportés en 1948. Notre correspondante, Louise Gilbert-Sauvage, a pu noter que le choix des récipiendaires était passablement identique pour ces deux distributions qui sont là-bas un événement annuel.

Dessin de JEAN MILLET

LE FA

On peut ne pas croire aux fantômes, mais l'astuce d'un criminel averti peut ébranler les convictions les plus solidement établies à ce sujet. Ainsi, le fantôme noir *était une habile machination des plus difficiles à dévoiler.*

I — L'étrange photographe

C'ÉTAIT une bande joyeuse qui était partie du château de Carvézac. Jeunes gens et jeunes filles, dans trois belles voitures. Destination, le vieux prieuré de Graude, dans un coin perdu de la forêt Barade.

La journée était éblouissante.

Ce coin de la Dordogne était idéal, pittoresque à souhait.

On emportait dans des paniers de quoi faire un confortable pique-nique. Jean Vauxier, le neveu du châtelain célibataire, menait la troupe.

Sa proposition avait été accueillie avec enthousiasme par tous, sauf peut-être par Jacques Delmont.

Et ma foi on s'était assez moqué de ce dernier.

Parce que le prieuré de Graude, selon une vieille légende, était hanté de fantôme noir et que l'apparition dudit fantôme signifiait toujours, selon la croyance paysanne, la mort d'un être humain dans le courant de l'année.

— Alors, tu es superstitieux, Jacques ? s'était esclaffé Jean. Je te croyais intelligent.

— Non, je ne suis pas superstitieux, avait protesté ce dernier, mais j'estime qu'on pouvait tout de même choisir un autre but d'excursion...

— Quand tu y seras tu verras combien c'est joli...

Et, de fait, tout le monde s'était exclamé de ravissement. Le prieuré était en ruines, mais la verdure luxuriante et les fleurs sauvages dans lesquelles il était aux trois quarts enfoui, justifiaient les éloges que Vauxier en avait fait à l'avance.

On s'amusa, on joua dans les ruines, on se poursuivit, il y eut même un instant d'émotion, suivi d'un fou rire quand l'une des jeunes filles avec un cri aigu, désigna une forme confuse dans un recoin formé par un pan de mur sous une voûte de lierre.

C'était Jean Vauxier qui, affublé d'une vieille couverture sur la tête et les épaules, avait fait : "Hou ! Hou !..." d'une voix sépulcrale.

Jacques Delmont avait été le premier à s'en amuser de bon cœur. Et la matinée, puis l'après-midi s'étaient écoulées au milieu des rires et des plaisanteries.

— Au fond, admit Delmont, ces histoires de fantômes ne sont que le résultat d'une mauvaise digestion... Et je suis enchanté d'être venu ici, car je vais pouvoir prendre des photos magnifiques...

Il avait effectivement apporté un appareil de prix. La photographie était l'une de ses passions.

Tout le monde posa. Vauxier qui connaissait l'endroit pour y être venu régulièrement chaque année, en vacances chez son oncle, indiquait à son ami les meilleurs points de vue.

— Oh, regarde comme Pierre et Odette font bien, devant cette arche ogivale... s'exclama-t-il... Ohé... Ne bougez pas... Je vais vous prendre... Vous êtes épatants, tous les deux... cria Delmont.

ANTÔME NOIR

Roman policier
Par HENRY-MUSNIK

Pierre Chavet et Odette Dufaix étaient fiancés. Un couple séduisant. Ils se tenaient tendrement côte à côte et, souriant à Jacques, ils obéirent. Vauxier s'approcha du photographe amateur qui ajustait son point de mire.

— Oui, ça fera très bien... marmonna-t-il.

Le reste du groupe s'était égaillé d'un autre côté.

Subitement, Jean Vauxier regarda Delmont. Juste au moment du déclic de l'obturateur, celui-ci avait articulé un : "Ah !" étranglé, dans lequel on eût dit que passait une terreur indicible.

La face de Delmont était livide, ses lèvres paraissaient décolorées. Il avait les yeux dilatés La photo était prise, Pierre et Odette étaient partis en plaisantant, personne n'avait vu l'agitation de Delmont, sauf Vauxier. Il posa un bras sur le poignet de son ami.

— Qu'est-ce que tu as eu ? demanda-t-il hâtivement.

Un silence. Une longue hésitation. Puis, finalement :

— Moi ?... Heu... Rien...

Le visage de Delmont reprenait ses couleurs, mais ses mains tremblaient imperceptiblement en repliant l'appareil avant de l'insérer dans son étui de cuir.

Vauxier regarda son ami avec insistance

— Tu étais blanc comme un linge !... chuchota-t-il.

Delmont parut se décider.

— Tu n'as rien vu ?... Juste derrière Pierre ?

— Non... Pourquoi ? s'inquiéta Vauxier, que l'attitude de Jacques rendait nerveux.

— Je... non, c'est idiot... bégaya l'autre. Il m'a semblé... Pourtant, c'est impossible... Un jeu de lumière, sans doute...

Un long soupir ne parvint pas à dégager sa poitrine de l'oppression qui semblait l'écraser.

Il eut un rire contraint, haussa les épaules, et courut à la rencontre du groupe qui arrivait, laissant Vauxier, plus perplexe que jamais.

Car Vauxier savait que Delmont possédait beaucoup de sang-froid et jugeait que l'émoi de son ami avait dû avoir une cause certaine et précise. Mais ils n'eurent plus l'occasion de se retrouver seuls durant le reste de la journée, et vers le soir, de retour au château, Vauxier avait presque oublié l'étrange incident.

Tout le monde dîna au château, et sauf pour Pierre qui était l'hôte de Jean Vauxier et de son oncle, on rentra chez soi.

Jacques Delmont était descendu à la "Vieille Auberge" aux environs de Milhac, à quelques kilomètres du domaine de Carvézac.

Ce fut dans le cours de l'après-midi du lendemain, que Jean Vauxier le vit arriver. Delmont avait le visage grave, voire anxieux.

— Jean... J'ai besoin de te parler...

Ils étaient dans le hall. Jacques eut un regard circulaire et instinctivement baissa la voix en poursuivant :

— Non. Il est parti à Périgueux... Tu penses, dit Jean, en riant, il n'a pas vu sa fiancée depuis hier soir... C'est horriblement long...

Odette habitait évidemment chez ses parents, à la ville prochaine. M. Dufaix était directeur de banque.

Delmont laissa échapper un soupir de soulagement.

— J'aime mieux ça, murmura-t-il. Mais, cependant, allons dans ta chambre... Ce que j'ai à te dire est strictement confidentiel...

— Bon... Viens par ici... Mais que tu as l'air solennel !

Une fois la porte refermée sur eux, Delmont se montra agité.

— C'est à propos d'hier... commença-t-il Tu te souviens que... au moment où j'avais photographié Odette et Pierre, je...

— Ah, oui, s'écria Jean, qui se rappela tout, brusquement. Je me demande ce qui t'avait pris...

Delmont avait une lueur étrange dans le regard et son sourire était crispé. Vauxier lança, comme une boutade :

— Est-ce que, par hasard, tu avais vu le... le fantôme noir ?

Et il partit d'un petit rire bref.

Il resta la bouche ouverte, sans proférer un autre son.

Car son ami, d'une voix étranglée, avait articulé :

— Oui, Jean... J'ai vu le fantôme noir !...

— Quoi ?... Non, tu plaisantes ? Pourtant tu avais bien digéré le déjeuner pique-nique !...

— J'ai vu le fantôme noir, répéta Delmont avec une angoisse indicible dans la voix. Mais je n'y croyais pas, à ce moment-là. Je me suis traité d'idiot, et durant tout le reste de la journée, puis à table, puis durant mon retour à l'auberge, je me raisonnai, je me persuadai que c'était bien ce que je t'avais dit, c'est-à-dire un effet de lumière, une ombre étrange produite par le lierre qui pendait du mur...

— Mais, naturellement, Jacques !... Ce ne pouvait être autre chose !

Jacques tira son mouchoir et se tamponna le front.

— C'était autre chose... précisa-t-il.

— Mais comment peux-tu affirmer ça ? répliqua Vauxier, le visage incrédule. Tu as une preuve ?

— Oui... laissa tomber Delmont.

Il émit un long soupir et prit son portefeuille dans sa poche.

— J'ai pris une photo, ajouta-t-il. Et l'appareil photographique ne ment pas !...

Le portefeuille était ouvert. Delmont tendit une épreuve. Machinalement, Vauxier la prit, regarda...

Et il sentit une sorte de sueur froide lui perler sur l'échine...

La photo était nette. On voyait l'arche ogivale en ruines... On voyait le lierre qui pendait comme un motif de décoration. Un peu en avant, Odette et Pierre dans une attitude charmante, souriants et aisés....

Mais ce n'était pas sur eux que s'hypnotisait le regard de Jean. Il ne pouvait détacher ses yeux d'une silhouette noire, sinistre, placée de biais juste derrière Pierre, et dont le bras étendu lui touchait, presque, l'épaule.

On ne voyait pas les traits de l'apparition, la tête étant encapuchonnée dans une cagoule pointue. On ne distinguait pas, non plus, la main hors de la manche évasée... Mais le tout était d'un effet si bouleversant que Vauxier sentit sa langue se coller au palais.

Il tenta de réagir, et fit un geste.

— Un défaut de la pellicule... bégaya-t-il.

Delmont haussa tristement les épaules.

— Tu sais bien que tu n'en crois pas un mot... Etrange et remarquable défaut, hein !... On n'en a jamais vu de pareils, et jamais on n'en verra... Allons donc, Jean ne nie pas l'évidence !... Puisque je l'ai vu moi-même !... De mes propres yeux !...

Vauxier frémit et s'obstina.

— J'étais à côté de toi, et je n'ai rien remarqué !... s'exclama-t-il, les yeux rivés sur la photo.

— Mais l'appareil a vu, lui, et il a enregistré !...

— C'est vrai... murmura Vauxier, écrasé par la constatation.

Tous deux restèrent sans parler.

— Ecoute, s'insurgea Vauxier. C'est impossible... Nous n'allons pas nous laisser aller à des divagations. C'est du surnaturel... Et le surnaturel n'existe pas...

Delmont eut un sourire las.

— C'est ce que je me suis dit... Réfléchis bien que c'est parce que je ne trouvais absolument aucune explication satisfaisante que je me suis résigner à venir te confier mon secret. Moi qui avais toujours pensé que les photos d'apparitions publiées de temps à autre n'étaient que des truquages, je... eh bien ! voilà... Moi aussi, j'ai photographié un esprit !... C'est inimaginable...

Vauxier fit craquer les articulations de ses doigts.

— Tu as la pellicule ? demanda-t-il brusquement.

— Non... Je ne l'ai plus... Et je le regrette sans arrêt... Mais voici ce qui s'est passé... J'avais achevé le développement, le fixage... J'avais déjà pris deux épreuves... J'étais bouleversé... Moi aussi, j'avais d'abord cru qu'il s'agissait d'un défaut du film et je l'avais pris pour l'examiner de près... J'avais une cigarette allumée à la main. Le bout incandescent a frôlé la pellicule... Tout a flambé en un instant.

Il montra l'épreuve que Jean tenait toujours entre ses doigts.

— J'ai cette photo... Et l'autre que j'ai gardée chez moi...

Il fit un geste violent pour sabrer l'espace de sa main, et grommela.

— Qu'est-ce que nous allons faire, maintenant ?

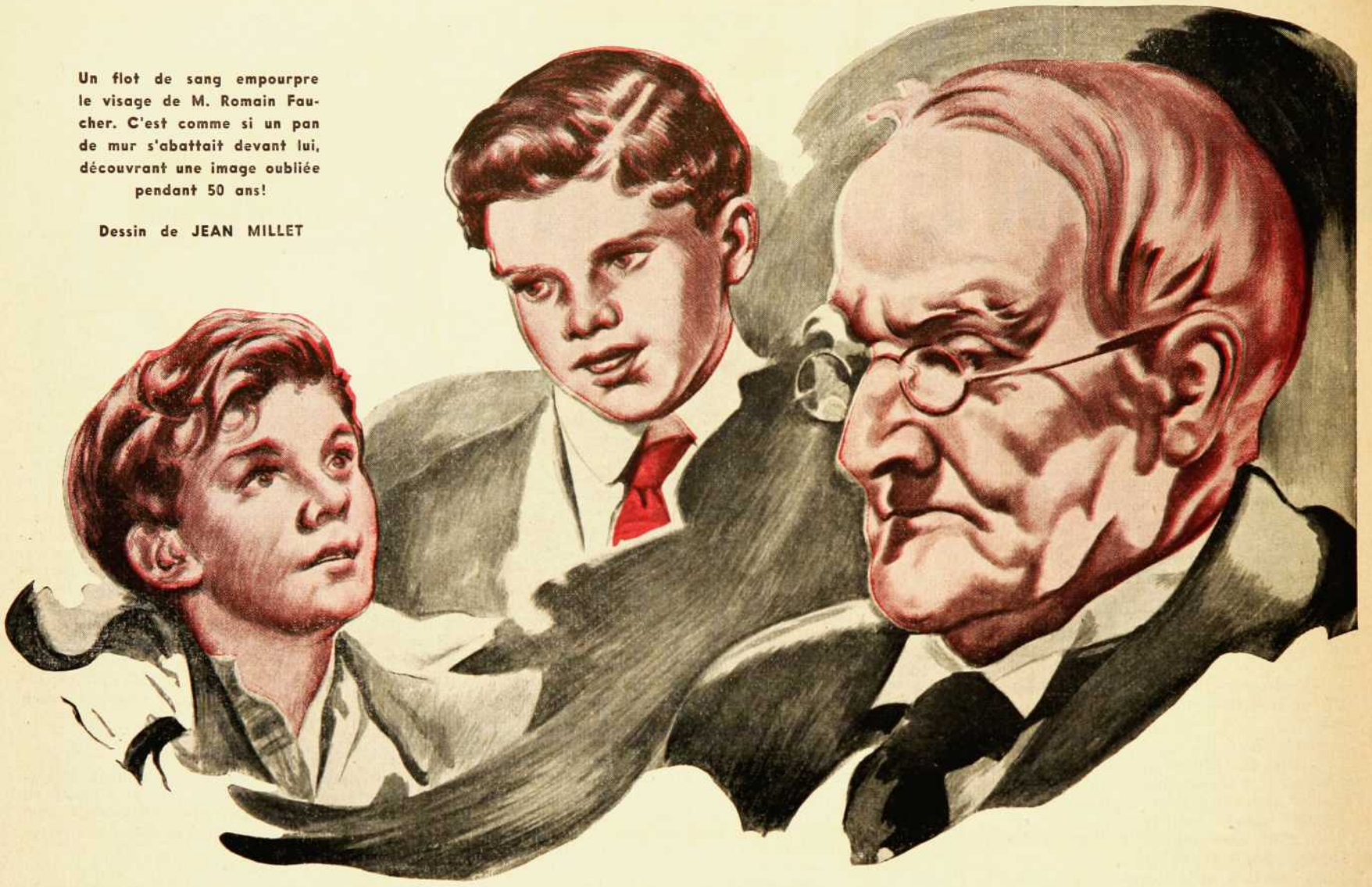
— Faire ? répéta machinalement Vauxier. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse, Jacques ?

— Hé, dit celui-ci avec violence, prévenir Pierre ! [*Lire la suite page* 18]

LE BONHEUR

Mes amis ont raison, j'aurais tort en effet
De me plaindre; en tous points mon bonheur est parfait.
J'ai trente ans, je suis libre, on m'aime assez; personne
Ne me hait; ma santé, grâce au ciel, est fort bonne.
L'étude chaque jour m'offre un plaisir nouveau,
Et justement le temps est aujourd'hui très beau.
Quand j'étais malheureux, j'étais triste et maussade;
J'allais au fond des bois, rêveur, le coeur malade,
Pleurer: c'était pitié! J'aimais voir l'eau couler
Et briller ses flots purs et mes pleurs les troubler.
Mais maintenant je suis heureux, gai, sociable;
J'ai l'oeil vif et le front serein; je suis aimable.
Le ruisseau peut courir à l'aise et murmurer:
Dans son onde, à l'écart, je n'irai point pleurer.
Quand j'étais malheureux, souvent, lassé du monde,
Je m'abimais au sein d'une extase profonde;
Dans un ciel de mon choix mes sens étaient ravis,
Indicibles plaisirs de longs regrets suivis.
Maintenant j'ai quitté les folles rêveries;
C'est pour herboriser que j'aime les prairies;
A rêver quelquefois si je semble occupé,
C'est qu'un passage obscur en lisant m'a frappé.
Quand j'étais malheureux, je voulais aimer, vivre;
Maintenant je n'ai plus le temps, je fais un livre.
Vous qui savez des chants pour calmer la douleur,
Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes,
Quand vos chants du malheur auront tari les larmes,
Consolez-moi de mon bonheur.

J.-J. AMPERE



Un flot de sang empourpre le visage de M. Romain Faucher. C'est comme si un pan de mur s'abattait devant lui, découvrant une image oubliée pendant 50 ans!

Dessin de JEAN MILLET

RIEN DE COMMUN

Par GENEVIÈVE DUHAMELET

Un mot, un geste peuvent ranimer des souvenirs qu'on croyait morts et vous amènent à poser des actes dont on se réjouit par la suite.

M. Romain Faucher poussa la porte du petit café où il avait coutume de faire, chaque après-midi, sa partie de dominos avec ses deux vieux amis, Michaud et Rivard.

Le soleil baignait la place, mais la salle était plongée dans une pénombre fraîche qui sentait la bière et la sciure humide. En s'asseyant d'un coup sur la banquette — dame ! il n'était plus jeune et les rhumatismes le tourmentaient, Romain Faucher remarqua des sourires sur les visages de ses amis :

— Te voilà ! escroc !

Le propos fit sursauter Romain Faucher, percepteur en retraite, fonctionnaire intègre et scrupuleux. Mais ses amis riaient de leur bonne farce et lui tendaient un journal de Paris. En première page, la manchette annonçait « Une vaste escroquerie » et, sous le portrait d'un homme jeune au front buté, se lisaient le nom et le prénom de l'honnête homme.

— Romain Faucher !... c'est un peu fort !

— Est-ce un parent ? questionna malignement Rivard.

— Certainement pas. Mon père était fils unique et aucun de ses cousins ne portaient son nom.

Michaud remarqua :

— C'est tout de même vexant pour toi.

— Je vais écrire tout de suite à ce journal, prévenir que je n'ai rien de commun avec monsieur... Au fait, qu'est-ce qu'il a fait au juste ?

L'histoire était banale et lamentable. Caissier d'une grande firme parisienne, ce Romain Faucher jouait aux courses et, pour masquer son déficit, falsifiait depuis plusieurs années sa comptabilité. Un hasard avait fait découvrir le pot aux roses.

Romain Faucher — l'honnête homme — remuait les dominos sur la table en répétant :

— Non, rien de commun avec ce joli coco... Garçon, de quoi écrire !

Il rédigea sa lettre au journal, la cacheta, la fit jeter sur-le-champ à la boîte par le petit garçon du patron qui flânait dans la boutique, puis reprenant son jeu, il annonça :

— Double-six ! je pose.

Mais quand il fut rentré chez lui, il reprit le journal et relut l'histoire de son homonyme.

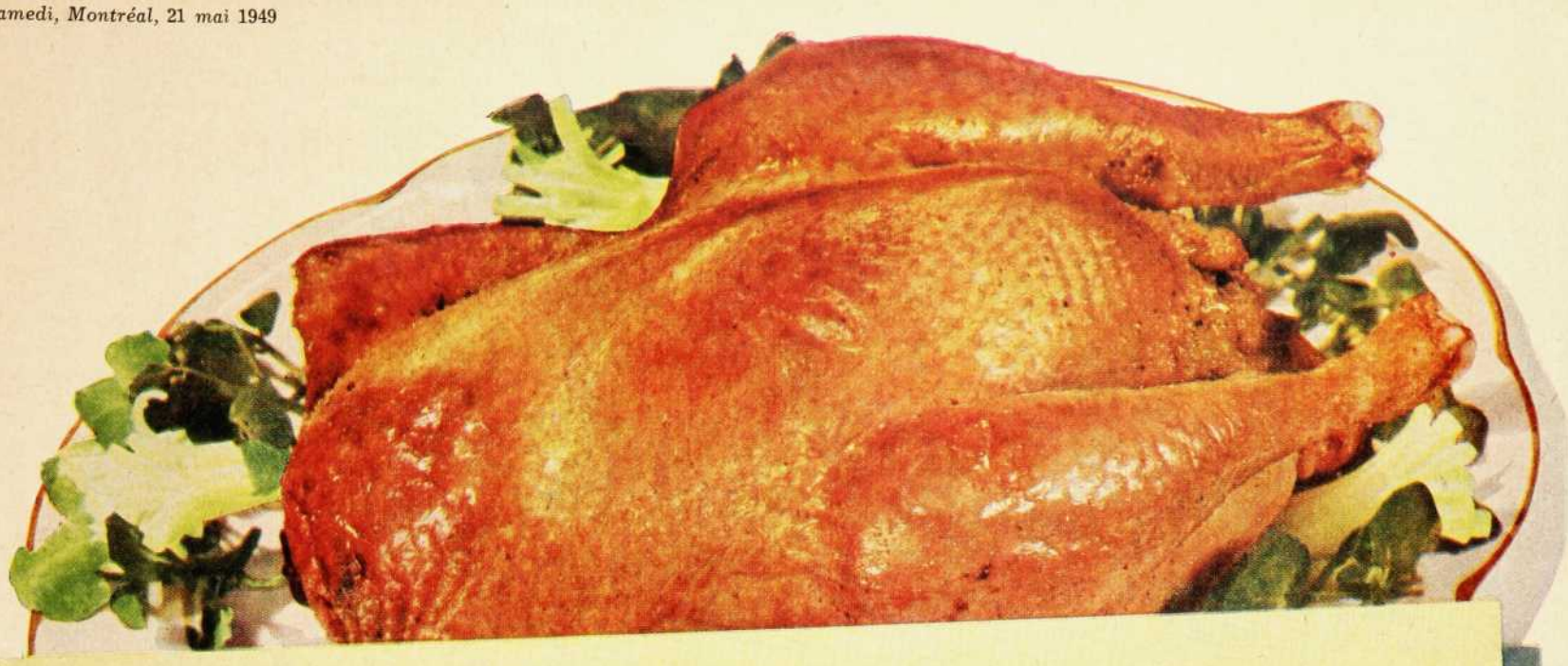
Le reporter avait bien travaillé; il avait pu rencontrer quelqu'un ayant connu, jeune, le délinquant. A l'âge de treize ans, celui-ci avait volé de l'argent à ses parents qui l'avaient confié ensuite à une colonie pénitentiaire. Comment, avec de pareils antécédents, avait-il pu obtenir une place de caissier, l'enquête l'expliquerait sans doute. En attendant, il était en prison. Le reporter, à l'intention de la partie sensible de son public, ajoutait que l'escroc avait deux petits garçons et une femme malade, si malade qu'on doutait qu'elle pût supporter la révélation du crime de son mari.

Romain Faucher — c'est encore de l'honnête homme dont je parle — lisait tout cela, en fumant sa pipe, confortablement installé dans son fauteuil. Ainsi donc, le joli monsieur avait des enfants... des petits Faucher, naturellement. Eh bien, c'était du propre que son nom — son nom honorable et respecté, fût ainsi porté par une tribu de voleurs... Naturellement, tribu, c'était une façon de parler. On dit bien : tel père, tel fils, mais enfin, rien ne pouvait que ces enfants dussent mal tourner. Il est vrai qu'avec une mère malade — morte peut-être à l'heure qu'il est — et un père en prison, ils étaient bien lotis, les pauvres gosses. Et si l'on en croyait le journal, leur père avait commencé jeune ! Treize ans...

Treize ans... comme il répète ces deux mots, voici qu'un flot de sang empourpre le visage de M. Romain Faucher. C'est comme si un pan de mur s'abattait soudain devant lui, découvrant une image oubliée pendant cinquante ans, mais qui reparaissait avec une hallucinoante netteté.

•

...C'est un jour d'été comme aujourd'hui, lumière éclatante dans la rue, ombre fraîche dans la chambre. Il a treize ans. Ses camarades [*Lire la suite page* 62]



Tout comme vous aimez le Poulet...
vous aimerez la Soupe au Poulet Campbell's

POULET La délicieuse saveur de poulet remplit ce bouillon doré. A chaque cuillerée vous dites: "Mmm, du poulet!"

POULET Ce riz duveteux qui rend cette soupe au poulet si extra-nourrissante baigne dans un bouillon de poulet.

POULET Des morceaux tendres de poulet, de la viande blanche et de la viande noire, sont mesurés largement.

21 SORTES AU CHOIX : Asperges • Boeuf • Boeuf et Nouilles • Bouillon • Clam Chowder • Consommé • Crème de Céleri *(nouvelle !)* • Crème de Champignons • Crème de Poulet *(nouvelle !)* • Fèves avec Bacon • Légumes • Légumes à la Végétarienne • Légumes et Boeuf • Pepper Pot • Pois Verts • Potage Ecossais • Poulet avec Riz • Poulet et Gombos • Poulet et Nouilles • Queue de Boeuf • Tomates.

LES SOUPES CAMPBELL'S SONT LES FAVORITES DU QUÉBEC

Pendant que vous vous débarrassez des confettis . . .

Nos félicitations! Et, pendant que vous vous débarrassez des confettis, nous permettez-vous de vous donner un petit conseil?

Quand vous lui avez mis l'anneau au doigt, elle est devenue vôtre, et vous avez promis de l'aimer, de veiller sur elle . . . et de la protéger. Il est beaucoup plus facile que vous ne le croyez de protéger la mariée d'aujourd'hui. Ce qu'il vous faut avant tout, c'est la protection de l'assurance-vie dès maintenant. Si, comme la plupart des jeunes mariés, vos moyens sont assez modestes, permettez-nous de vous offrir notre aide.

Faite tout spécialement pour *vous*, la police de la Great-West "Gradation des Primes" présente un trait caractéristique qui vous plaira. C'est de l'assurance-vie permanente pour laquelle vous ne payez que la moitié de la prime régulière la première année. La prime augmente graduellement jusqu'à la cinquième année alors que vous commencez à en payer le montant tout entier. Grâce à cette police, vous pouvez vous procurer *plus* d'assurance *dès maintenant* que vous ne pourriez le faire autrement. Votre jeune femme est protégée pour le plein montant d'assurance tout de suite, mais ce n'est que plus tard que vous en payez le coût intégral.

Si vous avez quelque raison de penser que, pendant quelques années, vous aurez un revenu assez modeste, demandez des renseignements au sujet de la police "Gradation des Primes" à l'agent de la Great-West Life dans votre voisinage; grâce à sa formation professionnelle et à son expérience, il est prêt à vous donner des conseils judicieux. Voyez-le sans tarder.

Votre avenir est notre affaire

Aujourd'hui

GREAT-WEST LIFE
ASSURANCE COMPANY
SIÈGE SOCIAL — WINNIPEG

EN VUE DE VOTRE BIBLIOTHEQUE

LUNETTES, PANTOUFLES ET FAUTEUIL

UNE INTERESSANTE BIOGRAPHIE

« Le Frere Marie-Victorin et son Temps » dépeint vingt aspects de l'une des plus riches personnalités que le Canada français ait produites : la vie religieuse du Frère des Ecoles chrétiennes; les grandes excursions scientifiques au Canada et à l'étranger; le rayonnement du Frère Marie-Victorin dans l'univers. L'auteur fait vivre tout un monde, dont il est l'âme.

Ce volume de cinq cents pages, au style alerte, riche d'une documentation de première valeur, parce que fournie par des témoins encore bien vivants, se lit comme un roman.

On connaît d'ailleurs les talents de l'auteur. M. Robert Rumilly, dont la réputation d'écrivain n'est plus à faire. C'est de son propre mouvement, et sans sollicitation de personne, que M. Rumilly a entrepris ce travail. Tout au cours de l'ouvrage, il nous a dit maintes fois le plaisir qu'il éprouvait à buriner les traits de cette attachante et noble physionomie.

Le plaisir ne sera pas moindre pour les lecteurs de cette biographie. Ils auront aussi la joie de trouver en hors-texte, une quarantaine de photos rappelant les scènes principales de la vie du Fr. Marie-Victorin ou les portraits des principaux personnages du monde scientifique avec lesquels il fut en contact. Dans toute bonne librairie ou chez Les Frères des Ecoles Chrétiennes 949, rue Côté, — Montréal 1.

A L'OMBRE DE L'ORFORD

L'édition des oeuvres de jeunesse d'Alfred DesRochers était depuis longtemps épuisée. Au moment de leur parution, en 1930, ces poèmes intitulés *A l'Ombre de l'Orford* surprirent la critique et l'émurent profondément.

C'est que dans leur lyrisme d'allure assez romantique, on sentait passer le souffle vivifiant, par endroit même héroïque de la forêt, de l'hiver et du Nord.

L'auteur se targuait d'ailleurs avec fierté de la nature sauvage de son inspiration et de son style. Dans ses tableaux forestiers, comme dans ses odes oratoires, il ne voulait exprimer qu'une poésie de grand air, puisée loin des écoles et des livres, à la source même des chants des rudes bûcherons que le poète avait fréquentés. Ses premiers poèmes n'ont rien perdu de leur vigueur. Il leur revenait de figurer dans la *collection du Nénuphar* comme un moment important de l'évolution de notre poésie canadienne.

La présente édition reproduit les trente-quatre poèmes d'*A l'Ombre de l'Orford*. Elle remplace l'*Offrande aux Vierges folles*, d'une description plus fermée, par treize nouveaux poèmes du *Cycle du village* qui sont la contre-partie naturelle des sonnets forestiers.

A l'Ombre de l'Orford est le sixième volume de la *Collection du Nénuphar*. Comme on le sait, cette collection ambitionne de grouper les meilleurs ouvrages de nos écrivains. A date elle compte huit volumes : *"Menaud, maître-draveur*, de Félix-Antoine Savard; *Poésies*, d'Emile Nelligan; *Forestiers et Voyageurs*, de Joseph-Chs Taché; *les Engagés du grand Portage*, de Léo-Paul Desrosiers; *Maria Chapdelaine*, de Louis Hémon; *A l'Ombre de l'Orford*, d'Alfred Desrochers; *Né à Québec*, d'Alain Grandbois et *le Rêve de Kamalmouk* de Marius Barbeau.

A l'Ombre de l'Orford, 117 pages, papier Rolland de luxe, est en vente partout et chez FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal (1).

NOTRE-DAME DU CAP

En mai et en juin 1947, Notre-Dame du Cap eut un émouvant message à livrer au peuple canadien, à l'occasion du grandiose Congrès marial d'Ottawa. Un message qu'elle ne se contenta pas de diffuser de son sanctuaire national du Cap-de-la-Madeleine, où elle attire les foules depuis bientôt soixante-quinze ans; non, un message autrement solennel et impressionnant, qu'elle prit sur elle de livrer à nos portes, comme on nous distribue le pain, le courrier, le combustible. Ce ne sont pas par des milliers mais des millions de Canadiens qui purent voir de leurs yeux, passer, s'arrêter au milieu d'eux, les regarder, leur sourire en quelque sorte, cette étincelante Reine couronnée, parée de la dentelle mouvante de ses rosaires.

Un livre vient enfin de paraître aux Editions FIDES, qui nous fait revivre jour par jour le plus grand événement religieux dont on ait été témoin au Canada. Il est dû à la plume alerte de Jean d'Orléans, un des heureux compagnons quotidiens de la Vierge-pèlerine. Ce journal de route de l'"Arche d'Alliance", en plus d'être une contribution remarquable à notre littérature religieuse canadienne, constitue en lui-même un tour de force. Il s'agissait de reconstituer par la plume un spectacle unique et toujours nouveau sans doute, mais qui n'en représente pas moins quarante-six jours consécutifs de triomphe identiques, de processions, de réceptions, de messes nocturnes, de veillées d'armes, etc... N'y avait-il pas danger de lasser le lecteur par des redites, des lieux communs et le retour périodique des mêmes descriptions ? Jean d'Orléans a relevé victorieusement le défi : sa *Messagère de Dieu* est un journal de route étonnamment complet, mais si pittoresque et si vivant que le lecteur ne s'en fatiguera pas.

Le déroulement des mêmes tableaux de fêtes et de processions multicolores nous donne l'impression du toujours neuf : c'est une succession d'images inattendues, de scènes à la fois émouvantes et enchantées qui valent le plus beau film de l'écran. C'est un drame qui palpite et qui marche. L'ouvrage, qui comprend huit chapitres, est abondamment illustré. L'auteur répond, en appendice, à la question que tous se posent : "A-t-elle fait des miracles ?" Plus d'un fait y établit que le passage de la Vierge du Cap parmi son peuple fut un véritable triomphe et une véritable suite de merveilles.

Notre-Dame du Cap, Messagère de Dieu, par Jean d'Orléans, est un volume de 210 pages, 28 hors-texte, édité chez FIDES, 25 est, rue Saint-Jacques, Montréal (1) en vente partout.

Kodak

L'idylle dure toujours dans les instantanés

Des moments comme celui-ci ont une importance spéciale. Avec votre camera, vous pouvez garder tous ces chers souvenirs.

Ceux qui prennent des instantanés régulièrement savent tout le plaisir qu'ils éprouvent à chaque occasion. Tout le monde, tous les faits entrent dans la collection d'instantanés.

C'est si facile, si sûr, avec un Film Kodak dans votre camera. Ayez-en toujours deux ou trois rouleaux sous la main. Prenez aujourd'hui, les instantanés que vous voudrez demain . . .
Canadian Kodak Co., Limited, Toronto.

Pour des instantanés en blanc et noir
—Le Film Verichrome Kodak

Pour des instantanés omnicolores
—Le Film Kodacolor

Vous obtenez la photo avec un Film Kodak...le film dans la boîte jaune familière

"KODAK" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE

l'Aristocrate De Soto

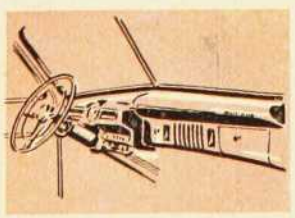
AVEC PASSAGE DE VITESSE "TIP-TOE", POUR CONDUITE SANS EFFORT

Créée pour rester en beauté

L'ÉCLATANTE nouvelle DeSoto, marquée d'une saine technique, vous apporte plus de confort et de sécurité, une vue plus large, un meilleur rendement . . . PLUS la conduite sans effort dûe au passage de vitesse "Tip-Toe".

La nouvelle DeSoto est plus grande, plus large, plus spacieuse. L'empattement (125½") a 4 pouces de plus et, bien que la voiture soit un peu moins longue, facilite la conduite et le stationnement. Les portes larges et hautes permettent aux passagers de monter ou descendre avec facilité. Chaque amélioration dans le confort et le rendement tend à dépasser les standards élevés établis par les précédents modèles de la DeSoto.

Cette belle DeSoto nouvelle est en exposition chez le fournisseur Dodge-DeSoto, qui sera heureux de vous en démontrer le rendement, le confort et la douce suspension . . . qualités qui, jointes à sa beauté, en font *la* voiture du jour.



Nouveau tableau de bord, avec chronomètre et grille de radio étincelants; un nouvel agencement des instruments en facilite la lecture.

Confortablement installés sur des fauteuils de hauteur réglementaires et somptueusement rembourrés, vous serez ravi de la conduite reposante dûe au passage de vitesse "Tip-Toe".

La vue élargie sur la route que donnent les nouvelles glaces plus hautes et plus larges, en arrière comme en avant, rend plus facile et plus sûre la conduite et le stationnement en ville

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

POURQUOI NE PAS ETRE ENERGIQUE A LA DEFENSE DE NOS DROITS ?

Les mogols de la Ligue Provinciale de Baseball, tous Canadiens français, jeunes et moins jeunes hommes d'affaires intelligents, s'obstinent à faire appel à un trop grand nombre de joueurs américains, à salaires très élevés. Par ce fait, ils laissent de côté des joueurs canadiens, qui pourraient briller dans le circuit provincial, si on leur en donnait la chance.

Depuis toujours, nous déplorons le fait que nos jeunes joueurs de baseball canadiens n'ont pas l'occasion, faute de bons professeurs, d'apprendre le baseball tel qu'il doit être joué. Cet état de choses changera-t-il de poils, un jour? Nous l'espérons. De plus, croyez-vous que le jour, encore éloigné, où le baseball provincial trouvera en lui-même la totalité de ses éléments, ce jour-là on supprimera les joueurs étrangers? Non, sans doute, car trop de propriétaires ont la *championite* en tête, en dépit des fortes pertes qu'ils doivent subir, dans la majorité des cas.

Nous sommes chez nous, au Canada, soyons énergiques et ardents à la défense de nos droits, mais soyons aussi pratiques. Ce n'est pas en promettant à notre jeunesse un désir irréalisable, mais en développant ses talents que nous pouvons assurer l'avenir de notre race. Notre seule chance de nous imposer est de faire sortir de nos rangs des athlètes qui sauront, par leur valeur, attirer l'attention. Au lieu de laisser partir pour les Etats-Unis nos jeunes joueurs de baseball, aidons-les à monter.

Nous devrions être les derniers, nous Canadiens français, à reléguer aux oubliettes les bons joueurs canadiens-français de notre province. Nous avons maintes fois parlé en ce sens. Nous y revenons avec plus de conviction, sans fanatisme, ni mauvaise foi. Les officiers du circuit provincial ont besoin de tous les talents canadiens pour attirer les foules à leurs stades, où leurs clients sont canadiens-français dans une majorité de 90%.

Nous ne sommes pas de ceux qui veulent demander cette part à genoux. Nous voulons exiger. Nous n'avons aucune espèce de sentiment de préjugé. Nous vivons depuis assez longtemps dans la vie sportive, soit près de 40 ans, pour mesurer la valeur de ceux avec qui nous avons affaire. Une assez longue expérience nous met en garde contre l'emballement et nous cuirasse contre l'ingratitude humaine qui est grande, un peu partout dans le monde. Nous reviendrons, certes, sur ce sujet, dans quelques semaines, alors que nous vous entretiendrons un brin sur le fléau des paris assez élevés qui se font dans la Ligue Provinciale.

A QUOI RIME CETTE REPUGNANCE A SE LAISSER DEPASSER ?

Au cours de la belle saison, un bon nombre de sportsmen et de sportifs se déplacent d'une ville à l'autre, se rendent au terrain de golf, au baseball, à la lutte ou à la boxe, en automobile.

La manoeuvre la plus sotte, et dont les conséquences sont fréquemment dangereuses, et à laquelle se livre un chauffeur d'automobile débutant est la suivante: Pour une raison qui ne regarde que lui, et dont il n'a à rendre compte à qui que ce soit, ce chauffeur, à qui nous pensons, se promène sur la route à petite allure. Il tient, bien entendu, le milieu de la route. Arrive derrière une autre voiture, dont le conducteur actionne le signal sonore pour prévenir et aussi pour demander la route. Instantanément, notre premier chauffeur qui a entendu klaxonner, dont l'esprit sportif s'éveille, appuie à fond sur son accélérateur.

C'est toujours son droit, à cette condition, toutefois, qu'il prenne alors son extrême droite. Cependant, il garde invariablement le milieu de la route. Nous ne comprenons pas très bien à quoi rime cette répugnance à se laisser dépasser. Il roulait à petite allure. Ce n'est point le passage de l'autre qui peut troubler sa flânerie volontaire.

Dans les courses d'automobiles, précisément parce que le dépassement à grande allure comporte toujours une part de risque, on a posé comme un dogme qu'un coureur rejoint doit la route et même, si c'est nécessaire, doit ralentir pour faciliter le passage du second. Libre à lui ensuite de défendre sa chance, de revenir sur le premier s'il le peut et de bénéficier alors du même avantage qu'il a, tout à l'heure, concédé.

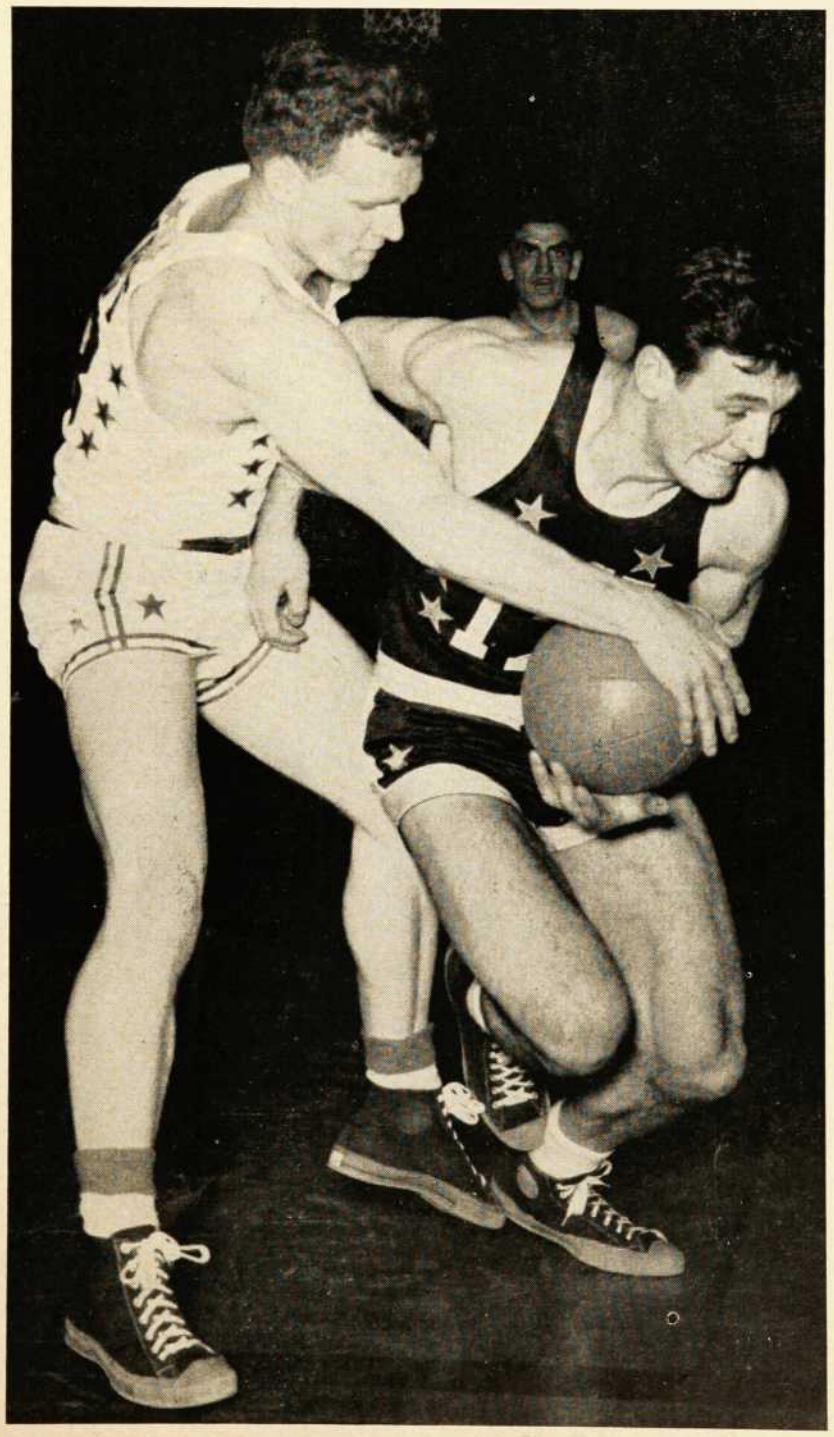
Observez la même règle dans la conduite de tourisme, que ce soit pour vous rendre au Stadium des Royaux ou à l'une des joutes de baseball de la Ligue Junior, du président Gérard Thibeault. Ce n'est, tout bien considéré, qu'une règle de politesse. Après que vous aurez ainsi accompli ce qui n'est qu'un élémentaire devoir, toute latitude vous sera accordée de revenir sur qui vous a passé, si vous le pouvez. Empêcher le passage de qui vient derrière, nous appelons cela de la muflerie!

CHOSES ET AUTRES

■ Le club El Moroco, propriété du fameux lutteur Yvon Robert, de Léo Dandurand et du promoteur de lutte Eddie Quinn, ouvrira bientôt ses portes, sur la rue Ste-Catherine, entre Metcalfe et Peel... Paul Calvert, lanceur des Sénateurs de Washington, nous écrit qu'il se plaît beaucoup avec son nouveau club, quoique ses co-équipiers ne fassent pas grand bruit avec leurs rondins. On ne serait aucunement surpris d'apprendre, à la mi-saison que Clark Griffith ait l'intention de le vendre aux Yankees.

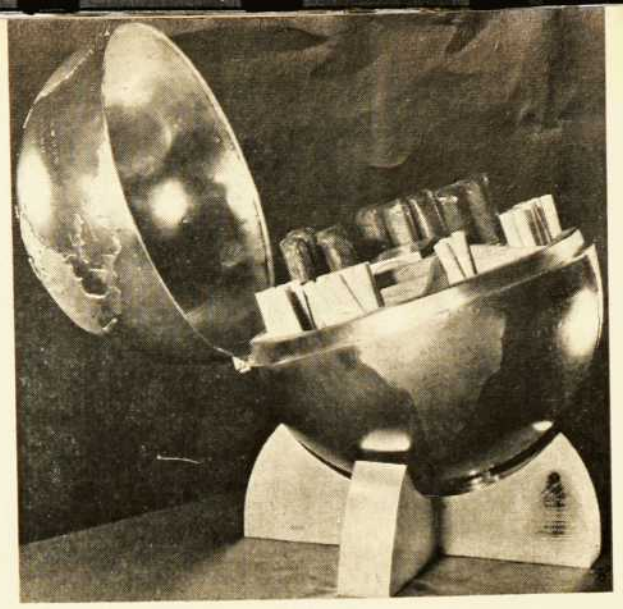
■ Voici une notule des plus intéressantes pour les nombreux amateurs de ski: en Suède, tous les ans, au mois de mars, on organise une course en skis, appelée la course de Vasa, la plus longue course en skis du monde, soit une distance de 56¼ milles (90 kilomètres). Elle a été gagnée, cette année, par le roi du ski, Nils Karlsson, pour la sixième fois en sept ans. Il parcourut cette distance en 5 heures, 44 minutes, 8 secondes... La course de Vasa, organisée en commémoration d'un épisode dramatique de l'histoire de Suède, a lieu chaque année, depuis 1922. Le point de départ est situé dans le village de Salen, près de la frontière norvégienne, où, en 1520, le gentilhomme suédois Gustavus Vasa, quittant la Suède en protestation de l'irrésolution de ses compatriotes, fut rejoint par deux coureurs en ski dalécarliens qui le persuadèrent de revenir et de se mettre à la tête de la guerre de libération contre les Danois. La course actuelle se dispute, presque exactement, sur la route que suivirent ces deux messagers historiques.

■ Les fervents amateurs de la boxe professionnelle se demandent où s'est envolé l'argent gagné par le pugiliste noir Beau Jack, à qui il ne reste plus que $4,000, après avoir reçu un fort montant de près d'un quart de million de dollars. Tout cet argent est allé dans les goussets de certains profiteurs américains, qui ont pris avantage de l'ignorance du boxeur de couleur, de sa générosité, de sa bonté excessive pour le plumer à blanc. Il croit, cependant, que Dieu punira, un jour, tous ces écumeurs sans vergogne. Peut-être Beau Jack a-t-il raison!



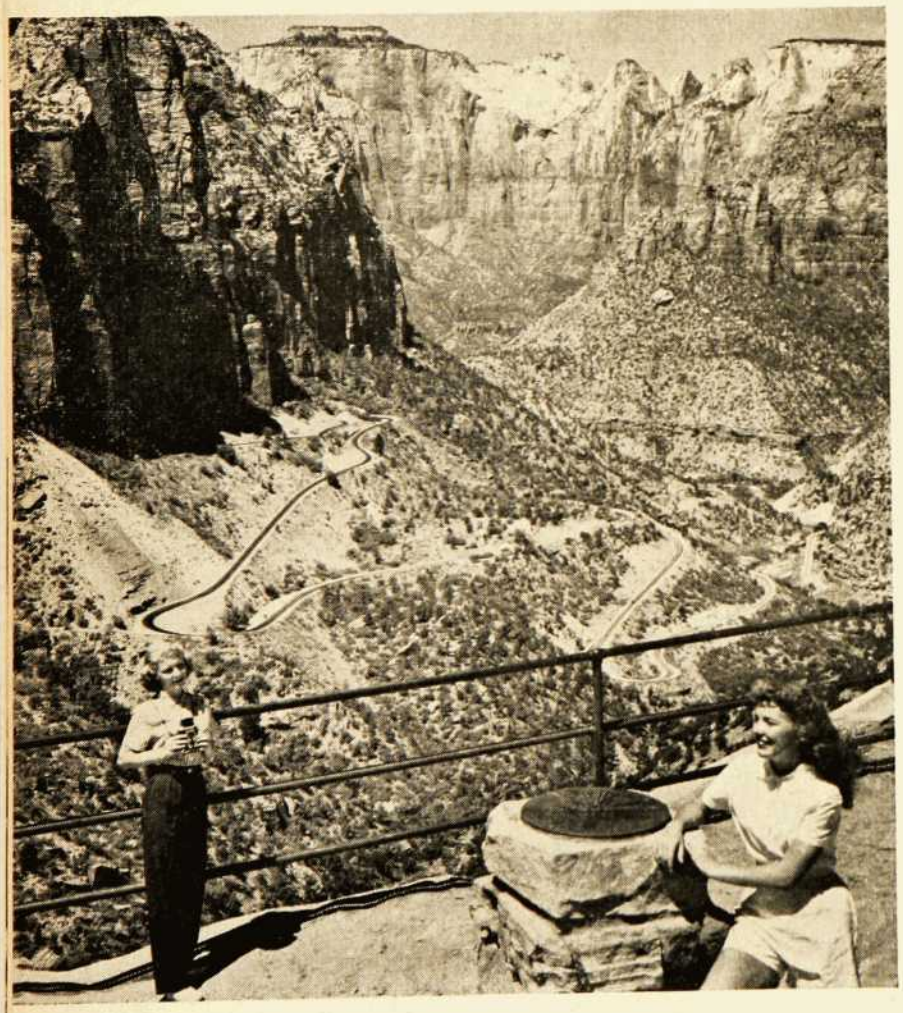
L'athlète américain, de l'Etat du Connecticut, WALTER DROPO, à droite, en train de défendre le ballon contre un adversaire acharné, ne brille pas seulement au ballon-au-panier, en hiver, mais il excelle au baseball, en été, en qualité de premier but du Red Sox, de Boston, futur champion de la Ligue Américaine.

Un marin canadien montre à ses camarades la trace des coups qu'il a reçus et des blessures qui lui ont été infligées au cours d'une altercation dans le port de Halifax. La bataille commença quand la force policière tenta de protéger 200 membres de l'Union Internationale des Marins qui voulaient s'embarquer sur trois navires gardés par des grévistes.



Une boite à cigarettes d'un genre unique. Il s'agit d'un globe du monde en argent solide qui est la reproduction d'une gravure de Phillips Atlas. Comme on peut le voir les continents sont appliqués en relief et les noms sont gravés dans le métal. La base qui supporte le g'obe, lequel tourne sur un axe en argent, est faite de bois de cèdre.

"Travaillez, travaillez, c'est le fonds qui manque le moins..." Ce n'est pas à cet étudiant de l'Ecole d'agriculture de Lourdes Hill, en Australie qu'il faudra enseigner le sens du sage conseil. Ce jeune travailleur de la terre a toutefois l'avantage de disposer de moyens mécanisés pour s'adonner à son dur labeur. Notez aussi que le garçon ne manquera pas de "se faire des bras!"



ÇA et LÀ par L'IMAGE

Ci-contre, à gauche, un paysage sauvage des montagnes de l'Utah, aux Etats-Unis. Un sentier en lacets du Zion National Park conduit l'aventureux voyageur à travers des formations de rochers colorés. La route Zion-Mont Carmel mène au Pine Creek Canyon en pénétrant sous un tunnel dans la muraille duquel on a découpé six vastes fenêtres permettant d'admirer les divers points de vue. On y vient de partout en voyages de noces...

Ci-contre, le déblayage des ruines de l'église catholique de Marion, dans le Dakota. Une explosion formidable se fit entendre quelques instants avant le début de la messe des Rameaux. Il y eut six pertes de vie et quarante-cinq blessés, dont le curé de la paroisse, le Rév. Joseph Zimmerman.

vous éprouverez cette

sensation de fraîcheur dans

un LAURENTEX*

LAURENTEX sera votre complet tropical favori ! Frais comme un printemps des Laurentides ! Il ne se froisse pas. Sa coupe impeccable est signée: Fashion Craft Manufacturers et the Freedman Company Limited.

un tissu LAURENTIDE*

MARQUE DÉPOSÉE

— Tu es fou !... C'est de la superstition idiote. Indigne de nous... Parler ainsi au vingtième siècle !...

— Oui... D'accord... Tu répètes tout ce que je me suis dit. Nous sommes des hommes instruits, éduqués, je dirai même intelligents... Et nous sommes là à discuter des histoires de vieilles femmes... Ce qui n'empêche pas que le fantôme noir est apparu derrière Pierre et que tu en as la preuve bouleversante dans ta main...

Jean tenta de rire. Cela sonna lamentablement.

— Alors, Pierre est condamné ? cria-t-il.

— Chut !... Pas si fort... Un domestique pourrait t'entendre...

Ils se turent une fois de plus. Ce fut Delmont qui reprit d'une voix lente et monotone :

— Je suis à bout de nerfs, mon vieux... Tu m'excuseras... Mais il fallait que... J'avais besoin de me soulager... De raconter ça à quelqu'un... Et comme c'était toi qui avais remarqué mon état fébrile au moment où je prenais la photo...

— Oui... Tu as bien fait... Mais, mon cher Jacques, ne nous laissons pas aller davantage à cette discussion... Que le fantôme noir existe ou non, il faut garder le secret... Je suis content que le film ait été détruit... Et pour ce qui est de cette épreuve, tiens regarde...

Il prit son briquet et allait approcher le papier de la flamme, quand Delmont le lui arracha de la main.

— Non... Ne fais pas ça... Conserve-le plutôt... Plus tard, nous en rirons ensemble... Détruire la photo c'est précisément avouer que nous en avons peur...

Ils sortirent ensemble pour prendre l'air. Le soleil était triomphant comme la veille, les oiseaux chantaient dans les arbres. Jean avait jeté la photo au fond d'un tiroir.

Pierre Chavet apparut vers midi. Il représentait la joie de vivre. Jean et Jacques ne purent s'empêcher de le regarder longuement. Et Jacques prétexta n'importe quoi pour retourner à l'auberge, car il n'aurait pu continuer à feindre l'insouciance, à table.

Jean, lui-même, eut du mal à combattre son impression...

II — L'accident sur la route

ROBERT Lacelles se rendait à Arcachon par le chemin des écoliers. Au lieu d'emprunter la route directe de Paris à Bordeaux, il avait quitté la capitale par Fontainebleau, Bourges, Châteauroux et Limoges.

Et ce fut en arrivant à Périgueux que la pensée lui vint de faire un crochet sur sa gauche pour aller serrer la main de Jean Vauxier au château de Carvézac.

Le gentleman-cambrioleur ne nourrissait aucun projet particulier contre la fortune de Vauxier. Il savait que le jeune homme était riche, mais il éprouvait de la sympathie pour Jean qui était un camarade de sports et de plaisirs, à Paris, et, par principe, Lacelles ne commettait pas ce qu'il appelait des "déprédations inutiles".

Vauxier était au nombre des relations qu'il cultivait pour son plaisir et non de celles qu'il entretenait dans un but intéressé.

Il traversa la ville périgourdine, se repéra, trouva la route qui longe la charmante petite rivière Manoir et roula vers Thénon, route qu'il quitterait ensuite pour Milhac et le château de Carvézac.

Beaucoup de virages brusques et d'accotements rocheux surmontés d'arbres au feuillage épanoui. Lacelles conduisait prudemment. Il se rangea en entendant un appel impérieux de klaxon et fit signe de la main à l'auto pressée qui arrivait derrière lui, de passer sans crainte.

LE FANTÔME NOIR

[*Suite de la page* 9]

Les pneus de l'auto qui le dépassait gémirent au tournant suivant. Le rugissement du moteur décrut.

— Ils ont l'air de connaître la route, ceux-là... songea-t-il.

Puis, après un temps, il conclut :

— A moins qu'ils n'aient décidé de se casser la figure !...

La vitesse des deux imprudents qu'il avait remarqués au passage pouvait justifier sa dernière réflexion. Car Lacelles qui était un conducteur émérite, mais qui circulait pour la première fois dans ces méandres jugeait élémentaire de ne pas dépasser le soixante à l'heure, ce qui lui permettait au surplus d'admirer le paysage.

Il atteignit Milhac et après s'être renseigné, prit la route du château. Celle-ci, encore plus que la précédente, était formée de lacets insidieux et de côtes brusques, courtes mais raides.

Soudain, il fronça les sourcils et serra son frein.

Au détour d'un virage, un paysan avait surgi au milieu de la chaussée et accourait en faisant de grands signes affolés. C'était en pleine descente. Lacelles stoppa et allait tempêter contre l'homme.

Ce dernier haletait. Les yeux hors de la tête.

— Arrêtez !... Arrêtez, M'sieu... Un accident terrible !... au prochain tournant... L'auto culbutée dans le fossé...

C'était exact. Et Lacelles reconnut l'auto gris clair qui l'avait dépassé quelques kilomètres avant Milhac.

La voiture avait manqué l'asphalte, dans ce virage en épingle à cheveux et d'après sa position, Lacelles jugeait, en chauffeur expérimenté, que l'avant avait dû piquer droit dans le bas côté. L'arrière s'était soulevé, vidant les passagers, puis la voiture s'était effondrée sur le flanc.

Le paysan confirma les faits point par point.

Il descendait à pied, expliqua-t-il par bribes, se rendant au village, quand il avait su jaillir l'auto. Le conducteur était comme affaissé sur le volant.

— Vous en êtes sûr ? s'exclama Lacelles. Et son compagnon ?

Le paysan papillota des yeux.

— Quel compagnon ? Il était seul...

Les deux hommes s'occupèrent à dégager le malheureux qui était à moitié pris sous la carrosserie. Lacelles chercha rapidement le coeur. Non. Inutile. Mort... Le corps était encore chaud...

Il le considéra, regarda le visage. Les yeux étaient tragiques, comme si l'homme avait eu la terrible révélation de son destin. La bouche tordue par un effort — souffrance ou terreur — était à demi-ouverte.

— Ah, le pauvre M. Chavet... bégaya le paysan.

Lacelles le dévisagea vivement.

— Vous connaissiez la victime ?

— Ah ! sûr... J'travaille à une des fermes du château... J'suis employé chez m'sieu Vauxier... Je connaissais bien m'sieu Chavet, qu'était son ami... Il habitait le château...

— Bon. Tandis que je vais rester sur les lieux, vous allez prévenir les gendarmes... C'est à Milhac, la gendarmerie ?

— Non... à queuqu'kilomètres... A Saint-Pierre-de-Chignac... Mais y aura ben quelqu'un pour aller les chercher à bicyclette...

Une demi-heure après, les autorités faisaient les constatations d'usage et Lacelles s'offrait pour transporter le corps de la victime au château de Carvézac.

C'est ainsi que Robert Lacelles apporta avec lui la nouvelle tragique. La joyeuse surprise de son arrivée fut absorbée par le bouleversement général.

Jean Vauxier et son oncle Gaston Vauxier se multiplièrent. L'un téléphona à un docteur cependant que l'autre, assisté de Lacelles, déposait le corps sur le lit du malheureux.

L'homme de science arriva un quart d'heure plus tard.

Il hocha tristement la tête après un bref examen. Lacelles questionna d'une voix discrète :

— Ce n'est pas une crise cardiaque, n'est-ce pas ?

— Non, je ne crois pas... Je croirais plutôt à une hémorragie interne à la suite du choc...

On avait dévêtu le corps. Une affreuse blessure se révélait à la poitrine. Le choc contre le volant. Des côtes étaient brisées, le sternum enfoncé... Et pourtant il y avait relativement peu de sang... C'était ce qui provoquait la réflexion du docteur, quant à l'épanchement interne. Lacelles resta immobile devant la dépouille...

Jean Vauxier était sorti précipitamment, peu après que l'un des domestiques fût venu lui parler à l'oreille.

Jacques Delmont était dans le grand salon, effondré sur le divan. Il tenta de se lever à l'arrivée de Vauxier, mais ses jambes étaient molles. Il parla d'une voix oppressée :

— Je... Je viens d'apprendre la catastrophe... Il s'en est fallu de peu que... que... moi aussi...

Et comme Vauxier le regardait avec une stupéfaction totale :

— J'étais allé à Périgueux avec ce pauvre Pierre... Il m'avait déposé là-bas, et nous avions pris rendez-vous pour le retour... Il m'a ramené à la « Vielle Auberge »... Tu imagines ? Si j'avais poussé jusqu'ici, dans la voiture !...

Ils eurent la même pensée, à la même seconde.

— Oui, marmonna Delmont, puisque j'avais vu le fantôme noir !... Je suis peut-être condamné comme lui...

— Ainsi, murmura Vauxier avec difficulté, c'était écrit...

— Pour moi aussi... reprit Delmont avec désespoir.

— Non, toi ce n'est pas la même chose !... J'ai encore la photo... L'apparition ne menaçait que le pauvre cher Pierre...

Ils courbèrent les épaules sous le poids de la fatalité.

— Ecoute, Jean, reprit Delmont, à la longue, ne crois-tu pas qu'il faudrait... qu'il faudrait parler de l'apparition ?

Vauxier eut un haut-le-corps.

— Pourquoi ? A quoi cela servirait-il ? Pour tout le monde Pierre est mort dans un accident. Cela représentera trois lignes, hélas, pas davantage et ce sera fini... Tandis que si nous révélons l'histoire du prieuré, tous les journalistes vont s'abattre sur nous et ce sera une publicité dont nous n'avons nul besoin...

— Oui, marmonna Delmont, tu as raison... Et pourtant... Il me semble que nous nous faisons les complices du destin !... Que nous cachons une vérité importante...

Les deux hommes se retournèrent d'un même mouvement. Quelqu'un venait d'entrer dans la pièce.

C'était Robert Lacelles. Il regarda les deux interlocuteurs. Et après que Jean se fût empressé de faire les présentations, il ajouta :

— Je crois reconnaître M. Delmont... Il était dans l'auto avec Pierre Chavet quand ce dernier m'a dépassé.

— En effet... précisa Delmont avec un sourire pâle.

— Vous avez échappé de peu à la mort...

— C'est ce qu'il me disait à l'instant... souligna Vauxier.

Un silence tomba. Lacelles parut se décider.

— Excusez-moi, mais j'ai entendu quelques mots en entrant. Oh, sans le vouloir !... Vous disiez, monsieur Delmont, que vous aviez l'impression de cacher une vérité importante...

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

4	7	2	6	5	3	8	4	2	7	5	3	6	5	2	4
U	E	V	S	0	U	P	N	0	S	N	N	0	A	T	V
2	8	5	7	2	6	4	8	3	5	2	6	4	7	5	2
R	E	C	P	E	Y	0	T	M	0	V	E	Y	E	N	E
2	7	4	3	6	5	2	8	6	4	7	2	8	3	5	6
I	R	A	0	Z	F	N	I	M	G	E	E	T	M	I	0
4	7	5	2	6	3	8	5	2	7	4	3	6	5	2	4
E	Z	A	N	I	E	P	N	A	E	F	N	N	C	P	R
2	8	5	3	7	2	6	4	8	5	2	6	3	7	4	2
A	R	E	T	N	S	S	U	0	E	D	E	D	C	C	E
2	7	4	6	3	8	5	2	6	5	3	7	2	6	4	5
L	0	T	G	E	F	N	I	0	V	M	R	M	I	U	0
4	6	2	8	3	5	6	2	7	4	5	8	2	6	3	4
E	S	I	I	0	U	T	T	E	U	S	T	E	E	I	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

. . . pour la fabrication de l'aluminium!

Si vexante qu'elle semble aux citadins, rendons grâces à ***LA PLUIE!*** Car tout cet aluminium que vous voyez de plus en plus autour de vous fut fait à l'aide de gouttes de pluie — mais oui! même l'autobus dans lequel vous vous engouffrez pour éviter l'averse!

C'est tout simple: quand il pleut sur les hauts plateaux de nos régions du Nord, la pluie s'en écoule sous forme de ruisseaux et de torrents. Or, comme vous le savez, "les petits ruisseaux font les grandes rivières", et, avec toute cette eau, captée par des barrages et guidée vers des usines génératrices, ALCAN développe de l'électricité — qu'elle utilise pour fabriquer de l'aluminium.

La fonte de l'aluminium exige une vaste consommation d'électricité — ce qu'il en faut pour la fabrication d'une seule tonne éclairerait votre logis pendant quinze ans!

Prospectrice infatigable, ALCAN ne cesse de chercher de nouvelles sources de houille blanche, car le Canada a, de plus en plus, besoin d'aluminium pour ses industries et son exportation.

PLUIE = DOLLARS
POUR NOS COMPATRIOTES:

- Alcan emploie 15,000 Canadiens
- Alcan verse $35,000,000 en salaires annuels
- Plus de 1,000 manufacturiers canadiens indépendants utilisent l'aluminium Alcan — ce qui veut dire 50,000 autres emplois.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA, LTD.

Fournisseurs d'aluminium
au Canada et à l'étranger

MONTRÉAL • QUÉBEC • TORONTO • VANCOUVER • WINDSOR

Westinghouse
vous assure
une cuisine
toute moderne

Voici un poêle qui fera la joie de la ménagère qui veut ce qu'il y a de mieux en équipement culinaire. Qu'il s'agisse des quatre éléments perfectionnés COROX (rapides, propres et indestructibles), ou du four spacieux TRUE-TEMP automatique, tout dans le poêle Westinghouse électrique assure une cuisine facile et sans ennuis... Les plats y sont toujours cuits à point. Demandez au marchand Westinghouse de votre voisinage tous les renseignements sur la cuisine moderne, la cuisine électrique Westinghouse. Poêles à compter de $230.

Prix sujets à changement.

CANADIAN WESTINGHOUSE COMPANY LIMITED
MONTREAL, HAMILTON, CANADA

715M918

— Oui... répondit Delmont, sans plus.

Il échangea un regard éloquent avec Vauxier, puis :

— Monsieur Lacelles... Je vais vous faire juge de la situation... Vauxier et moi, nous sommes en proie à un dilemme angoissant... Faut-il parler ? Faut-il se taire ?

Il narra dans tous ses détails, la troublante histoire du fantôme noir du prieuré. Lacelles écoutait, donnant des marques d'étonnement mêlé de scepticisme.

— Vous êtes, continua Delmont, dans le même état d'esprit que moi lorsque je refusai d'accepter la possibilité de la chose. Vauxier aussi s'était révolté. Mais... regardez...

Il avait l'épreuve — la deuxième — sur lui et la montra, Robert Lacelles la regarda profondément. Vauxier était parti dans sa chambre, chercher l'autre photo.

Lacelles la prit à son tour, y jeta un bref coup d'oeil et marmonna :

— Evidemment, c'est la même...

Il releva la tête et avec un sourire grave, murmura :

— Puisque vous me faites l'honneur de me demander mon avis, j'estime que le plus raisonnable est de faire cette affaire... Détruisez les épreuves... Tenez, ajouta-t-il tout d'un coup, je vais les brûler moi-même, à l'instant.

Et joignant le geste à la parole, il frotta une allumette, communiqua le feu aux deux rectangles de papier glacé qui flambèrent et ne formèrent plus qu'un petit tas de cendres.

Vauxier et Delmont n'avaient pas bougé.

Delmont haussa lentement les épaules et murmura :

— Après tout, vous avez raison... Inutile de surexciter les esprits.

L'oncle de Vauxier apparut.

— Je viens de téléphoner aux parents de la pauvre Odette, dit-il. Ils la préviendront avec des ménagements... Ah ! que c'est donc terrible !

Tous les quatre restaient accablés.

— Je vous remercie, monsieur Lacelles, reprit le châtelain, d'avoir bien voulu accepter de ramener le corps...

Lacelles esquissa un geste de protestation. Il répondit :

— Je n'ai fait que ce que je devais faire... Pauvre garçon... Je vais rester jusqu'à ses funérailles...

Et avant que Vauxier eût dit quelque chose, il se hâta de préciser :

— Je prendrai une chambre à la « Vieille Auberge »...

Le châtelain et son neveu le remercièrent du regard pour cette délicate pensée. Car il leur évitait ainsi de lui offrir l'hospitalité, ce qui, en l'occurrence, aurait fait habiter à Lacelles, la seule chambre disponible pour le moment, celle du défunt.

Ce qui était matériellement impossible, à moins de transporter le corps ailleurs.

Il accepta toutefois qu'on le gardât à dîner. Il fit la connaissance des Dufaix et de leur fille Odette qui avaient accouru, en fin d'après-midi. Et cela lui permit de faire une constatation.

Jacques Delmont se montrait empressé auprès de la jeune fille, il multipliait les prévenances, il s'efforçait, en un mot, d'atténuer la peine immense de la pauvre petite fiancée.

Mais Odette restait réservée, voire glaciale par moments. Et par contre ses parents se montraient fort amicaux vis-à-vis du jeune homme.

Lacelles eut l'explication de cette différence d'attitudes. Il avait réussi à s'isoler un instant avec Vauxier.

— On dirait que la jeune fille éprouve de l'hostilité pour Delmont... hasarda-t-il.

— Oui. C'est exact. Elle ne l'aime pas. Il lui avait fait la cour, l'an dernier, avant qu'elle ne se fiançât avec Pierre Chavet. Cela avait failli provoquer toute une histoire.

— Comment cela ?

— Oui... Les parents d'Odette voyaient d'un très bon oeil l'assiduité de Delmont. Ils l'encourageaient, malgré qu'Odette se montrât rétive. Union de deux belles fortunes, n'est-ce pas...

— Ah ? Chavet était pauvre ?

— Non, pas précisément, mais tout de même, ce n'était pas la même chose.

— Et les parents avaient fini par céder ?

— Oui. Car Chavet venait d'hériter d'un oncle lointain... Rien ne s'opposait plus au choix d'Odette.

— Et cela date de quand ?

Lacelles enregistra la date. C'était huit jours avant la fameuse promenade au prieuré de Graude.

— Ils devaient se marier, ajouta Vauxier, au début du mois prochain. Dans trois semaines... Pauvre petite...

— Et maintenant, murmura Lacelles, tout semble indiquer que c'est Delmont qui...

— Oh ! interrompit Vauxier, je pense qu'il attendra tout de même, un délai convenable avant de faire sa demande officielle...

La conversation s'interrompit. On allait se mettre à table. Durant le dîner, Lacelles admira le profil pur et les longs cils de la jeune fille. Il n'était pas le seul à la regarder. Delmont la brûlait positivement de ses yeux.

— Non, se dit-il avec impatience, on dirait un épervier qui guette une colombe... Il ne l'aura pas...

III — L'après-midi de Lacelles

L'ENQUETE fut brève et le permis d'inhumer délivré aussi vite que possible par le médecin légiste.

Le Parquet de Périgueux avait conclu à une mort accidentelle.

Tout était d'accord. L'examen de la voiture par des experts indiquait nettement que le malheureux Chavet avait perdu le contrôle de sa direction et ceci dans un virage particulièrement critique.

La déposition du paysan qui avait assisté au drame était aussi claire que les circonstances le permettaient, en raison de l'émotion de l'homme et de sa difficulté à s'exprimer de manière compréhensible.

Il avait vu, dit-il, le conducteur s'affaler sur son volant, et tout de suite, l'auto avait fait un zigzag vers le fossé.

L'examen du corps de Chavet avait été concluant. Par égard pour sa famille, on n'avait pas pratiqué d'autopsie. Nul besoin urgent de cette cruelle formalité, d'ailleurs...

On avait découvert une rupture de vertèbres cervicales, qui a elle seule était fatale. Ajoutée à l'enfoncement de la poitrine par le volant elle permettait de signer un rapport tristement définitif.

Robert Lacelles avait été invité à confirmer le peu qu'il savait lui-même et il avait emmené Jacques Delmont, à la ville, dans sa voiture.

Celui qui avait été le compagnon de Chavet jusqu'à la « Vieille Auberge » en l'après-midi fatal, confirma, pour sa part, que son ami était nerveux et qu'à plusieurs reprises, il lui avait demandé de modérer la vitesse à laquelle roulait l'auto.

Lacelles ne put que souligner l'exactitude du fait quant à l'allure effectivement trop rapide.

Delmont avait ajouté :

— Je puis avouer aujourd'hui que c'était uniquement pour cette raison que je demandai à Pierre de me déposer à l'auberge. Nous devions nous rendre ensemble au château, mais j'appréhendais confusément un accident... Je savais que la route de Milhac à Carvézac était particulièrement dangereuse...

En quittant le bâtiment officiel, Delmont demanda à Lacelles de le conduire chez les Dufaix. L'auto passa sur une

place où l'on voyait un grand café à la devanture blanche.

— Je me demande, murmura Delmont, comme pour lui-même, si ce n'est pas ce maudit apéritif qui...

— Que voulez-vous dire ?

Delmont désigna l'établissement et hocha la tête.

— C'était ici que j'avais rendez-vous avec Pierre... J'étais assis en l'attendant. Et quand il est arrivé, il s'est installé à côté de moi, il a commandé un apéritif particulièrement anisé, avec de la glace... Il faisait très chaud...

Lacelles écoutait avec une attention extrême.

— Chavet n'était pas buveur. Je l'avais blâmé de prendre ce produit, mais il avait haussé les épaules en riant.

— Et vous croyez que cela lui aura monté à la tête ?

Delmont soupira longuement.

— Peut-être... En tout cas, il était bizarre...

— Assez improbable, répondit Lacelles, car les effets de cette boisson avaient largement eu le temps de se dissiper.

Delmont soupira de nouveau et ne releva pas la remarque. Lacelles stoppa devant la maison d'apparence cossue habitée par les Dufaix et démarra seulement quand la porte se fut refermée sur le jeune homme.

Il était pensif. Toutes sortes de choses lui passaient par la tête. Il fit quelques emplettes dans un grand magasin et après avoir consulté l'heure, prit la route de Milhac à une allure qui aurait effaré Delmont si ce dernier avait été avec lui.

Car Lacelles roulait encore plus vite que ne l'avait fait Pierre Chavet, quelques jours auparavant...

Un virage devant la « Vieille Auberge » et Lacelles monta dans sa chambre. Il déposa un paquet sur le lit. Personne dans l'hotellerie, sauf quelques domestiques. Lacelles avait exprimé le désir de se reposer jusqu'au dîner.

Pour plus de sécurité, il poussa le verrou de la porte. Puis il défit le paquet apporté et commença une besogne dans laquelle il s'absorba.

Quand il eut terminé, il enferma quelque chose dans une de ses valises et prit soin de donner deux tours de clef.

Il passa ensuite sur la balcon de bois pour fumer une cigarette. Ce balcon courait sur toute la longueur de la façade et en face, c'était un rideau d'arbres qui tamisait l'ardeur du soleil.

La chambre de Delmont était contiguë à la sienne, sans porte de communication. Lacelles, d'un oeil qui semblait distrait, remarqua cependant la facilité avec laquelle on pouvait enjamber la séparation, sur le balcon et passer d'une pièce à l'autre, tout le long de l'auberge, où il y avait quatre portes-fenêtres, donnant chacune sur une pièce.

Il était sept heures et demie quand Jacques Delmont pénétra dans la salle à manger de la « Vieille Auberge », Robert Lacelles lui fit un signe amical.

Il alla s'asseoir en face, de l'autre côté de la table à deux.

— Je m'excuse, fit Lacelles, de n'avoir pu vous attendre à Périgueux, mais vous aviez omis de votre côté, de me dire l'heure à laquelle vous comptiez rentrer...

— Oui, en effet... Je ne voulais pas abuser... Les autocars sont assez commodes, d'ailleurs. Et j'ignorais moi-même combien de temps durerait ma visite... murmura Delmont.

— Vous n'avez pas parlé du fantôme noir, j'espère ? demanda Lacelles en baissant la voix.

Delmont eut un sursaut.

— Non, bien sûr !... Et je suis soulagé de savoir que vous avez détruit les deux photos...

Il s'était arrêté de manger et, les yeux dans le vague, paraissait poursuivre une pensée brusque. Lacelles lui posa doucement la main sur le poignet :

— Allons, ne restez pas comme cela... On pourrait se montrer curieux autour de nous. Vous avez l'air hagard !

Delmont se secoua et se remit immédiatement dans l'ambiance.

— Oui. Vous avez raison. Mais avouez qu'il y a de quoi être bouleversé quand on y pense...

Ils parlèrent de choses et autres durant le reste du dîner et se levèrent de table pour faire une promenade de digestion, dans le jardin.

Il y avait de gros nuages au ciel, présage d'un orage prochain. Cependant la lune brillait intensément, quand elle se démasquait subitement et éclairait tout d'une lueur argentée.

Puis elle glissait derrière un épais rideau et tout retombait dans une obscurité d'autant plus noire. Un vent assez fort soufflait par intermittence, faisant bruire le feuillage et même parfois ployer une branche ça et là, avec un gémissement étrange.

— Vous savez, Delmont, fit tout à coup Lacelles, je dois vous avouer quelque chose... A propos du fantôme...

Il tira une bouffée de sa cigarette et poursuivit :

— Je suis extrêmement rétif à ces légendes. Il n'y a pas plus sceptique que moi... Jusqu'à cet après-midi, j'étais persuadé qu'il s'agissait d'une illusion d'optique de votre part...

— Mais... les photos... bégaya Delmont.

— Oui... Il y avait les photos... Et cela m'intriguait beaucoup... Je ne comprenais pas, et je voulais comprendre...

— Il n'y a pas à comprendre, dit sourdement Delmont. Il y a à s'incliner devant les faits; aussi fantastiques qu'ils soient.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, depuis cet après-midi, répondit Lacelles avec lenteur.

Delmont s'arrêta et regarda Lacelles. La lune éclairait en plein le visage de ce dernier. Elle disparut aussi vite.

— Que voulez-vous dire ? bégaya Delmont.

— Je suis allé à la bibliothèque de Périgueux, reprit Lacelles. Et j'ai demandé s'il n'existait pas d'ouvrages sur le prieuré de Graude.

— Ah ?... Vous avez trouvé ?

— Oui... Un livre ancien qui parle de la légende !... Cela remonte à 1600 et quelques. Il paraît qu'on a vu plusieurs fois le fantôme noir et que son apparition annonce, effectivement, une mort... On le voit plus particulièrement dans les périodes coïncidant avec les fins de dizaines d'années...

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'était assez confus comme explication, reprit Lacelles, mais j'ai fini par saisir. Nous sommes en 1939, n'est-ce pas ? C'est la fin de la dizaine qui a commencé en 1930...

Delmont se taisait, les dents serrées.

— C'est pourquoi, continua Lacelles, j'admets à présent qu'il est parfaitement possible que... vous saisissez ?... Si l'on recherchait, par exemple, ce qui s'est passé, dans le pays vers 1939, ou 1919, et ainsi de suite, en remontant, il est possible qu'on retrouve des cas où des gens sont morts de façon troublante...

Lacelles jeta sa cigarette et murmura :

— Pauvre Chavet !... Je me demande pourquoi le fantôme noir l'avait choisi plutôt qu'un autre !...

— Le destin, sans doute... articula Delmont.

Ils retournèrent vers l'auberge. Juste avant d'entrer dans la petite salle naïvement baptisée, salon de repos. Lacelles parut se rappeler quelque chose et dit vivement :

— Le plus étrange est que j'ai trouvé un paragraphe disant que le fantôme

Quel avenir réservez-vous...

...à VOTRE épouse?

POSEZ-VOUS cette question! "Comment ma femme se tirerait-elle d'affaire si je n'étais plus ici pour fournir un revenu?"

Si la réponse n'est pas très réconfortante, posez-vous cette autre question: "Que puis-je faire à ce sujet?"

Vous devriez consulter notre représentant qui demeure dans votre district. Exposez-lui votre situation et vos désirs. . . . Il saura vous préparer un plan d'assurance à votre portée, un plan qui guarantira *une nouvelle source de revenu* advenant votre décès prématuré, ou pour vos années de retraite.

Protection à bas prix

THE MUTUAL LIFE of CANADA

SIÈGE SOCIAL — 80e ANNÉE — WATERLOO ONT.

MM-9F

noir reparaît parfois en des endroits éloignés du prieuré...

Delmont eut une attitude curieuse.

On eût dit qu'un sourire fugitif se jouait sur ses traits. Mais déjà, Lacelles qui l'observait à la dérobée constata que, sans transition, son compagnon avait l'aspect d'un homme en proie à un trouble contre lequel il se débattait.

— Si nous laissions ce sujet de côté proposa Delmont.

— Oui, souligna Robert. Cela pourrait nous donner des cauchemars, à la fin... Une partie de cartes, avant de monter nous coucher ?

Ils en jouèrent plusieurs, si bien que lorsqu'ils se souhaitèrent le bonsoir, à voix basse, devant leurs portes respectives, il était près de minuit.

Tout le monde dormait depuis longtemps.

IV — Où le fantôme noir reparaît

La chaleur était étouffante. Le premier soin de Jacques Delmont, en pénétrant dans sa chambre, fut d'ouvrir en grand les deux portes de la fenêtre donnant sur le balcon, pour donner plus d'air.

Il trouva Robert Lacelles, qui à quelques mètres, de l'autre côté de la séparation de bois, avait fait exactement la même chose.

— Ces domestiques sont idiots, chuchota-t-il, l'atmosphère dans la pièce est presque irrespirable.

Un grondement lointain annonça que l'orage éclaterait dans la nuit.

— D'ici deux heures... précisa Lacelles, en écoutant un nouveau roulement de tonnerre.

Un souffle large passa dans les feuilles de la rangée d'arbres.

— Re-bonne nuit... fit Lacelles, en souriant, et il rentra dans sa chambre, où il commença de se dévêtir.

Delmont resta encore quelques minutes, puis il fit de même.

Il était nerveux. Sans doute l'atmosphère oppressante.

Et puis aussi, tous ces événements qui s'étaient déroulés... Il pensa à la fin de Pierre. Puis il eut une autre vision, celle d'Odette Dufaix qui, désormais, était libre, et qui...

Sa conversation durant l'après-midi avec le père lui permettait d'espérer. M. Dufaix ne lui avait pas caché qu'il ferait tous ses efforts pour influencer la jeune fille.

Une fois en pyjama, Delmont ouvrit le meuble-secrétaire, fermé à clef, et en tira son revolver qu'il plaça dans le tiroir de la table de nuit, comme il le faisait tous les soirs.

Une vieille habitude. Une manie, pour ainsi dire. Il avait pour principe qu'il vaut mieux prévenir que guérir... Et si jamais, une intrusion se produisait.

Bien sûr, il en souriait lui-même, car ce n'était pas à la « Vieille Auberge » qu'on pouvait craindre une attaque nocturne, mais, enfin...

Il s'allongea dans son lit, ferma les yeux et se laissa glisser dans une lourde somnolence.

Il n'aurait su dire depuis combien de temps il dormait, quand il s'éveilla baigné de sueur. Il se passa la main sur le front.

Ah, quel cauchemar !... Heureusement que ce n'était qu'un rêve... L'effet de ses conversations avec Robert Lacelles. Il avait vu le fantôme noir, il avait senti une main froide comme le métal s'apposer sur son front, et c'était tout juste s'il n'avait pas poussé une clameur en sortant de son sommeil.

L'orage s'était éloigné sans éclater. C'était cela qui, ajouté à l'effet de son mauvais rêve, lui faisait ruisseler la transpiration dans le cou et sur la nuque.

La lune s'était dégagée des nuages et éclairait le dehors, répandant une sueur diffuse qui pénétrati jusque dans la chambre, par reflet.

Jacques songea à se lever pour tirer les rideaux de drap. Il ne l'avait pas fait jusqu'alors pour laisser pénétrer l'air, mais il jugeait que la lune allait voyager et que dans une heure, elle donnerait en plein dans la pièce.

Dans l'état où il se trouvait, cette lumière l'empêcherait de se rendormir et il voulait se lever tôt. Il devait se rendre en compagnie de Lacelles, au château de Carvézac... Les funérailles de ce pauvre Pierre... Il voulait être aux côtés d'Odette.

Delmont rejeta sa couverture.

Il s'assit sur le lit, fit pivoter ses jambes, posa les pieds à terre, chercha ses pantoufles, les trouva, y glissa les orteils.

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, ou presque.

Là... Dans l'encadrement de la porte-fenêtre !...

Le... Le fantôme noir !...

Non, non... C'était le cauchemar qui continuait...

Il se pinça furieusement le bras. Il était bien éveillé.

Les yeux agrandis, immobile, retenant son souffle, il regardait.

La silhouette terrible... Encapuchonnée de noir... L'un des bras était tendu. On voyait flotter la manche évasée.

Un son rauque s'échappa de la gorge de Delmont. Il tenta de se lever, de se jeter sur l'apparition.

Mais ses forces le trahirent. Il ne put que retomber assis sur le lit. Le fantôme noir qui était sur le balcon s'avança. Il entra dans la pièce. Sa robe traînait à terre. Il ne faisait aucun bruit. Et toujours ce bras menaçant, tendu dans la direction de Jacques.

Delmont se mit à balbutier des paroles pressées, entre ses dents. Le fantômé avançait toujours, très lentement.

Soudain, Jacques eut un sursaut de tout son être.

Il se rua vers sa table de nuit, y prit le revolver...

Trois... Quatre détonations à la file !...

Le fantôme noir restait debout... Il s'était arrêté... Un ricanement lugubre, sépulcral sembla répondre aux coups de feu...

Totalement hors de lui, Delmont sembla répondre aux coups de feu...

Totalement hors de lui, Delmont l'ajusta, tira une cinquième fois... L'apparition reprit sa marche en avant.

Elle arriva devant Delmont... Un froid terrible... Comme dans son rêve. La main glacée l'avait touché au front.

Un cri déchirant de désespoir échappa au malheureux.

Il tourna son arme contre lui-même...

On courait dans les couloirs, on s'interpellait.

Le patron de la « Vieille Auberge », assisté d'un garçon de chambre frappait fébrilement à toutes les portes encore fermées.

Les détonations avaient jeté l'affolement dans l'hostellerie.

— Par ici !... C'est chez M. Delmont !... cria une voix.

Robert Lacelles était en pyjama dans le couloir. On accourut vers lui. Il expliqua, non sans une émotion compréhensible dans la voix :

— J'ai entendu les coups de revolver... J'ai frappé à sa porte... On ne répond pas, sinon par des gémissements sourds...

Le patron avait son passe-partout à la main. Il ouvrit. Lacelles se précipita en avant.

A terre, dans une mare de sang, gisait l'homme, étreignant encore son arme dans sa main crispée.

Il s'était tiré une balle en pleine poitrine.

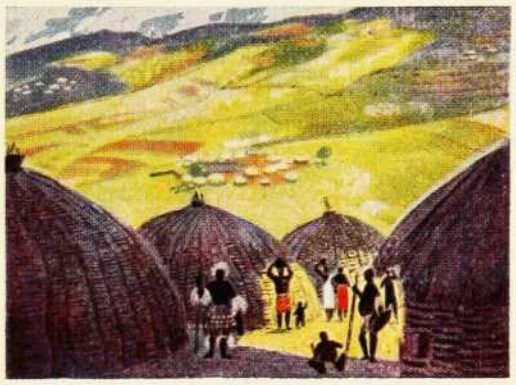
— Vite, clama Lacelles, qu'on aille chercher un docteur... Empêchez les gens d'entrer... Vous, monsieur Fregman — il s'adressait à l'hôtelier — aidez-moi à le porter sur le lit...

[*Lire la suite page* 43]

J'ai eu la surprise de ma vie!

. . . Le voyage aérien jusqu'à Capetown fut une expérience merveilleuse . . . Quel paysage incomparable ces montagnes dessinent.

Sur la plage de Capetown la joie de vivre m'envahissait. Quel plaisir de braver la vague écumeuse!



Les grandes plaines de l'intérieur étaient émaillées de villages Zoulous pleins de charme pittoresque.

Puis ce fut Paarl, la patrie du vin, qui niche sous le mont Paarl. Des colons hugenots y ont fondé l'industrie vinicole au dix-septième siècle.

Ces vignes immenses bénéficient de la bienveillance concertée du soleil et d'un sol qui produisent les meilleurs raisins au monde. Cueillis à la main, ces raisins débordant de suc sont récoltés lorsque leur excellence touche au paroxysme.

Puis, après des années de vieillissement et de cuvage sous la surveillance de connaisseurs qui ont hérité une tradition vieille de plusieurs siècles, ces fruits deviennent les fameux vins Paarl, des vins qui ont une saveur et un cachet bien à eux. Il n'est pas surprenant que les vins et les brandies Paarl fassent la joie des gourmets du monde entier.

Voyez les vins et les brandies Paarl à l'Exposition Canadienne du Commerce International, à Toronto, du 30 mai au 10 juin 1949.

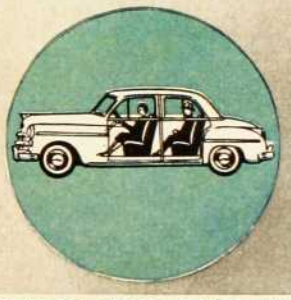
PAARL *South African Vins et Brandies*

L'ASSOCIATION COOPÉRATIVE DES VITICULTEURS D'AFRIQUE DU SUD LIMITÉE, PAARL, AFRIQUE DU SUD

37-9F

Intérieurs plus spacieux, vision plus étendue, beauté de ligne due à une savante technique, un meilleur rendement..avec la Nouvelle et Plus Grande

DODGE



L'empattement allongé améliore davantage la suspension Dodge, type "affût à berceau".

Pare-brises plus hauts et plus larges, donnant une vue élargie de la route par-dessus le radiateur.

Les roues avec jantes de sûreté et les pneus à basse pression protègent contre les éclatements tout en améliorant le roulement.

Ajoutez à ces innovations de style et de confort, les suivantes:

Portes hautes et larges, vous permettant de monter en voiture et d'en descendre, même coiffé de votre chapeau.

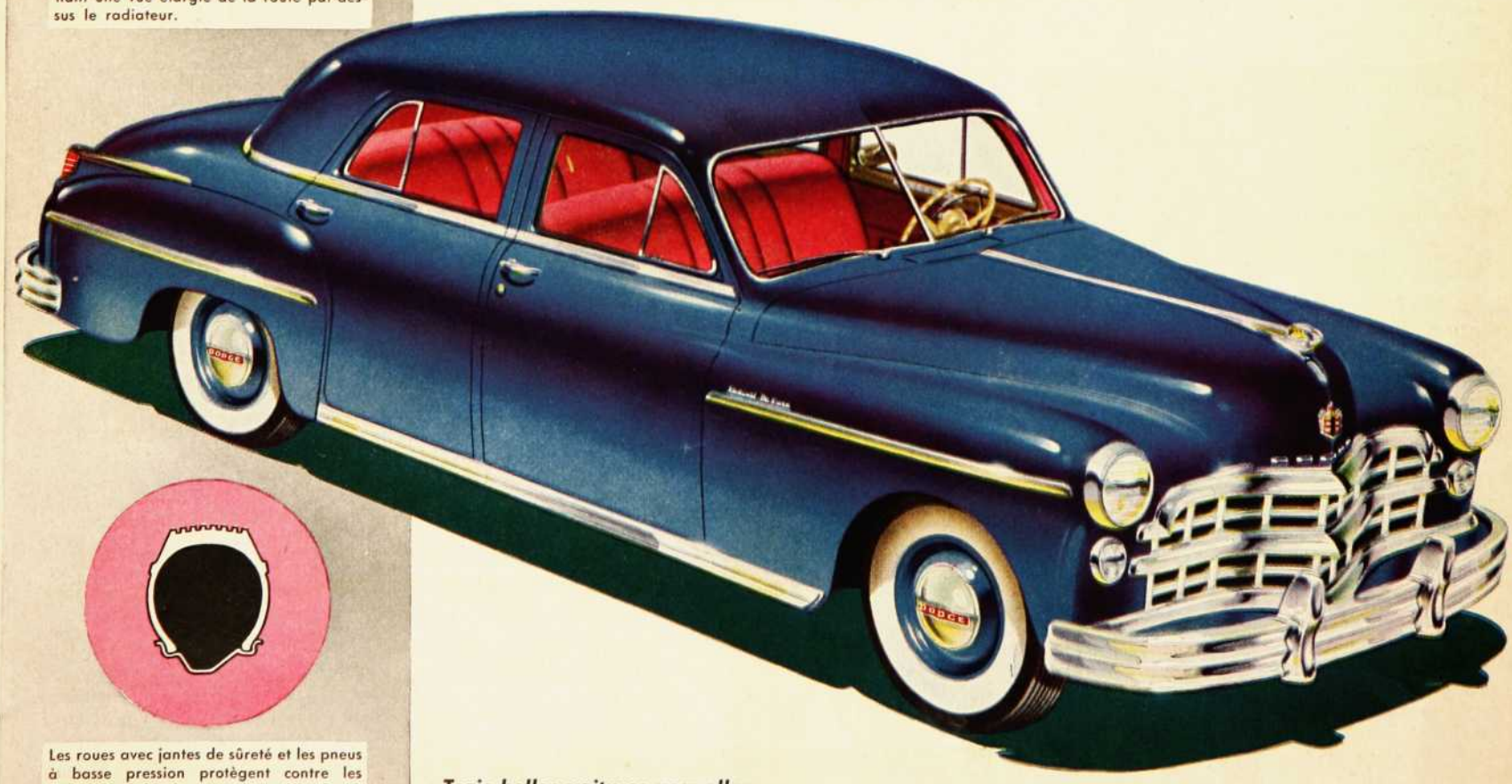
Fauteuils de hauteur règlementaire assurant votre confort parfait, en arrière comme au volant.

Suspension "Floating Ride" qui rend la célèbre Dodge encore plus attrayante.

Puissance silencieuse et absence de vibration; moteur avec tête en "L" et montage en caoutchouc sur 3 points d'appui.

Suspension encore plus douce et la Commande Fluide sur les modèles Custom.

Voilà pourquoi vous serez satisfait de posséder une nouvelle Dodge . . . la meilleure depuis les 35 années de l'histoire Dodge.



Dodge "Special DeLuxe" Sédan, 4 portes

Trois belles voitures nouvelles:

DODGE "DELUXE", 118½" emp.
DODGE "SPECIAL DELUXE", 118½" emp.
*DODGE "CUSTOM" 123½" emp. (Sédan 7 passagers, 137½" emp.)

**"Encore la voiture au plus bas prix avec Commande Fluide"*

LE COIN DU CORDON BLEU

LE LAIT

ALIMENT DELICIEUX ET NOURRISSANT

Si le pain est le soutien de la vie, le lait est la fontaine de jouvence. Le bien-être d'une grande nation a été confié à la ménagère moderne. Puisque nous somme faits de ce que nous mangeons, on peut estimer la santé en termes d'aliments bien cuits, nourrissants et digestibles.

Le lait est un aliment et non un breuvage. En fait, c'est un des aliments les plus précieux, particulièrement pour les enfants. On ne saurait lui substituer d'autre aliment sans résultats désastreux. Il équilibre le menu et contribue à corriger les carences du régime alimentaire moyen de notre époque. Il constitue la plus solide fondation des repas nourrissants pour toute la famille.

Les enfants ont besoin d'aliments qui favorisent leur développement physique, et le lait est le plus important de ces aliments. C'est une source précieuse, riche en protéine de haute qualité, qui fournit du calcium en abondance pour la formation de dents et d'os sains. Pour avoir des enfants sains et vigoureux on devra servir du lait ou des dérivés du lait sous formes diverses, tous les jours, en abondance.

La cuisson au lait constitue un moyen facile de satisfaire les besoins quotidiens de la famille. On y réussira en servant des soupes au lait, des sauces à la crème, des casseroles, des crèmes cuites, des poudingues, de la crème glacée ou des breuvages lactés aromatisés.

La valeur du lait active le plus grand soin possible de cet aliment. Il faut le conserver dans des contenants bien propres, dans un endroit aussi frais que possible. Un refrigérateur ou une glacière, où la température est inférieure à 50° F., constituent le principal moyen de conservation. Cette température s'impose pour retarder la végétation de bactéries, qui font surir le lait. Au cas où le lait surirait, ne le jetez pas. Sa valeur nutritive n'est pas altérée pour cela, et si l'on s'en sert dans la pâtisserie, il communique à celle-ci un goût délicieux et une texture fine et moelleuse. Pendant la conservation, il faut couvrir le lait pour l'empêcher de prendre le goût d'autres aliments.

Les économistes ménagères de la Section des Consommateurs au ministère fédéral de l'Agriculture offrent quelques-unes de leurs recettes au lait; ces recettes feront les délices de tous, jeunes et vieux.

POUDING A LA RHUBARBE ET AUX BANANES

4 tasses de rhubarbe coupée en morceaux de ½ pouce
⅓ tasse de sucre — 3 bananes tranchées
1 tasse de chapelure
2 tasses de lait — 3 oeufs légèrement battus
½ tasse de sucre
¼ c. à thé de sel — 1 c. à thé de vanille

Mêlez la rhubarbe avec le sucre et laissez reposer 10 minutes. Ajoutez les bananes et mêlez bien. Déposez un rang de fruits dans un grand plat graissé allant au four et saupoudrez avec la moitié de la chapelure. Déposez un autre rang de fruits et recouvrez avec le reste de la chapelure. Combinez le lait, les oeufs, le sucre, le sel et la vanille et versez sur le tout. Faites pocher dans un four modéré, 350° F., pendant 1 heure. 8 portions.

CREME BAVAROISE A LA MENTHE

4 c. à thé de gélatine — ¼ tasse d'eau froide
2 tasses de lait
½ tasse de sucre — ¼ c. à thé de sel
1 à 2 gouttes d'huile de menthe
Quelques gouttes de colorant vert végétal
½ tasse de crème à fouetter

Faites gonfler la gélatine dans l'eau froide pendant 5 minutes. Faites chauffer le lait jusqu'au point d'ébullition. Ajoutez le sucre et le sel et la gélatine gonflée en mêlant jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Faites refroidir légèrement. Ajoutez l'huile de menthe et le colorant vert. Refroidissez le mélange jusqu'à ce qu'il soit partiellement pris puis incorporez la crème qui a été bien fouettée. Tapissez les bords d'un moule graissé avec des biscuits au chocolat ou des tranches minces de gâteau au chocolat. Versez le mélange de pouding et faites refroidir jusqu'à ce que ferme. Démoulez pour servir. 6 portions.

MOUSSE AU CARAMEL

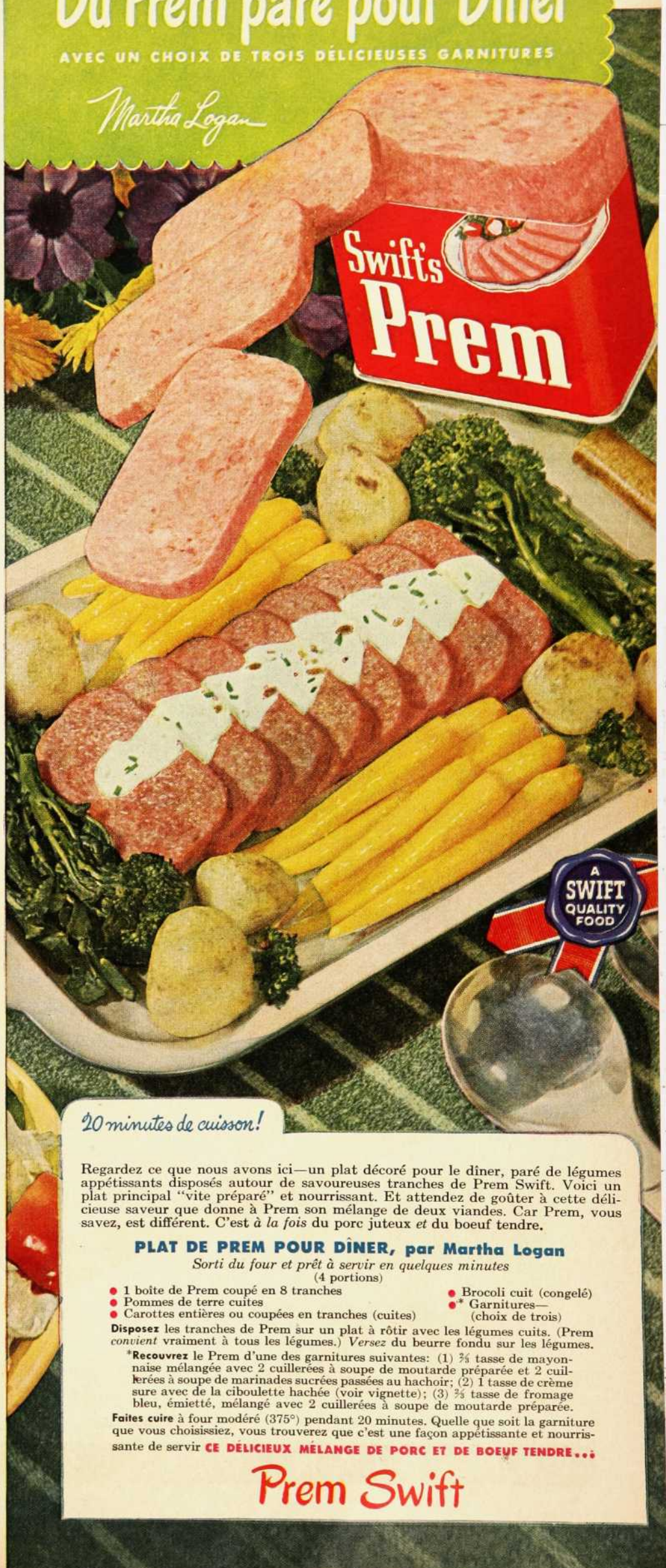
1 enveloppe de gélatine — ¼ tasse d'eau froide
½ tasse de cassonade
2 c. à table de beurre — 1¾ tasse de lait chaud
2 jaunes d'oeufs
¼ c. à thé de sel — 1 c. à thé de vanille
2 blancs d'oeufs — 2 c. à table de sucre

Faites gonfler la gélatine dans l'eau froide pendant 5 minutes. Caramélisez la cassonade et le beurre. Ajoutez le lait chaud et mêlez jusqu'à ce que le mélange caramélisé soit dissous. Ajoutez une petite quantité du mélange chaud aux jaunes d'oeufs battus et ajoutez au premier mélange. Faites cuire jusqu'à ce que lisse, Sans bouillir. Ajoutez la gélatine gonflée et mêlez jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Ajoutez la vanille et faites prendre partiellement. Battez les blancs d'oeufs avec le sel jusqu'à ce que ferme et ajoutez graduellement les deux cuillerées à table de sucre en continuant à battre jusqu'à ce que le mélange se tienne en pointe. Incorporez cette meringue dans le mélange partiellement pris et versez dans des moules légèrement graissés. Faites refroidir jusqu'à ce que fermes et servez avec crème fouettée ou non. 6 portions.

Du Prem paré pour Dîner

AVEC UN CHOIX DE TROIS DÉLICIEUSES GARNITURES

Martha Logan



20 minutes de cuisson!

Regardez ce que nous avons ici—un plat décoré pour le dîner, paré de légumes appétissants disposés autour de savoureuses tranches de Prem Swift. Voici un plat principal "vite préparé" et nourrissant. Et attendez de goûter à cette délicieuse saveur que donne à Prem son mélange de deux viandes. Car Prem, vous savez, est différent. C'est *à la fois* du porc juteux *et* du boeuf tendre.

PLAT DE PREM POUR DÎNER, par Martha Logan

Sorti du four et prêt à servir en quelques minutes
(4 portions)

- 1 boîte de Prem coupé en 8 tranches
- Pommes de terre cuites
- Carottes entières ou coupées en tranches (cuites)
- Brocoli cuit (congelé)
- * Garnitures— (choix de trois)

Disposez les tranches de Prem sur un plat à rôtir avec les légumes cuits. (Prem *convient* vraiment à tous les légumes.) *Versez* du beurre fondu sur les légumes.

*__Recouvrez__ le Prem d'une des garnitures suivantes: (1) ⅔ tasse de mayonnaise mélangée avec 2 cuillerées à soupe de moutarde préparée et 2 cuillerées à soupe de marinades sucrées passées au hachoir; (2) 1 tasse de crème sure avec de la ciboulette hachée (voir vignette); (3) ⅔ tasse de fromage bleu, émietté, mélangé avec 2 cuillerées à soupe de moutarde préparée.

Faites cuire à four modéré (375°) pendant 20 minutes. Quelle que soit la garniture que vous choisissiez, vous trouverez que c'est une façon appétissante et nourrissante de servir **CE DÉLICIEUX MÉLANGE DE PORC ET DE BOEUF TENDRE...**

Prem Swift

Ils s'arrêtent
TOUS *à*

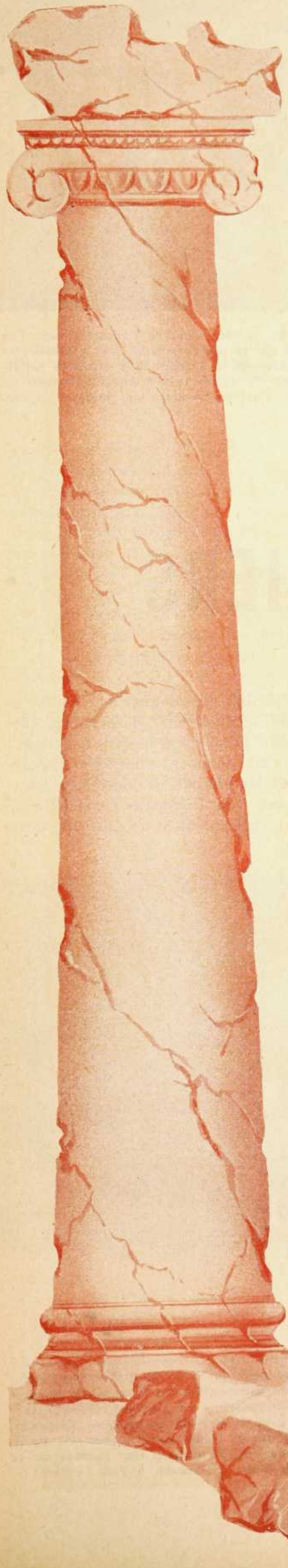
L'ENSEIGNE
WHITE
ROSE

"Ce qu'il y a de MIEUX!"

"Pour votre Sécurité, Lubrifiez à tous les 1,000 Milles"

471

CANADIAN OIL COMPANIES, LIMITED



LES CAPITALES DU MONDE

Athènes le jour, Athènes la nuit

Par Charles-André Nicole

QUELLE animation et quelle opulence dans cette capitale! Dès les premières heures du matin et jusque tard le soir, une extraordinaire circulation empêche toute flânerie. Grosses voitures de luxe, taxis, autobus, tramways, camions militaires se suivent et se croisent, sonnent, claksonnent et s'impatientent. Du monde partout. Les terrasses de cafés ne désemplissent pas, les passages cloutés non plus.

Les magasins présentent le deuxième sujet d'étonnement au voyageur soudain tombé du ciel sur cette bruyante cité. Les marchandises débordent jusque sur les trottoirs, le marché noir est inexistant, la misère n'est pas apparente, on ne rencontre presque pas de mendiants, la propreté fait contraste avec les autres villes méditerranéennes. Tenez, je n'ai même pas aperçu de gosses ramassant les mégots. Tous les bouts de cigarettes traînent sous les tables de cafés, alors que j'ai vu, à Vienne comme à Berlin ou à Rome, des centaines de gamins s'adonner a ce petit commerce fort lucratif à notre époque.

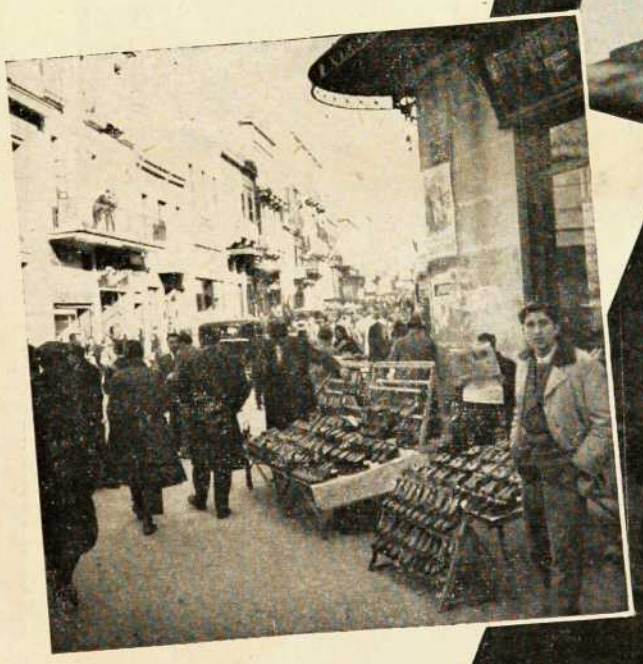
Non, pas de misère apparente, ni presque de pauvreté. Tellement Athènes semble crouler sous la richesse de tous les requins du monde — armateurs, industriels, trafiquants — qui se retrouvent toujours là où sévit la guerre...

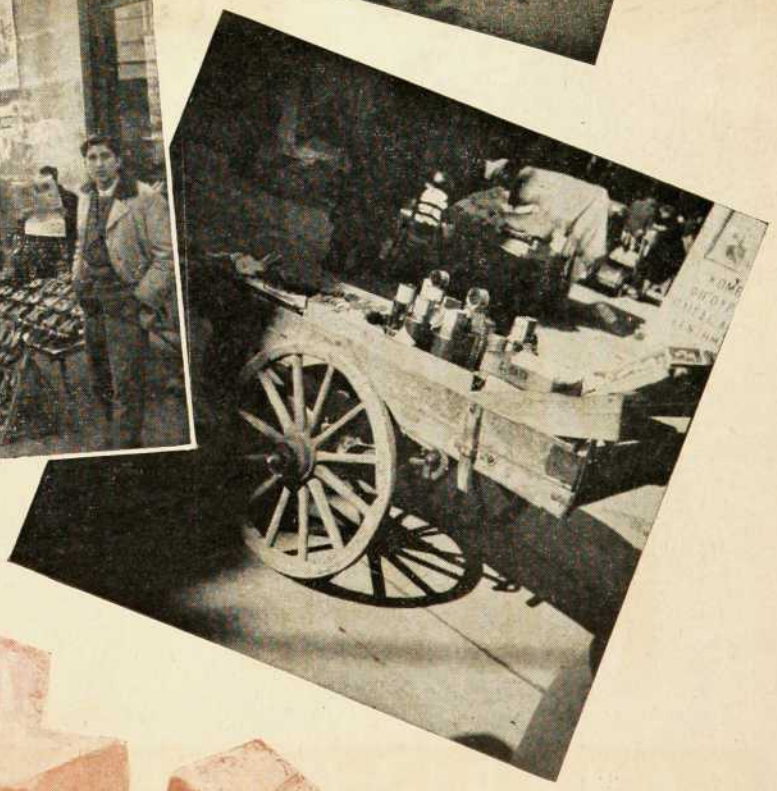
Les pauvres diables, pourtant, ne manquent pas. J'en ai vu, dans ces restaurants populaires de la vieille ville où vient manger l'ouvrier. J'en ai vu de ces gens qui se mettent à deux, autour d'une table sans nappe, pour avaler une assiette de potage ou de poissons frits. J'en ai vu, et combien, écrasant les heures d'une longue soirée dans une pittoresque guinguette, sans rien consommer du tout.

Le seul luxe que se payent encore les ouvriers, c'est le cireur de souliers et c'est le barbier. Personne qui ne commence sa journée de travail sans confier ses pieds à un des centaines, sinon des milliers de gosses qui, partout, s'affairent avec leur caisse de cirages et de brosses, ou sans confier sa barbe à un des innombrables coiffeurs installés partout.

Si c'est possible, la vie nocturne d'Athènes stupéfie davantage encore que la vie diurne. Enormes réclames lumineuses sur les façades de tous les cinémas (films américains, bien entendu, avec toute la publicité tapageuse qui leur est propre) devant lesquels on fait perpétuellement la queue, restaurants et cafés bien achalandés, bars, dancings, cabarets et boîtes de nuit. Grands hôtels qui abritent une clientèle sélecte, où l'on rencontre aussi les millionnaires roumains et hongrois à qui l'air de leur pays devenait irrespirable et qui, par des moyens de fortune souvent aventureux, ont sauvé et leur personne et leurs fortunes...

Oui, on danse à Athènes, malgré que la guerre civile ravage et terrorise presque [*Lire la suite page* 36]





Ci-contre, dans une rue achalandée, la foule contemple les devantures des boutiquiers. — Ci-dessous, un marchand de chaussures exhibe en plein air sa marchandise. — Au bas, à droite, étalage d'une des innombrables camelots d'Athènes.

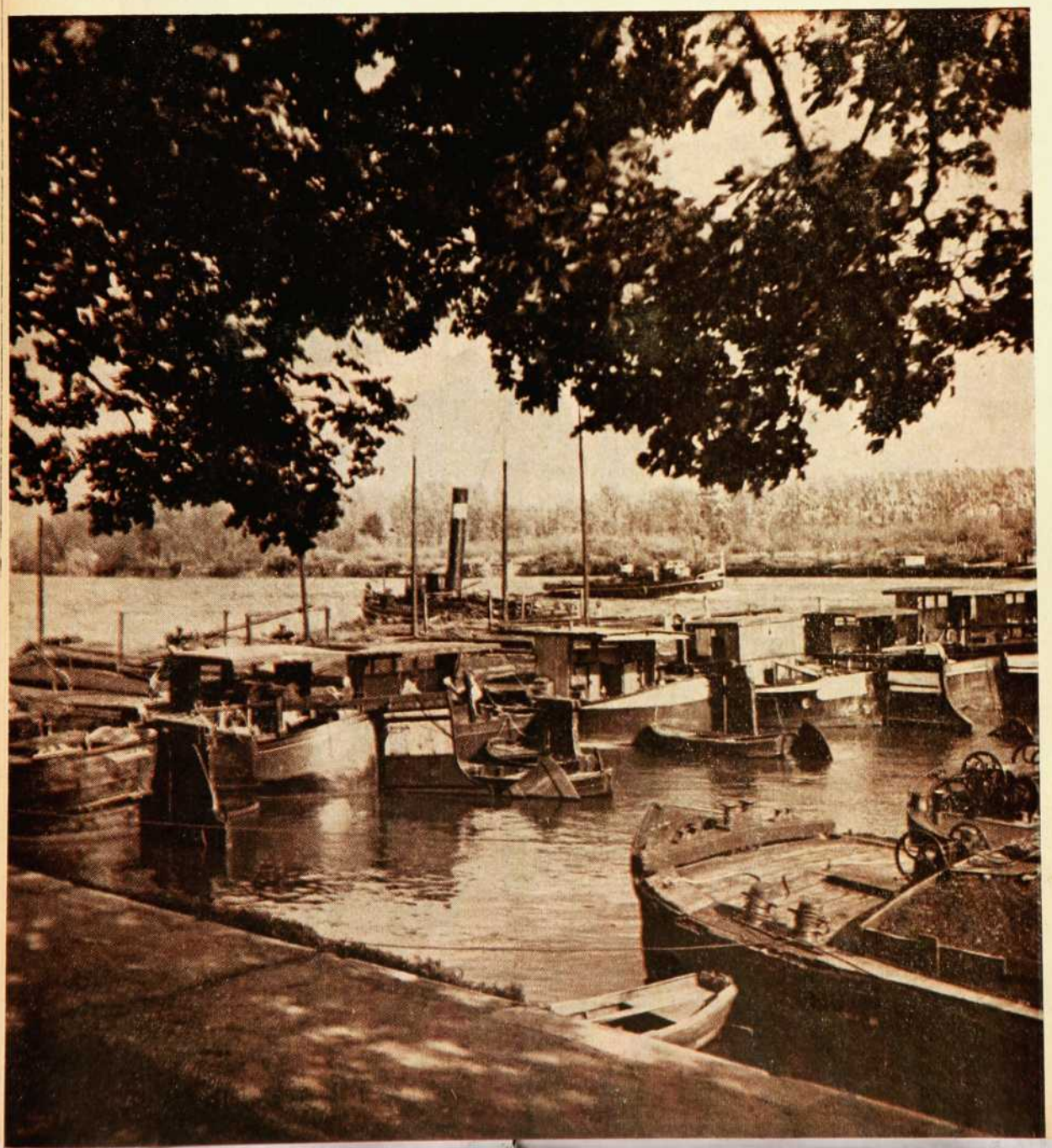
Un fils de mariniers quitte l'école pour se rendre à la maison... flottante de ses parents. A son air, on peut juger que l'écolier entend s'"amuser" sur le chemin du retour. Pourquoi pas? Tout semble vous y inviter.

Et voilà, on n'hésite plus, la décision est prise! L'exploration commence sur les péniches des autres mariniers. Ce que cette petite aventure peut comporter d'attraits! Et, à la réflexion, c'est en quelque sorte une manière de faire son apprentissage, n'est-ce pas?

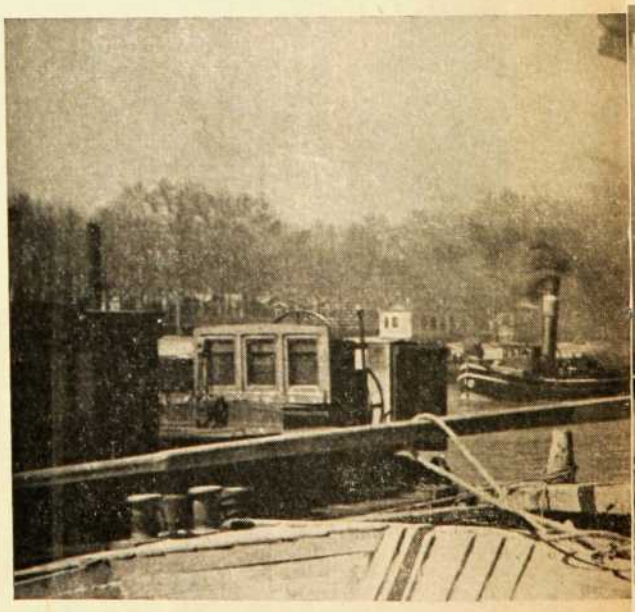
Patatras, le rêve vient de s'écrouler devant la réalité qui se présente sous l'oeil courroucé et inquisiteur de la maman! D'où viens-tu? Qu'as-tu fait? Tu es en retard pour le souper. En somme, c'est la comparution, toujours sévère.

CONFLANS-SAINTE-HONORINE

UN VILLAGE DE MARINIERS



A QUELQUES kilomètres de PARIS à CONFLANS-SAINTE-HONORINE, se trouve le point d'attache des mariniers ; c'est dans ce village qu'ils font relâche ; les enfants de mariniers, filles et garçons, vont fréquenter les deux écoles mises spécialement à leur disposition



Ci-contre, vue de la Seine à Conflans-Sainte-Honorine. Claude Debussy a sans doute contemplé ce paysage et s'en est probablement inspiré pour écrire "En Bateau". — Ci-dessus, passage des péniches dans le port de Paris. Que d'eau, que de barques sont passées sur ce cours d'eau traversant la Ville Lumière!

La vie des mariniers est bien organisée. Ainsi, il n'est pas rare qu'on aperçoive à Conflans-Sainte-Honorine une assistante sociale du Service fluvial venue en visite d'inspection à bord d'une péniche où elle sera bien accueillie.

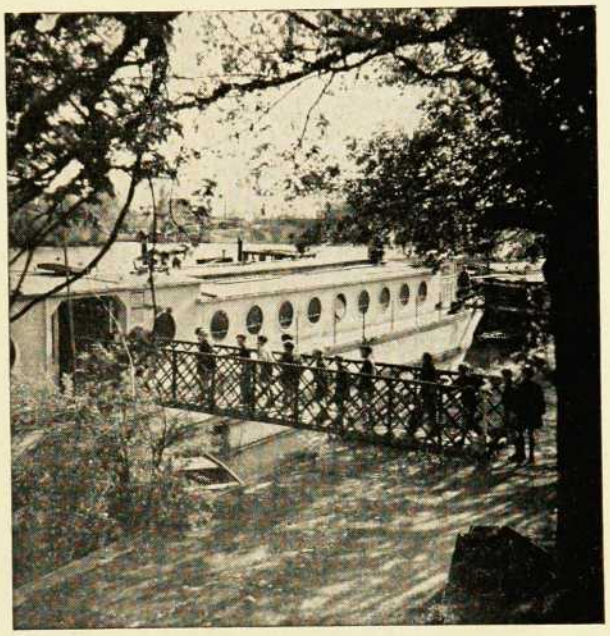
Notre petit retardataire de tantôt fréquente quelquefois, sans doute, l'école buissonnière en explorant les barques. Mal lui en a pris cette fois, l'assistante sociale du Service fluvial vient de l'attraper. Doucement, avec compréhension et sympathie, on s'entend.

L'école de Conflans-Sainte-Honorine que fréquentent les garçons des mariniers est comme toutes les écoles du monde: hautaine, grise, beaucoup moins attrayante, en tout cas, que les rives d'un fleuve où il fait si bon.

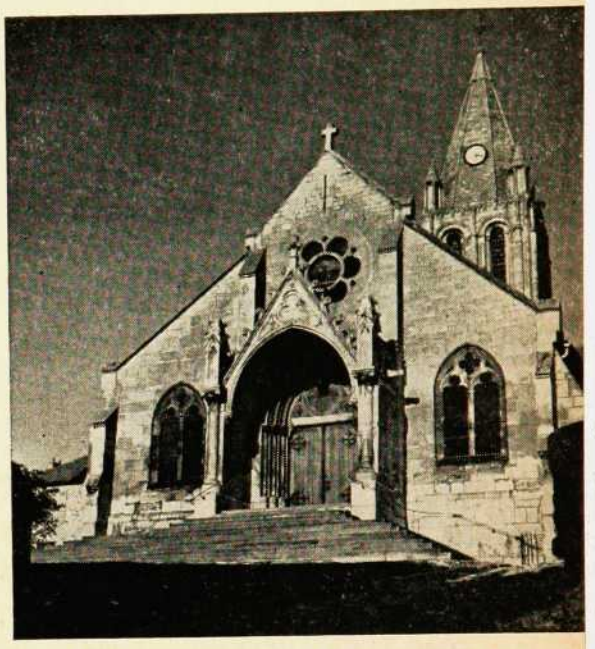
par le Service Social de la Marine Fluviale ; les enfants sont nourris et logés en attendant le retour de leurs parents. Un service Social est aménagé dans la chapelle flottante. Deux Assistantes visitent les péniches et envoient les enfants à l'école, surveillent les enfants, les parents et la propreté à bord ; le catéchisme est enseigné dans la chapelle flottante, qui est dirigée par l'aumônier des mariniers.

Ces deux écoles ont été mises en service après la Libération. Elles occupent deux petits châteaux de CONFLANS, près de l'eau, d'où les enfants peuvent voir aux heures de récréation arriver les péniches de leurs parents.

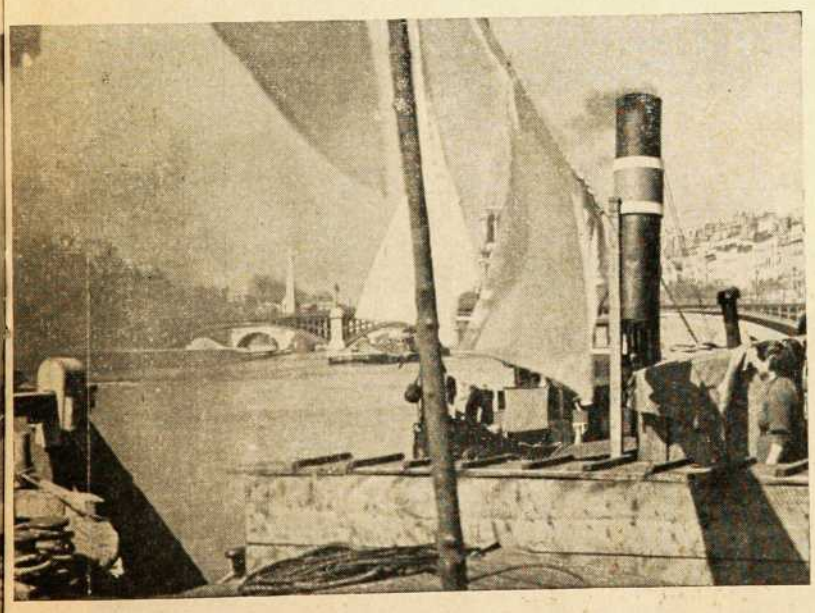
Le siège Social lui aussi date de la Libération.

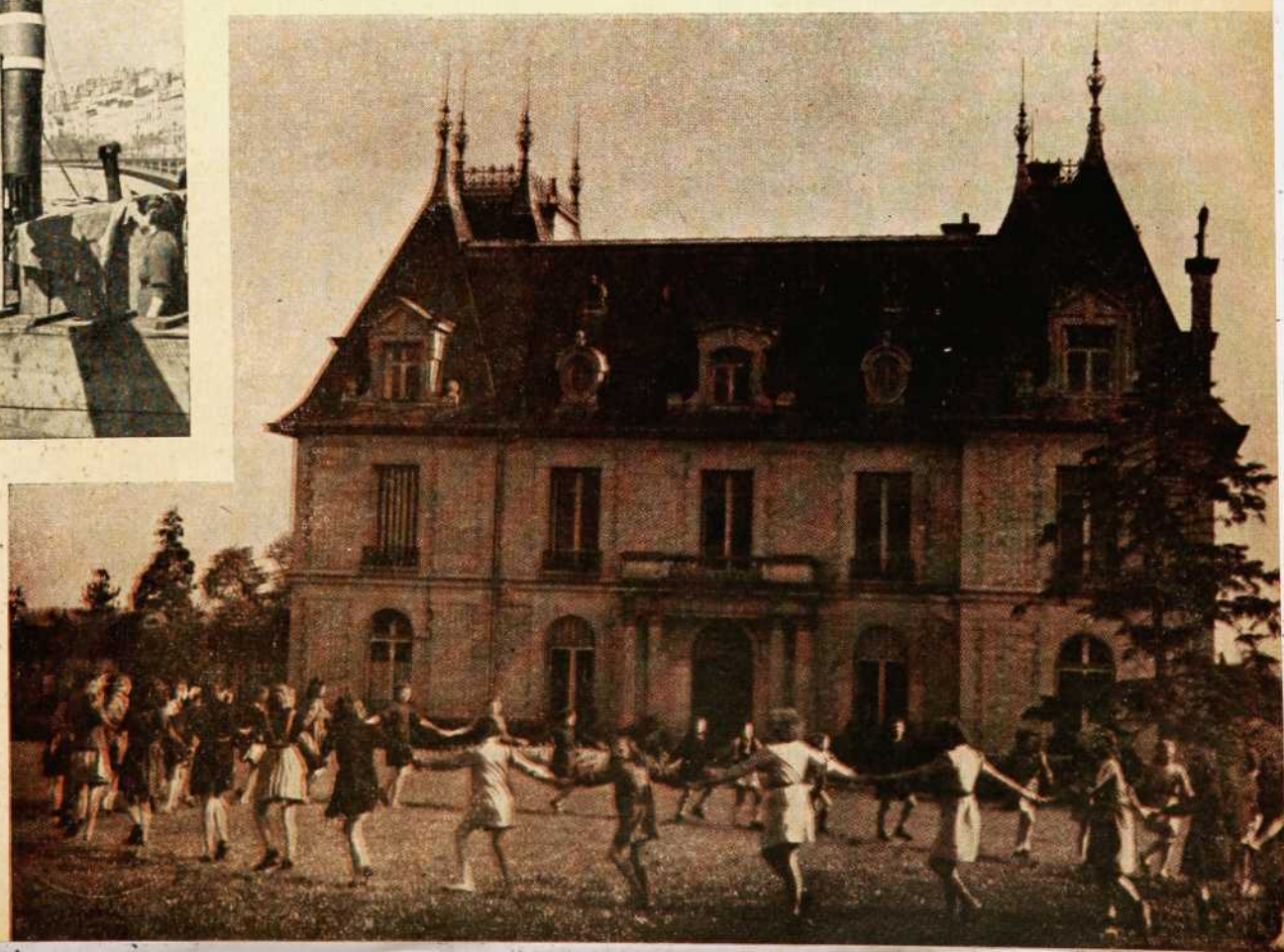


Jusqu'à la chapelle qui est flottante dans ce monde de mariniers. L'embarcation s'appelle "Je Sers". Sobre, sans prétention, elle a sa grande utilité et l'on peut croire que ses adeptes ne l'aiment que mieux du fait qu'elle peut naviguer. Et n'allons pas dire que ceci pourrait être de la déformation professionnelle.



Avant la construction de la chapelle flottante, les mariniers de Conflans-Sainte-Honorine avaient pour temple cette église qui est un authentique joyau du genre. Il n'est pas dit que les anciens l'oublieront totalement pour le "Je Sers": elle est vraiment trop belle, et trop de souvenirs y restent à jamais attachés.





Ci-contre, les petites filles des mariniers ont également leur école à Conflans-Sainte-Honorine. L'immeuble est imposant et remarquable par son architecture. Pour le quart d'heure, c'est la récréation et ces demoiselles dansent en rond, comme sur le Pont d'Avignon, air qu'elles fredonnent sans doute.

Ci-contre, dans une hôtellerie du Worcestershire, un groupe de jeunes gens étudiant l'itinéraire d'une randonnée à la campagne pour le lendemain. — Ci-dessous, jeunes gens en vacances s'arrêtant à une hôtellerie de leur Association. — Plus bas, vieux moulin du Huntingdonshire qui ajoute au cachet de cette campagne.

EN GRANDE-BRETAGNE

LA JEUNESSE EN VACANCES

L'Association des Foyers de la Jeunesse d'Angleterre et du Pays de Galles, qui vient de passer l'année la plus chargée de son histoire, présente un exemple remarquable des résultats obtenus par l'effort volontaire. Fondée en 1930, l'Association n'a cessé de s'étendre. Récemment son expansion s'est accélérée, et l'on peut dire aujourd'hui que l'Association des Foyers de la Jeunesse est la plus vaste organisation de ce genre qui soit dans le monde : elle compte 200 foyers et près de 250,000 membres.

Le nombre de ses membres s'accroît rapidement, et l'Association s'est surtout occupée en 1948 d'augmenter le nombre de ses foyers. Cette activité n'est pas, naturellement, particulière à l'Association des Foyers de la Jeunesse d'Angleterre et du Pays de Galles, mais si l'on ajoute au grand nombre de ses membres la crise du logement et la pénurie des matériaux de construction, le problème auquel avait à faire face l'Association est unique par les difficultés qu'il présente. Avant la guerre, l'Association avait 10,000 lits et 83,000 membres, soit environ un lit par huit membres. En 1947, il n'y avait que 12,000 lits et près de 190,000 membres, soit un lit par quinze membres. En 1948, le nombre de jeunes gens qui font partie de l'Association s'est accru rapidement; en outre, un plus grand nombre de jeunes gens viennent de l'étranger passer leurs vacances en Angleterre.

L'Association recherche sans cesse des nouveaux locaux. Pour faciliter l'administration des foyers, le pays est divisé en 19 régions; dans chaque foyer, les membres consacrent les heures de loisir à l'entretien de l'auberge. Il y a quelques semaines, un des directeurs de l'Association a déclaré qu'il avait visité dans sa région "tous les bâtiments, même les foyers minuscules", car aucun local n'est négligé, que ce soit une grange ou un château. Déjà cette année, quelque 20 nouveaux foyers ont été ouverts, dans des bâtiments variant depuis l'ancienne école d'un village du Devonshire jusqu'à un château Normand près du Pays de Galles. Mais les besoins des jeunes gens qui logent dans les Foyers de l'Association sont différents de ceux des écoliers ou des barons normands; l'achat ou la location d'un bâtiment est donc, habituellement, suivie de travaux de réparations et de transformations, fréquemment effectués par une [*Lire la suite page* 36]

Le Canada produit de l'or pour le monde entier

Le Canada est le deuxième plus grand pays producteur d'or au monde et il en exporte plus de quatre-vingt-quinze pour cent de sa production; il prend donc une part importante à l'alimentation des réserves mondiales de ce précieux métal, utilisé partout comme intermédiaire dans les échanges internationaux.

Le Canada produit l'un des meilleurs whiskys du monde

Le Canada exporte dans 103 pays l'un des meilleurs whiskys du monde, le Seagram V.O. D'une saveur unique, le whisky canadien Seagram V.O. est reconnu dans le monde entier comme un breuvage doux, à la fois riche et léger, au bouquet délicat. Si vous cherchez le whisky le plus léger, le plus sec, le plus pur au goûter, essayez le whisky canadien Seagram V.O. C'est aujourd'hui le whisky des "hommes qui pensent à demain".

VOICI POURQUOI SEAGRAM CHANTE D'ABORD LES GLOIRES DU CANADA

Depuis deux ans, la Maison Seagram publie une série d'annonces dans les journaux et les magazines internationaux. Ces annonces, qui paraissent ainsi en plusieurs langues diverses et sont lues partout dans le monde, font valoir différents produits canadiens: bois, saumon, fourrures, nickel, pommes, contre-plaqué et autres.

La présente annonce est une adaptation d'une de celles qui visent ainsi à célébrer le mérite et à augmenter le prestige de tous les produits canadiens à l'étranger.

La Maison Seagram croit fermement qu'il est de l'intérêt de chaque manufacturier canadien de stimuler la vente de *tous* les produits canadiens sur les marchés extérieurs. C'est pour cette raison qu'elle prépare ces annonces et les fait publier dans le monde entier.

LA MAISON SEAGRAM

SEAGRAM'S CROWN ROYAL • SEAGRAM'S "V.O." • SEAGRAM'S "83" • SEAGRAM'S KING'S PLATE • SEAGRAM'S THREE STAR

Parker-l'Autorité mondiale en stylos

Une réalisation qu'aucun autre fabricant de stylos dans l'univers ne peut se réclamer d'avoir égalée.

"EN VÉRITÉ, L'UNIVERS TOURNE LES YEUX VERS PARKER À LA RECHERCHE D'UN IDÉAL DES PLUS ÉLEVÉS ET D'UNE EXCELLENCE VRAIMENT SUPÉRIEURE. EN VÉRITÉ, TOUTE L'INDUSTRIE DU STYLO SURVEILLE PARKER, SE DEMANDANT CE QUE SON GÉNIE D'ENTREPRISE VA PRODUIRE ENCORE."

PARKER annonce un NOUVEAU "51"! . . . Qu'a réalisé Parker cette fois?

De nombreuses personnes dans bien des pays désirent vivement connaître la réponse à cette question, et tout spécialement ceux qui projettent l'achat d'un stylo d'ici quelques mois.

Création—Typique de Parker—en vue de l'avenir!

Afin de perfectionner ce NOUVEAU stylo "51", Parker a prodigué—

—de son temps et de son imagination
—de son temps et de ses recherches scientifiques poussées
—de son temps et de son argent

Par tout ceci, Parker *s'est voué* à répondre aux besoins urgents de l'Homme Moderne.

Ainsi, lorsque vous projetterez l'achat d'un stylo, rappelez-vous d'une chose: *au cours des temps l'homme a évolué d'une façon extraordinaire, presque miraculeuse même.* De la créature terre à terre qu'il fut d'abord, il est devenu un être ailé, un Icare moderne quoi!

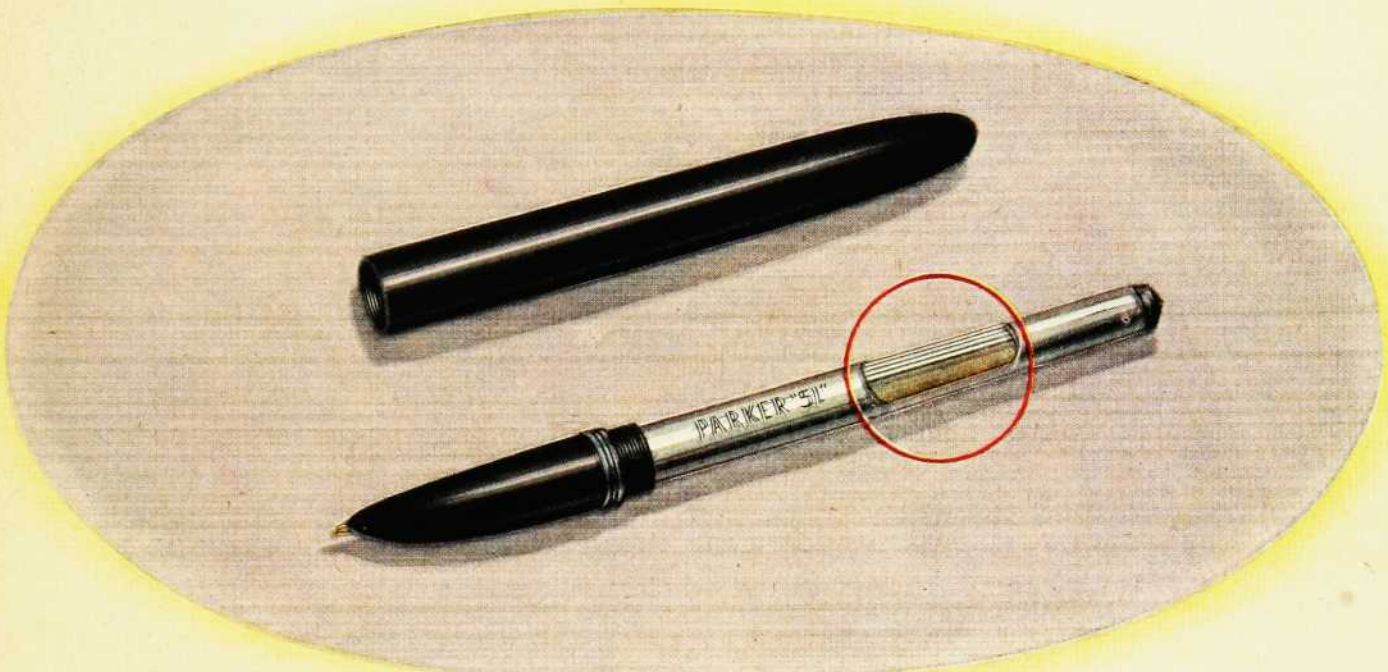
Et voilà qu'à son intention, Parker lui crée un camarade d'avion, le stylo de l'aviateur (Flight-Pen). C'est dire que notre Icare moderne peut voyager en avion à une altitude de 35,000 pieds (une hauteur que les avions passagers ne dépassent jamais) avec l'assurance que son NOUVEAU stylo Parker "51" ne lui causera pas d'ennui par le coulage de l'encre.

Car ce NOUVEAU "51" est muni d'un dispositif aérométrique qui contrôle la pression; un ressort compensateur ou tube inhalateur, fabriqué 92.8% d'argent fin. Un triomphe de la science. Création—*typique* de Parker—en vue de l'avenir!

Création—Typique de Parker—visant la simplicité!

Jamais vu auparavant dans aucune marque de stylo: "PLI-GLASS", ce merveilleux matériel moderne dont le réservoir du

crée un *NOUVEAU* Parker "51"



Vous n'avez qu'à presser fermement, 6 fois, le jonc renforcé qui encercle le cylindre en "PLI-GLASS" (illustré dans le cercle rouge) qui contient l'encre. C'est tout! Votre stylo est rempli!

NOUVEAU "51" est fabriqué. Encore une réalisation triomphale du service des recherches Parker.

"PLI-GLASS" est une substance transparente robuste et flexible — le résultat de 3 années d'expérimentation dans les laboratoires de Parker. "PLI-GLASS" tel qu'employé dans la fabrication du NOUVEAU "51", devient une fenêtre qui vous permet de vérifier la quantité d'encre dans le réservoir.

Il y a cependant une amélioration encore plus extraordinaire apportée par "PLI-GLASS" aux NOUVEAUX stylos "51". Par ses qualités uniques et phénoménales, "PLI-GLASS" a facilité pour Parker la réalisation d'un nouveau principe de *remplissage aussi facile qu'étonnant!*

Ce principe est à base de pression. Vous n'avez qu'à presser fermement, 6 fois, le jonc renforcé qui encercle le cylindre en "PLI-GLASS" qui contient l'encre. C'est tout! Votre stylo est rempli. Vraiment c'est un jeu de remplir le NOUVEAU "51" . . . Création—*typique* de Parker—visant la simplicité.

Création—Typique de Parker—vers la beauté!

Le monde dans lequel nous vivons nous impressionne par ses couleurs qui, comme la musique, nous parlent tout de même une langue qu'il nous est impossible de traduire. Cependant la couleur qui nous entoure de tous côtés nous plaît toujours et toujours nous la recherchons.

Le NOUVEAU Parker "51" vous offre un véritable spectre de couleurs. Le génie dans le mariage des couleurs, des grands maîtres tels que Michel-Ange, Vélasquez, Monet, Cézanne et autres, a inspiré les fabricants du NOUVEAU "51" dans le choix des couleurs de votre stylo personnel. On vous offre le choix parmi une pléiade de teintes riches et attrayantes. C'est ainsi que Parker joint la beauté des couleurs à l'utilité. Création —*typique* de Parker—vers la beauté!

Arrêtez au comptoir des stylos chez votre marchand et faites-vous montrer le NOUVEAU Parker "51"; essayez-le. Vous vous rendrez compte qu'il est bel et bien la réalisation suprême de l'Autorité Mondiale en Stylos. Une réalisation qu'aucun autre fabricant de stylos dans l'univers ne peut se réclamer d'avoir égalée.

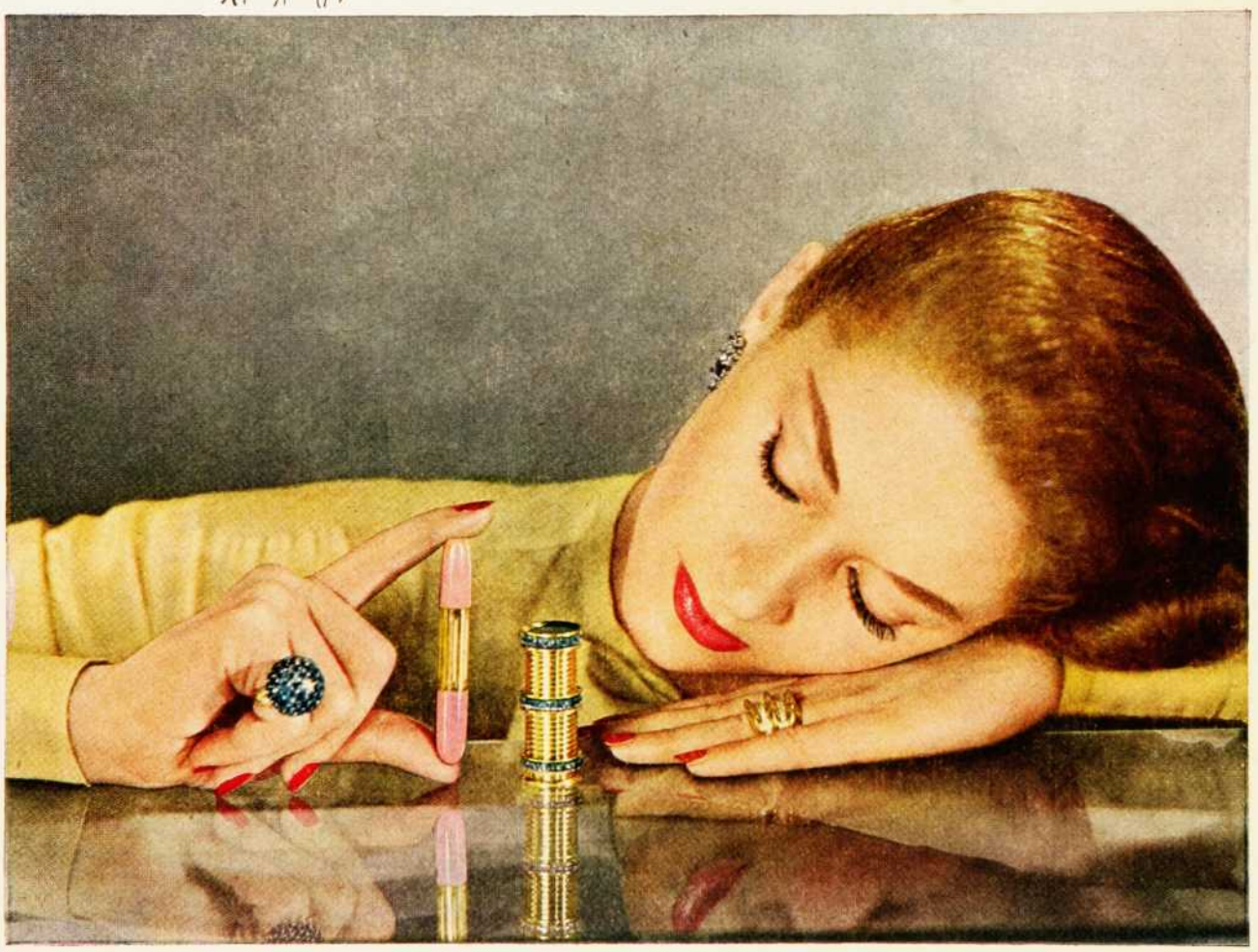
Parker

L'AUTORITÉ MONDIALE EN STYLOS

PARKER PEN CO., LTD., TORONTO, CANADA 901F

Imaginez un Stylo

guère plus long que votre rouge à lèvres



. . . cependant il s'ouvre pour devenir un stylo normal !

Le premier stylo "ultra-chic" . . . d'un dessin superbe . . . aux couleurs enchanteresses — des couleurs en vogue aussi gaies que le printemps . . . et qui s'harmonisent avec les couleurs les plus ravissantes des costumes dernier cri de la saison.

Jaune Jonquille . . . Rose Pétale . . . Violet d'Angleterre . . . Rouge Laque . . . Vert de Mer . . . Bleu de Roi . . . et, bien entendu, Noir classique.

C'est le seul stylo qui soit assez petit, assez élégant et assez sûr pour le sac à main. Et ce nouveau stylo Kimberly Pockette est aussi bon que beau.

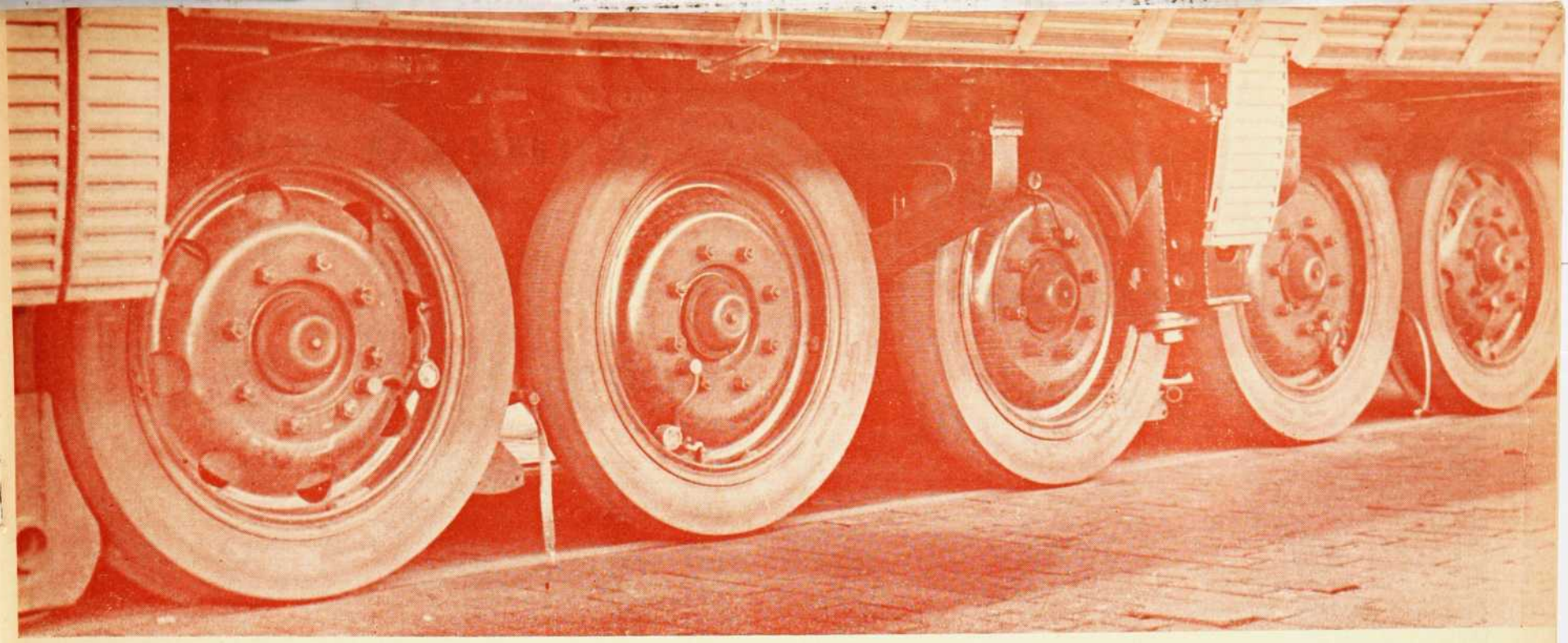
Sa pointe veloutée *utilise* de l'encre qui *sèche* instantanément. Permet d'écrire avec une facilité surprenante à n'importe quel angle.

La cadeau par excellence . . . pour collation de diplômes, anniversaires de naissance, anniversaires de mariage . . . pour toutes les fois qu'un cadeau est de rigueur ! Son prix est si modique.

Avec bande doublée or $7.50, avec bande chromée, $4.95

Kimberly
POCKETTE
par EVERSHARP

P.S. — Ne laissez pas votre mari s'emparer du vôtre ! Achetez-lui un Kimberly Pockette de la couleur qu'il préfère.



LES PREMIERS TRAINS SUR PNEUS

Par Arthur Prévost

LE FAIT d'avoir été occupée durant des années, n'a pas empêché la France de retourner à ses . . . occupations et de songer sérieusement à se relever du marasme de la dernière guerre.

Dans tous les domaines, le Français, comme le Suisse qui songe à la précision, a voulu faire neuf, faire solide et surtout faire nouveau.

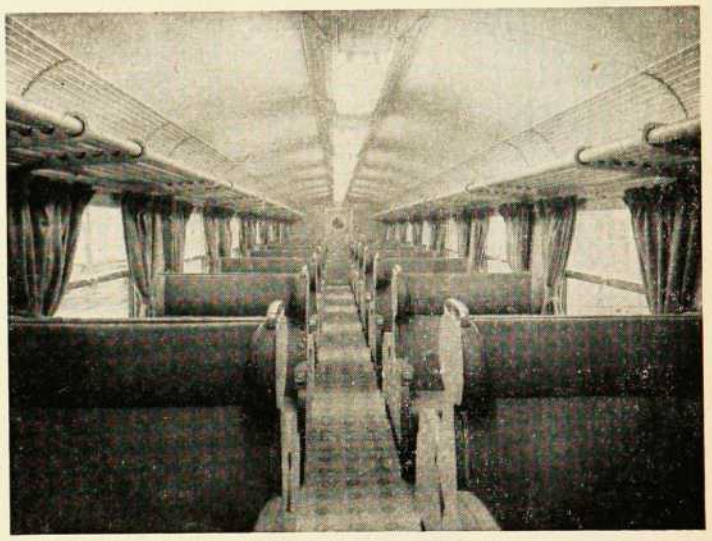
Quand un pays qui se relève est déjà rendu à transformer son équipement de chemin de fer, on peut dire, sans jeu de mot, qu'il est sur la bonne voie.

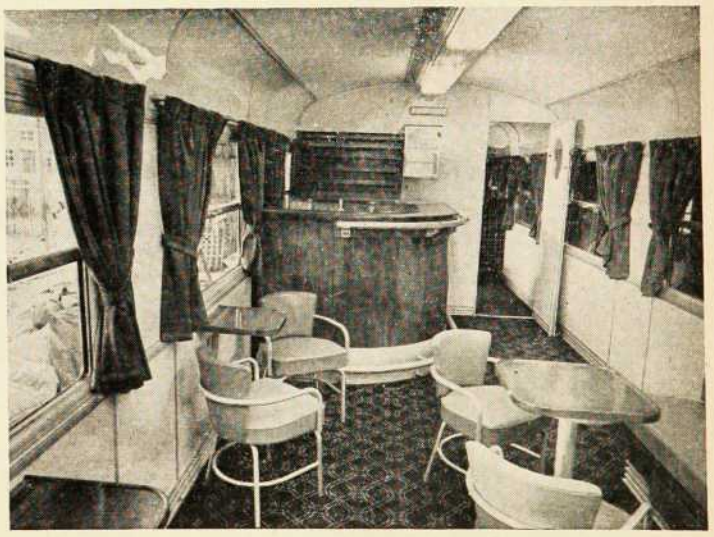
On aura donc en France ce que l'on ne rencontre pas encore ailleurs : le chemin de fer sur pneus.

La pratique a montré que la solution consistant à faire rouler sur rails un véhicule monté sur pneus était viable et qu'en outre, cette situation offrait l'avantage, pour les voyageurs, d'éliminer la source de bruit que constitue le roulement "dur sur dur". Ainsi, la Société nationale des chemins de fer français, s'est-elle décidée, sur la proposition de la maison Michelin, à faire construire non plus seulement des autorails, mais de véritables rames de voitures montées sur pneus.

C'est ainsi que trois rames sur pneumatiques, comportant chacune six voitures, sont en construction depuis 1947 ; elles sont destinées à un service de trains rapides assurant la relation journalière Paris-Strasbourg, à une vitesse commerciale de 65 milles à l'heure. La première de ces rames a été achevée en octobre dernier et devait être mise en service au cours de la première semaine de février dernier. Les autres devaient l'être après cette date.

[*Lire la suite page* 36]





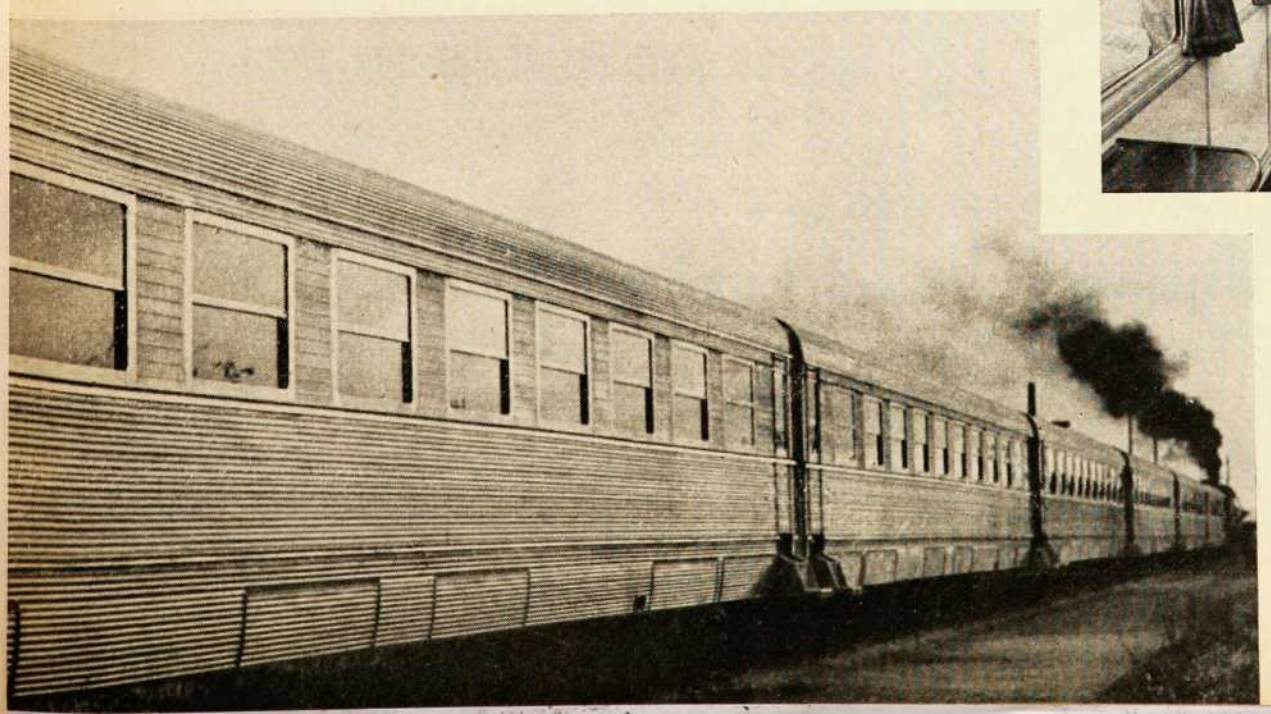


Photo du haut, bogie d'une voiture dont le train est monté sur pneumatiques. — Ci-dessus, au centre, vu intérieure, genre "américain", d'une de ces nouvelles voitures. — Ci-dessus, le wagon-bar. — Ci-contre le train métallique aux lignes profilées qui offre l'avantage de circuler avec le minimum de bruit.

LA JEUNESSE EN VACANCES

[*Suite de la page* 30]

main-d'oeuvre volontaire. On abat les murs pour faire une grande salle à manger ou un salon; il faut équiper les cuisines, installer des éviers supplémentaires, etc. La question de l'hébergement était si urgente que, cette année, l'Association ouvrit des foyers sans attendre la fin des travaux de réparation ou de transformation; les premiers jeunes gens arrivés aideront à préparer les locaux pour ceux qui devaient suivre.

Cet effort volontaire a été, pour l'Association, d'une valeur incalculable, mais les jeunes gens ne se contentent pas simplement d'aider dans les foyers. Des groupes se forment et vont visiter les pays d'Europe ravagés par la guerre, où ils donnent un coup de main aux autres associations. En Angleterre, ils aident également diverses organisations. A Pâques des volontaires passent leurs vacances à enlever les fils de fer barbelés sur les falaises de Tintagel, en Cornouailles, scène de la légende d'Arthur. D'autres jeunes gens travaillent dans les fermes au moment des récoltes; le Ministère de l'Agriculture a recommandé aux agriculteurs de s'adresser aux foyers de la jeunesse de leurs régions s'ils ont besoin d'une main-d'oeuvre volontaire supplémentaire. L'Association a sa propre ferme où ses membres apprennent l'agriculture; les jeunes gens intéressés à la sylviculture travaillent avec les autorités forestières.

Les foyers de la jeunesse ne sont pas une fin en eux-mêmes, mais un moyen permettant aux jeunes de jouir de la vie de plein air à la campagne; l'Association s'intéresse à toutes les questions touchant les campagnes, dont la protection des sites. Par tous les moyens possibles, avis dans les auberges, articles dans les magazines, causeries, l'Association recommande à ses membres de respecter la campagne et d'avoir une conduite digne. Cette année, l'organisation a intensifié ses efforts dans ce but, car le nombre de jeunes gens visitant la campagne augmentant sans cesse, on craignait qu'ils ne causent des dégâts aux récoltes et aux prairies, ou qu'ils provoquent des incendies dans les forêts ou dans les landes. L'Association se préoccupe de conserver la bonne réputation qu'elle s'est acquise, et de ne pas s'aliéner les fermiers et les propriétaires. Le cultivateur se rend parfaitement compte qu'un promeneur ne représente pas toujours un danger; les jeunes gens à leur tour ont appris que leur terrain de jeu, la campagne, est également le gagne-pain de ceux qui y travaillent.

ATHENES LE JOUR, ATHENES LA NUIT

[*Suite de la page* 27]

toutes les régions-frontières, malgré qu'un demi-million de réfugiés ayant abandonné les villages s'entassent misérablement dans les cités. On danse, on s'amuse, on boit des fines à l'eau et du champagne au *Miami*, à l'*Argentine* ou à l'*Ermitage*. Des couples se serrent pendant les tangos, des entraineuses autrichiennes ont été "oubliées" là depuis l'occupation allemande et continuent à se débrouiller... en anglais, les élégantes portent des robes copiées sur les modèles de la rue de la Paix. Alors qu'à la frontière, des hommes dévalisent la population, et que la mobilisation de l'armée grecque retire chaque jour plus de jeunes gens de la vie civile...

Ce n'est pas tout. Comme à Berlin, on trouve à Athènes des bars pour troupes alliées. Sur la place Omonia, il y en a deux. On descend un escalier et c'est une cave aménagée en salle de danse. Les soldats boivent et chahutent, les filles s'occupent de la clientèle, un orchestre joue les derniers airs de jazz venus d'Amérique...

Une loi, pourtant, a été votée par le gouvernement, qui prévoit que la danse sera interdite sur tout le territoire grec un mois après sa mise en vigueur. Seulement voilà: elle n'a pas encore été mise en vigueur! Et en attendant on continue à s'amuser dans la capitale, à s'y enrichir, à se serrer dans les cinémas, à rouler en grosses voitures... et dans les régions où sévit la guérilla mouvante et sanglante, on continue à se casser la gueule...

D'autres sujets d'étonnement enfin sont réservés ici au visiteur. Un des plus étonnants est de voir des prisonniers allemands, emmenés ici par les troupes britanniques, se promener à peu près librement dans les rues de la capitale, au grand dam des indigènes que ce spectacle révolte justement...

Charles-André NICOLE
(Copyright A.L.A.)

LES PREMIERS TRAINS SUR PNEUS

[*Suite de la page* 35]

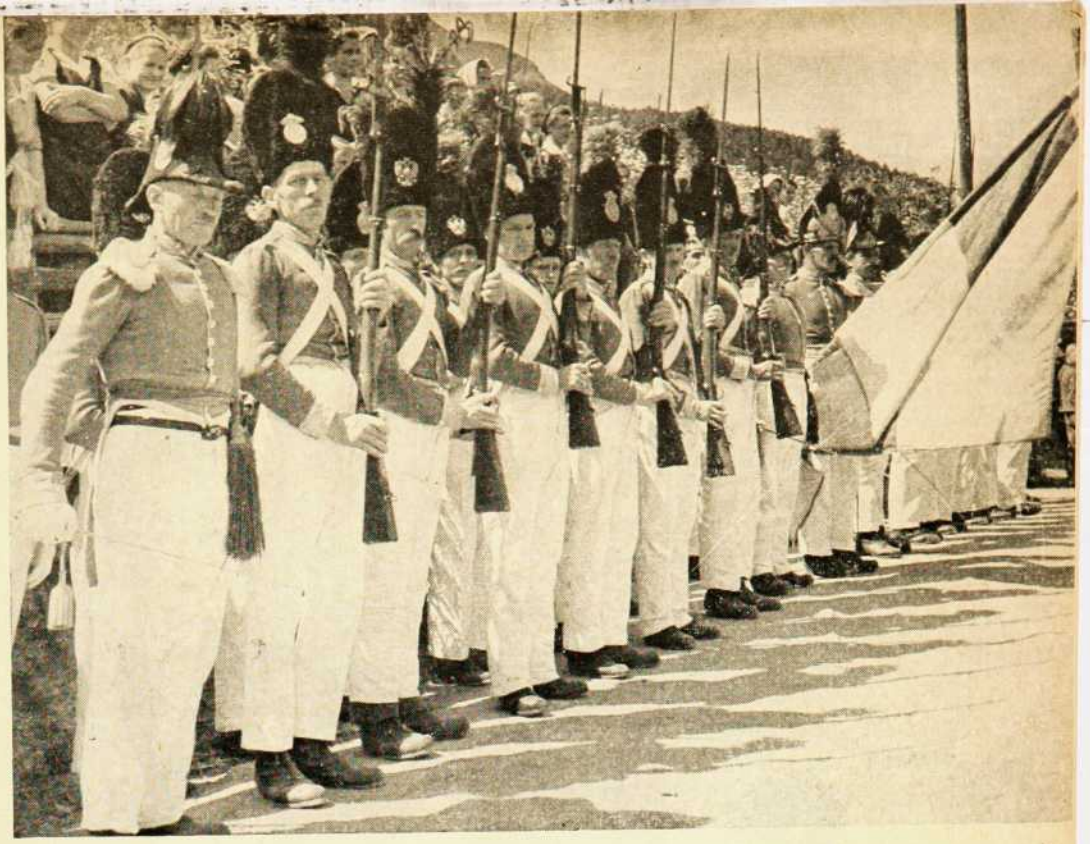
Chaque rame comprend six voitures : une voiture mixte fourgon, 2e classe, offrant 48 places assises ; deux voitures de 2e classe de 64 places ; une voiture-restaurant ; une voiture-bar, comprenant une partie aménagée, avec salle de consommation, le reste de la voiture étant constitué par des sièges ordinaires pour voyageurs de 1ère classe (27 places) ; une voiture de 1ère classe de 46 places.

Chaque rame offre donc, au total, 249 places.

Le poids supporté par une roue montée sur pneu ne doit pas, dans l'état actuel de la technique, excéder une tonne environ ; il faut donc réaliser des véhicules à la fois légers et portés par un grand nombre d'essieux.

Les voitures de rames Michelin ne pèsent, en charge, que 21 tonnes et reposent sur deux bogies comportant chacun plusieurs essieux.

L'obtention de la tare correspondante (16 tonnes) qui aurait posé, pour des voitures de type classique, des problèmes quasi insurmontables, se trouve cependant facilitée par la présence du pneu, qui a le double avantage de soustraire la charpente des bogies et de la caisse aux chocs de grande fréquence et aux courtes vibrations et de permettre ainsi de calculer moins largement les sections de métal ; d'éliminer le bruit aux joints de rails et d'autoriser ainsi une simplification et, par la suite, un allègement des dispositions à prévoir pour insonoriser la voiture.



DANS UN VILLAGE D'AUTRICHE

SOIXANTE GRENADIERS DE LA GARDE

Par Marc Jérôme

A 4000 pieds d'altitude, aux confins du pays de Salzbourg et de la Styrie, se trouve Lessach-en-Lungau, petit village autrichien niché dans une haute vallée. Torrents chantants dans une prairie étroite et bordée de sapins, pentes bleutées luisantes comme des armures, aiguilles de granit coiffées d'argent : tel est le décor de cette région.

A peine notre voiture avait-elle dépassé les premières maisons de Lessach que nous parvinrent les échos d'une fanfare militaire. La région est en zone d'occupation britannique mais aucun soldat anglais n'est certainement jamais allé jusqu'à ce village. En outre, les cuivres et les tambours rythmaient une marche française. Notre surprise fut grande; elle atteignit son comble lorsque nous vîmes déboucher de la place du village... une soixantaine de grenadiers de la Garde Napoléonienne !

Ce jour là, nous n'allâmes pas plus loin. Nous vîmes les grognards précéder à travers le village la procession religieuse. Après avoir accroché nos manteaux à côté de leurs fusils dans la grande auberge de Lessach-en-Lungau où nous avons heurté nos verres et festoyé bruyamment... en apprenant un peu d'histoire...

C'était un soir de l'année 1810. Napoléon revenait de Bavière et bivouaquait dans une vallée des Nieder-Tauern. L'armée autrichienne ayant été signalée, une patrouille fut envoyée en reconnaissance. Cette patrouille arriva à Lessach où les paysans faisaient bombance. Les filles étaient belles et les grognards aimaient le vin du pays. Ils s'attablèrent donc et lorsqu'ils redescendirent le lendemain matin, ils ne trouvèrent plus que les cendres du bivouac. Aussi décidèrent-ils de s'installer à Lessach. Le Chef de la patrouille était le sergent François Bernier qui se maria au village et y fit souche ainsi que ses compagnons. Et durant toutes les années qui suivirent, à chaque anniversaire de leur arrivée à Lessach, les grenadiers revêtaient leur tenue pour défiler dans la petite bourgade.

La tradition s'est conservée. Actuellement les descendants des grenadiers sont une soixantaine. Leur chef, Josef Berner (héritier des pouvoirs de son ancêtre le sergent Bernier) est monté en grade et est devenu capitaine.

(Copyright A.L.A.)

Photo du haut, à gauche, à la sortie de la grand'messe, les grenadiers servent de la musique de fanfare aux gens du pays qui les admirent. — A droite, au garde à vous, les grenadiers attendent. — Ci-contre, autre scène pittoresque également prise à la sortie de la grand'messe et où les grenadiers, par une étrange tradition, sont à l'honneur.

POUR ÊTRE CHIC, CHEZ SOI

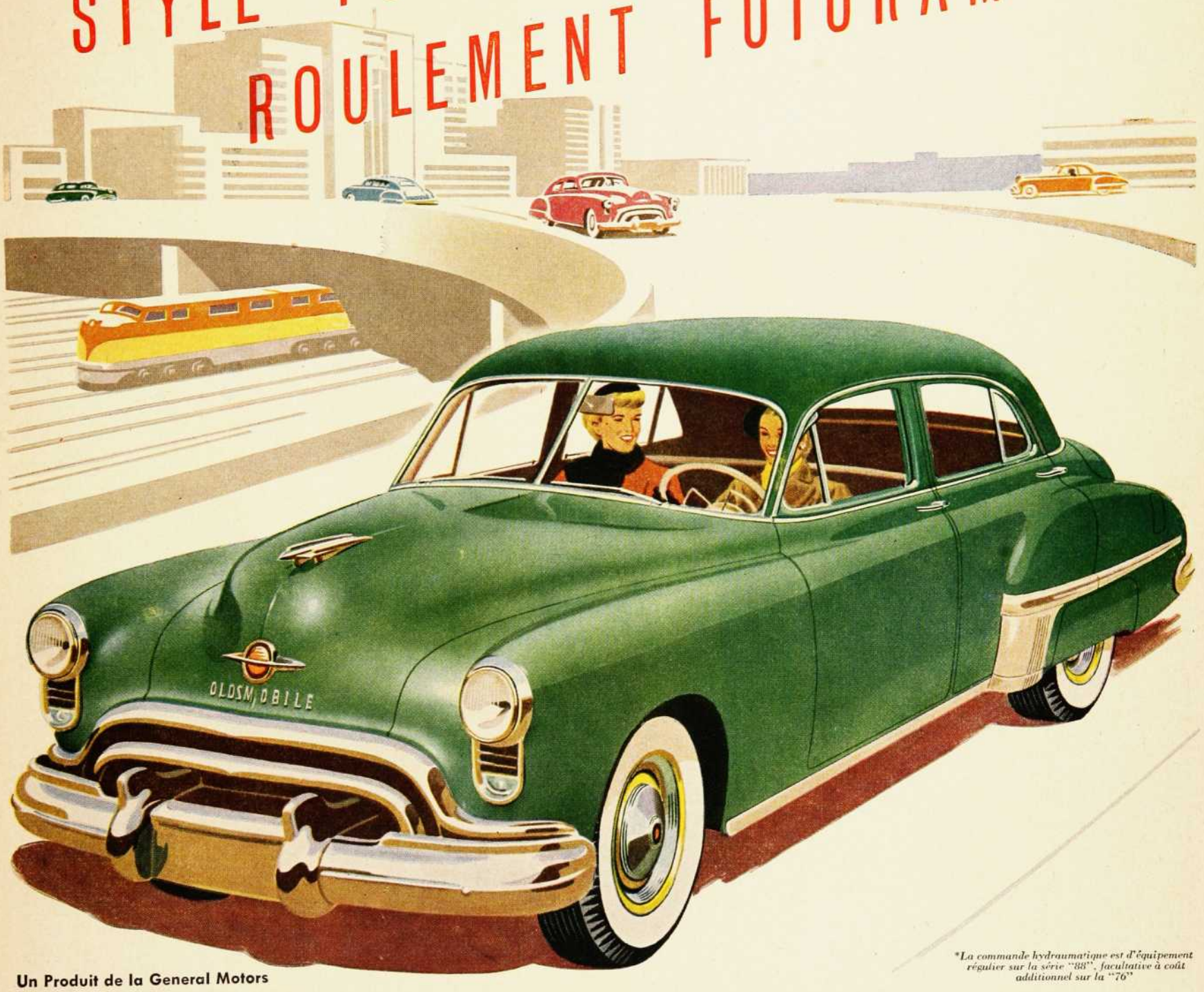
No 2844 — Cet élégant manteau d'intérieur de coup princesse vous plaira sûrement. Le même patron peut servir également pour cette robe de maison à encolure carrée et manche froncée. Pour dames et jeunes filles. Grandeurs 12 à 44. Métrage requis pour taille 14: manteau d'intérieur: 5½ v. en 35″, 5⅛ v. en 39″, 5 v. en 41″, 3¾ v. en 54″. Robe d'intérieur: 4⅛ v. en 35″, 3⅞ v. en 39″, 3⅝ v. en 41″. Prix 25¢

No 2845 — Un joli col formant cape rend cette robe de maison très coquette. Si vous préférez le manteau d'intérieur, il aura un col châle et des parements contrastants. Pour dames et jeunes filles. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour taille 16: manteau d'intérieur, 5⅛ v. en 35″, 4⅞ v. en 39″, 4⅝ v. en 41″. Col et parements contrastants: 1 v. en 35″, ⅞ v. en 39″. Robe de maison: 5⅛ v. en 35″, 4½ v. en 39″, 4¼ v. en 41″. Prix 25¢

No 2842 — Voici un manteau d'intérieur de coupe enveloppante. Si vous le coupez, il devient une gentille robe de maison. Pour dames et jeunes filles. Grandeurs 12 à 42. Métrage requis pour taille 12: manteau d'intérieur, 5⅜ v. en 35″, 4¾ v. en 39″, 4½ v. en 41″. Robe de maison: 4¼ v. en 35″, 3⅞ v. en 39″, 3⅝ v. en 41″. Prix 25¢

Si vous ne pouvez trouver ces PATRONS SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante: Patrons du "Samedi", Dominion Patterns, Ltd., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York City, U. S. A.

STYLE FUTURAMIC!
ROULEMENT FUTURAMIC!



Un Produit de la General Motors

**La commande hydraumatique est d'équipement régulier sur la série "88", facultative à coût additionnel sur la "76"*

Voyez ce qui s'en vient! Les superbes Futuramic pour 1949. Observez ce style crâne et cette performance éclatante . . . vous verrez la voiture la plus nouvelle, *la plus merveilleuse* sur la route! La nouvelle Oldsmobile est le plus bel exemple du style Futuramic, dans une nouvelle carrosserie 1949 par Fisher. L'Oldsmobile pour '49 offre la célèbre commande hydraumatique avec *Whirlaway**. Et deux nouveaux moteurs—un Gros Six amélioré et le nouveau Rocket révolutionnaire à haute compression—donnent un surcroît de rendement! En présence de cette vedette d'élégance, de facilité de conduite et de puissance, il n'est pas étonnant d'entendre dire partout au Canada: "quarante-neuf est l'année Futuramic . . . Olds est la voiture *élégante* des automobilistes avertis!"

"La nouvelle sensation"

L'OLDSMOBILE FUTURAMIC

Peinture de A. B. Stapleton

Il y a place pour le progrès dans le Canada Illimité

Des plaines ondoyantes de l'Alberta, jusqu'aux pâturages de la Nouvelle-Ecosse on trouve le bétail et les troupeaux laitiers qui font du Canada un chef de file dans cette industrie. En dix-huit ans, la valeur de notre industrie laitière a augmenté de $191,000,000 à $422,000,000, et le développement continuera parce qu'il y a place pour le progrès dans le Canada Illimité.

Vous apprendrez dans quelle mesure en lisant "Le Canada Illimité" un livre de 144 pages, avec illustrations, publié par la Fondation O'Keefe. Vous pouvez vous en procurer un exemplaire en envoyant 25c en argent (pas de timbres, ni chèque s'il-vous-plaît) au "Canada Illimité", Dépt. "AF", O'Keefe House, Toronto, Canada. Tout l'argent sera versé au Conseil Canadien de Citoyenneté.*

O'Keefe's
BREWING COMPANY LIMITED

F54F

* Un conseil des organismes serviables, bienfaisants, religieux, ouvriers, fraternels et autres dont le but est de faire connaître aux nouveaux Canadiens les occasions offertes par la citoyenneté démocratique au Canada.

LE CARNET D'UN LINGUISTE

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

LES NOMS DE SAINTS

Deux Canadiens discutaient, un jour. L'un était des Etats-Unis, l'autre du Canada. Le premier vantait son pays d'adoption; le second, son pays d'origine. On en était à comparer l'état religieux des deux pays.

— Ne me parle pas des Etats, dit le Québecois. Chez vous, ce n'est pas un pays religieux. On en a la preuve qu'à lire la liste des stations de chemin de fer sur les indicateurs; pas de noms de saints. On a peur de montrer sa foi.

Si je prends le train à la gare Bonaventure pour me rendre à Boston, je passe à Saint-Henri, Pointe-Saint-Charles, Saint-Lambert, Saint-Hubert, Saint-Bruno, Saint-Basile, Saint-Hilaire, Sainte-Madeleine, Saint-Hyacinthe, Sainte-Rosalie, Saint-Liboire. En passant les frontières, tout change. Plus de noms de saints : Island Pond, Berlin, Lewiston, Portland, Old Orchard, Boston. Qu'as-tu à répondre à cela ?

— Pardon, cher ami, aux Etats, nous avons nos noms de saints comme vous autres : St. Albans, St. Johnsbury, St. Louis (Missouri), St. Paul, San Francisco, Saint Lemme (Salem), Saint Ratoga (Saratoga), Saint Racuse, (Syracuse), Saint Cinnati (Cincinnati) et Sainte-Relle (Central).

L'EUPHEMISME ET LES CREANCIERS

Les créanciers n'aiment pas le mot jamais dans la bouche des débiteurs; aussi ces derniers sont-ils assez délicats pour l'éviter.

Ils paieront le trente-deux du mois, trois jours après jamais, quand les poules auront des dents, quand les ânes parleront latin.

On raconte qu'un malin ayant un jour emprunté une somme d'un ami, promit de la lui rendre à la Saint-Négo.

Queque temps après, comme on demandait à l'emprunteur la somme qu'il devait, il répondit que la Saint-Négo n'étant pas dans le calendrier, personne ne pourrait le forcer à rendre la somme empruntée.

On le cita devant un juge plus malin que lui qui lui dit : — Il n'y a pas de Saint-Négo, c'est vrai, mais il y a la Toussaint qui comprend tous les saints non inscrits sur le calendrier. Vous rendrez donc, avec intérêt, la somme que vous devez au demandeur dans un temps raisonnable, mais pas plus tard qu'à la Toussaint.

LA SANCTIFICATION DES NOMS

Nos bons Canadiens francisent facilement les mots anglais : bâdrer (bother), peddler (peddle), chéver (shave), baquer (back), draveur (driver), plombeur (plumber).

Quand il s'agit d'un nom de localité, non seulement ils le francisent en prononçant à la française Dérome pour Durham, Quatre semaines pour Casselman, mais même ils les sanctifient, comme notre Canado-Américain et disent Sainte-Morrissette pour Somerset, Sainte-Inguienne, pour Santegan et Saint - Abrousse - Poil, pour Sandy Brook's Point, Sainte-Folle, pour Stanfold.

J'ai dit : noms de localités. Parlons des noms de famille. Il y a les St-Amant, les St-Amour, les St-Aubin, les St-Charles, les St-Cyr, les St-Denis, les St-George, les St-Jean, les St-Julien, les St-Laurent, les St-Louis, les Ste-Marie, les St-Michel, les St-Marcel, les St-Maurice, les St-Pierre, canonisés tout vifs.

Quelques-uns, très généreusement, canonisent les Cinq-Mars, en écrivant Saint-Mars. Nos St-Onge ne tiendraient-ils pas leur nom de la Saintonge, ancienne province de France ? On les a sans doute sanctifiés en écrivant leur nom en deux mots : Saint-Onge. Le martyrologe et les Bollandistes ne mentionnent pas de saints qui se seraient appelés Onge.

Pour témoigner sa reconnaissance à son député qui avait fait servir son influence en le pistonnant, un électeur, croyant lui faire plaisir, lui offrit un jour les oeuvres complètes de Sainte-Beuve.

— Qu'est-ce que c'est que cette sainte Beuve ? bougonna notre député en recevant le cadeau. Je suppose que c'est quelque bonne vieille jésuite qui a fait imprimer ses méditations. Des histoires de chanteir auraient mieux fait mon affaire.

ACCENTS VARIES A PARIS

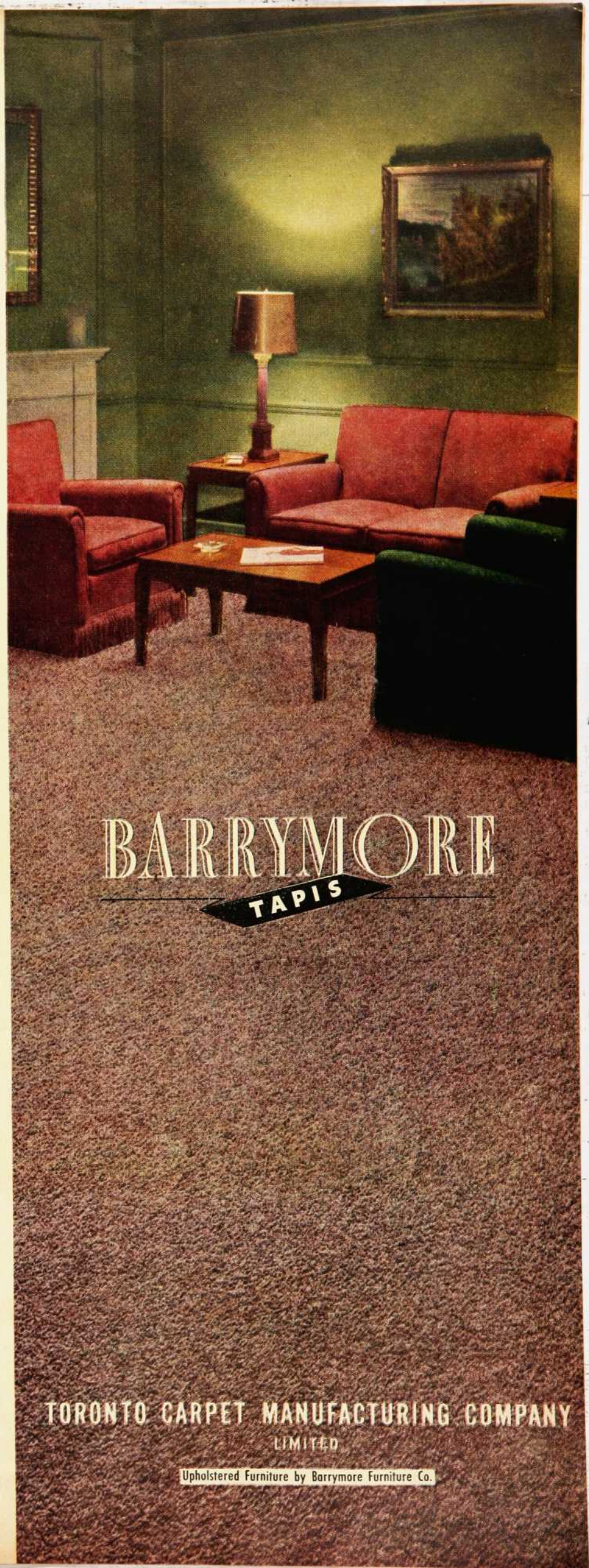
"Du reste on rencontre très souvent, à Paris, des Parisiens qui ont gardé l'accent de leur province (car vous savez qu'à Paris, comme dans toutes les capitales, la moitié de la population vient d'ailleurs). Entrez chez un marchand de charbon, par exemple, vous verrez que vingt ans de Paris n'ont pu lui faire perdre l'accent de son Auvergne; allez à la chambre des députés, les orateurs vous régaleront d'accents très divers, suivant leur circonscription. Jaurès, qui fut, dit-on, l'un des grands orateurs de notre temps, sentait Toulouse de fort loin... Et, pourtant, qui osera dire que Jaurès ne parlait pas français."

LA MORT ET LA PLAISANTERIE

En parlant des croque-morts, on dit: Le croque-mort a toujours le mort pour rire et il sait que la meilleure bière (!) c'est la bière de sapin.

"La mort, dit toujours Nyrop, tout effroyable qu'elle soit, n'est pas à l'abri de la plaisanterie, et le public goguenard a trouvé pour rendre mourir les paraphrases plaisantes qui suivent: casser sa pipe, souffler sa veilleuse, éteindre son gaz, poser sa chique, perdre le goût du pain, remercier son boulanger, fermer son parapluie, manger les pissenlits par la racine, remiser son mal aux dents, graisser ses bottes, faire fiacre, déposer son mandat, n'avoir plus le plongeon, renverser la marmite, dévisser son billard, prendre congé de la compagnie, lâcher la rampe, prendre son passeport, trousser bagage, déboucler sa valise, tourner sa veste, passer l'arme à gauche, ramasser ses outils, casser son fouet, rendre sa canne.

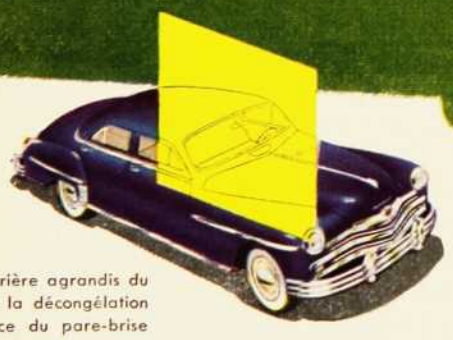
"Au moyen-âge, on disait : laisser ses patins.



Examinez la Merveilleuse Nouvelle

Plymouth

PLYMOUTH "SPECIAL DELUXE", SEDAN QUATRE PORTES
Y COMPRIS L'ÉQUIPEMENT SPÉCIAL . . .*



Pare-brise et glace arrière agrandis du tiers. Le dispositif de la décongélation atteint toute la surface du pare-brise et les essuie-glaces décrivent un arc agmenté de 61%. Résultat; plus de sécurité.

Un gros moteur, de 97 c.v. avec rapport de compression de 6.7 à 1, installé sur le montage breveté "Floating Power" de Plymouth, vous donne une puissance sans secousses à toutes les vitesses.

Chaque Plymouth est chaussée de moelleux pneus "Super Cushion" pour plus de confort et des fameuses roues avec jantes de sureté, marque Plymouth, pour plus de protection en cas d'éclatements.

— ET COMPAREZ!

Comparez! . . . et vous choisirez la PLYMOUTH. Vous aimerez ses belles lignes, la tournure moderne de la malle arrière, son grillage étincellant. Ne manquez pas de noter la nouvelle coupe Plymouth des garde-boue . . . constatez comme il est facile de voir aux pneus et au chaines et de réparer ou remplacer un garde-boue bosselé. Une simple bosselure n'entraine pas de grosse réparation.

Notez l'élégant intérieur de la carrosserie...ses fauteuils reposants, de hauteur règlementaire. Essayez-les. Vous êtes tout-à-fait à l'aise . . . il y a de l'espace! Notez la solidité de la carrosserie, encore plus à l'épreuve de la poussière, le traitement à l'anti-rouille du métal qui en prolonge la durée. Et quelle suspension reposante! En effet, l'empattement plus long (118½") a permis de placer les passagers plus en avant de l'essieu arrière, augmentant ainsi leur confort.

Vous aimerez le puissant moteur (97 c.v.) de la Plymouth et son *rendement economique.* La célèbre technique Chrysler vous apporte des améliorations telles que; une compression accrue et plus économe par l'adoption de 4 segments par piston: un filtre à huile et un dispositif flottant d'admission qui prolongent la vie du moteur: un filtre auto-nettoyeur à l'intérieur du réservoir: un étrangleur automatique. D'autres innovations facilitent le démarrage et le réchauffage, améliorent l'alimentation, prolongent la vie des bougies et assurent un meilleur fonctionnement au ralenti. Comparez! Vous concèderez que la Plymouth a été conçue pour donner un long service sans ennuis et pour sauvegarder votre mise de fonds.

**Pare-pierres aux garde-boue arrière et pneus à flancs blancs*

Plymouth—Une Valeur Incomparable

LE FANTÔME NOIR

[*Suite de la page* 22]

Le coeur battait encore. Lorsqu'on l'enleva, Delmont poussa une clameur de souffrance. Il ouvrit les yeux.

— Ah, Lacelles... C'est fini... Le fantôme noir... Je l'ai vu !...

— Quoi bégaya M. Fregman, qu'est-ce qu'il raconte ?

— Il délire... chuchota Lacelles. Ne l'interrogez pas...

Il avait parlé assez bas, mais Delmont avait tout de même entendu.

— Non !... Non !... cria-t-il, je ne délire pas... Je l'ai bien vu... Il est venu me chercher !... C'était écrit... Ah, je...

— Taisez-vous ! ordonna Lacelles. Vous vous fatiguez inutilement !

— Je parlerai !... J'ai à parler... Je... Aaah !...

Il se rejeta en arrière, vomissant un flot de sang... Ses yeux devinrent vitreux...

Dix minutes plus tard, un bruit de pas dans le couloir. Le docteur.

— Inutile, articula Lacelles... Il est mort...

M. Fregnan bredouilla, la voix éteinte :

— Il a parlé d'une apparition... D'un fantôme !...

Le docteur se tourna vers Lacelles. Ce dernier haussa tristement les épaules et murmura :

— Un accès de fièvre chaude, sans doute... Je ne comprends pas... Il a eu un cauchemar, je pense...

Le médecin constata qu'il ne pouvait s'agir que d'un suicide. Jusque-là, les choses étaient compréhensibles.

Mais que signifiaient les cinq coups de feu tirés avant celui qui avait causé la mort de Delmont ?

Lacelles examina le revolver, un browning, démonta le chargeur.

— Il ne reste plus une seule balle... dit-il.

On avait fait de la lumière dans la chambre. La fenêtre était toujours ouverte. Lacelles désigna le jardin :

— Les projectiles ont dû se perdre par là... déclara-t-il.

L'hôtelier regarda Lacelles, puis le docteur, et déclara résolument :

— Eh bien, moi, je vais vous dire quelque chose... Vous ne pouvez savoir... M. Delmont m'avait confié un secret...

Les deux interlocuteurs dévisagèrent M. Fregman avec stupéfaction.

— Oui, reprit ce dernier, il m'avait montré une photo terrible qu'il avait prise au prieuré de Graude... C'est le fantôme noir qui avait condamné M. Pierre Chavet... Et il est venu, cette nuit, chercher M. Delmont... Il faut révéler cette tragédie, Messieurs. Il faut défendre qu'on aille au prieuré pour éviter de nouvelles morts d'innocents !

— Taisez-vous !... gronda Lacelles. Vous divaguez !

— Non, Monsieur... Et rien ne m'empêchera de dire ce que je sais ! Dès demain j'irai faire ma déposition à la gendarmerie...

Lacelles haussa de nouveau les épaules.

— Comme vous voudrez, dit-il finalement. Mais attendez jusqu'à demain soir avant d'en parler.

— Pourquoi, demain soir ?

— Parce que, dit tranquillement Lacelles, j'ai précisément l'intention d'aller à Graude, dans l'après-midi... Et que je ne veux pas être gêné par l'affluence de curieux...

M. Fregnan n'avait pas l'air de saisir sa pensée.

— Vous ne vous rendez pas compte, souligna Lacelles, que la première réaction des touristes sera de se précipiter au prieuré ?...

— Mais ce serait une folie !... Pourquoi, vous-même, y tenez-vous ?

— Mettons que j'aie envie de commettre une folie...

Il mit la main sur l'épaule de l'hôtelier.

— Tranquillisez-vous... Il ne m'arrivera rien... Et même si je devais être victime du fantôme noir, cela se passera loin de la « Vielle Auberge... » Car je quitterai directement le pays, après cette petite excursion... Vous n'aurez pas une nouvelle mort à déplorer chez vous...

Le docteur se retira. Lacelles réintégra sa chambre pour se vêtir. Il allait veiller le corps en compagnie de M. Fregman et voulait se trouver dans une tenue plus décente.

L'hôtelier s'habilla également. Ils passèrent la nuit, en silence, plongés dans leurs propres pensées.

Peu après l'aube, les gendarmes apparurent, avertis par le docteur; ils venaient pour la forme, afin de rempilr les formalités d'usage, et constater que le décès n'était pas causé par une agression étrangère.

Deux heures plus tard, Lacelles roulait vers le château de Carvézac où tout le monde était sur pied, malgré l'heure matinale.

Jean Vauxier, tout de noir vêtu, constata son air grave.

— Qu'y a-t-il, Lacelles ? Pourquoi cette arrivée à pareille heure ?

— Jacques Delmont est mort cette nuit...

Vauxier devint blanc comme un linge.

— Mort !... C'est épouvantable... Un accident ?

— Non. Un suicide... Coup de revolver...

Il narra les détails. Vauxier était agité d'un tremblement fébrile. Il articula avec effort :

— Mais pourquoi ?... Pourquoi ?...

Lacelles attira Vauxier dans le parc. Ils partirent à longues enjambées. Quand il fut certain qu'ils se trouvaient hors de portée d'écoute de quiconque. Vauxier bégaya :

— Serait-ce le fantôme noir ?

— C'est ce que dira tout le pays d'ici quelques jours... Grâce à ce benêt de Fregnan... Ecoutez plutôt.

Il ajouta quelques détails complémentaires à son premier récit.

— Savez-vous que Delmont, malgré ce qui avait été convenu avec vous, lui avait montré, avant même de vous l'apporter, la photo en question ?

— Oui, il me l'avait dit... Mais en même temps, il m'avait garanti que le patron de la « Vieille Auberge » garderait bouche close !

— Vous avez vu, s'exclama amèrement Lacelles, comment il a tenu sa promesse !... Il va répandre l'histoire sans tarder...

Vauxier eut une expression de soulagement.

— Cela vaut mieux, répondit-il. Deux victimes, c'est trop affreux !...

Lacelles le regarda avec une indulgence apitoyée.

— Allons, Vauxier, articula-t-il, il est temps de vous secouer. Sachez qu'il n'y a pas de fantôme noir, qu'il n'y en a jamais eu !...

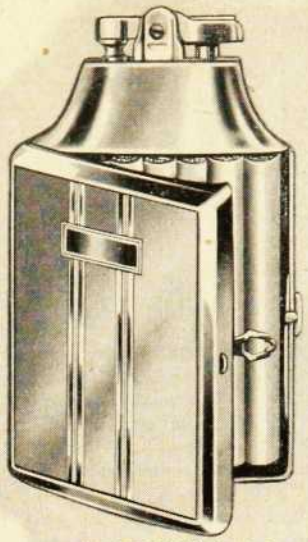
— Mais... Mais...

— Ne discutons pas davantage... Il nous faut retourner là-bas, au château... Cet après-midi, je vous donnerai toutes les preuves de...

Il s'arrêta, se demandant s'il fallait poursuivre.

— Preuves ? Preuves de quoi ? le pressa ardemment Vauxier.

[*Lire la suite page* 62]



"MASTERCASE"—la réunion commode d'un bel étui à cigarettes et d'un briquet, le tout en chrome plaqué guilloché, $15.

"CROWN"—ce célèbre Ronson pour le pupitre et la table, en argent plaqué solide, $14.

"STANDARD"—pour le gousset ou le sac à main—en chrome plaqué guilloché, $6.85*.

RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET AU MONDE

Vous éclaire dans l'achat de vos cadeaux!

Pour chaque gousset ou sac à main. Un cadeau si pratique! Pendant des années, *elle* se servira de son Ronson plus souvent que de son bâton de rouge à lèvres . . . *Il* y recourera plus souvent qu'il ne regardera sa montre!

Pour chaque pupitre, chaque table. Chaque hôtesse aime le "Crown" de Ronson, en argent plaqué, qui est si gracieux. Il rehausse l'hospitalité . . . et sa flamme brille durant des mois sans qu'on ait à le remplir. Aucun danger pour les brûlures sur les beaux meubles grâce au dispositif de sécurité de Ronson.

Admirez tous les superbes Ronson chez votre distributeur. *Assurez-vous que c'est bien un Ronson—et non pas une imitation.*

DU PLAISIR, UN INTÉRÊT PALPITANT . . . Ecoutez "20 Questions" de Ronson le samedi soir (lundi soir à Vancouver) sur le Réseau National de Radio-Canada.

S'éteint *en toute sécurité* dès que vous enlevez le doigt.

"BANKER"—Briquet pour le gousset; attrayant; fini chrome guilloché, $8.85.*

"WHIRLWIND"—Au pare-brise magique. Fini chrome, guilloché, $10.35.*

"STANDARD"—Pour le gousset ou le sac à main. Fini chrome et émail, $8.85.*

*Y compris le commode "Plastikit" de Ronson, qui contient cinq "pierres" supplémentaires Ronson Redskin, une mèche supplémentaire, un passe-mèche et une brosse.

RONSON ART METAL WORKS (CANADA) LTD., TORONTO, ONT.

NOTRE FEUILLETON

L'AMOUR INTERROMPU

Par CHARLES MEROUVEL

C'EST un fouillis d'eucalyptus, de palmiers, d'orangers, de citronniers, de myrtres et de tous les arbustes odorants de la création.

L'air est plein de parfums et les yeux se reposent sur une verdure enchanteresse. Un vrai coin du paradis terrestre!

Pendant le voyage, mon oncle a somnolé tout le temps.

Pauvre oncle! ce qu'il lui faudrait c'est Briolles, ses habitudes, ses douces manies, ses paysans, et je l'entraîne à des distances incroyables dans ma fièvre de locomotion et de vagabondage!

Ma mère a déployé une amabilité extrême.

Aux environs d'Avignon, je lui ai murmuré en sourdine que j'étais contente du séjour que nous allons faire à Nice parce que nous serons seules.

Elle a compris à demi et m'a dit avec compassion :

— Tu es singulière. C'est à croire que ce mariage te déplaît.

— Non.

— Il y a des moments où des doutes me viennent!

Miss Arabella nous écoutait. Elle paraissait dormir, mais il était facile de voir qu'elle prêtait une oreille attentive à ce bout de conversation.

Ma mère a défendu son protégé avec chaleur.

— Que peux-tu reprocher à Maxime ? m'a-t-elle dit.

— Rien, assurément.

— Ne s'incline-t-il pas devant toutes tes fantaisies ?

— Sans doute.

— Il est aux petits soins pour toi.

— Tu as raison.

— Il ne se livre pas à de grandes démonstrations, et je l'en estime davantage.

— Moi aussi, chère mère.

— Tu es du moins assurée de vivre en paix avec lui, sans agitations, sans folies ; n'est-ce pas préférable ?

— Tu prêches une convertie.

— Tout est convenu. Aurais-tu l'intention de revenir en arrière ?

— Dieu m'en garde.

Je lui ai fermé la bouche par un argument irrésistible :

— Peux-tu m'en vouloir de te préférer à tout ?

Le compliment était bien tourné. Ma mère m'en a remercié par un de ces regards humides qui me vont au coeur, et me rendraient faciles des choses qui me déplaisent souverainement. Mais ce regard, en me prouvant ma puissance, m'a donné un certain courage.

J'ai baissé la voix et ajouté en lui prenant la main :

— Qu'est-ce que cela te fait que j'aime ou n'aime pas les autres, pourvu que je t'aime, toi ?

Elle m'a répondu par un baiser sur le front et s'est retournée vivement.

Miss Arabella me regardait en essayant de me déchiffrer, comme une énigme.

Nous en sommes restées-là.

Et mon oncle sommeillait toujours. Heureux savant!

Le voilà installé avec ses microscopes dans son appartement, qui est très bien aménagé. Une vaste chambre, un grand cabinet de toilette et un salon qui peut contenir une foule innombrable de microbes, de cailloux et de plantes desséchées.

Il a déjà prévenu les deux Provençaux, attachés à la villa pour l'entretien des jardins suspendus et autres, que s'ils lui apportent quelque bête étrange, il les récompensera généreusement. Nous allons être envahis par des hordes de sauterelles, de papillons de jour et de nuit, et des coléoptères de toutes sortes, n'en doutons pas.

Heureusement j'ai suivi le conseil de mon oncle.

Je me suis donné une passion. Je cultive la peinture avec ardeur. J'ai déjà ébauché une demi-douzaine de vues du panorama unique qui se déroule devant nous, et auquel ce brillant soleil prête un éclat incomparable!

Et je pensais, en dessinant la mer d'azur, qu'elle seule me sépare à présent de l'homme que j'ai aimé comme je n'aimerai plus, depuis qu'il a tué en moi la confiance et la foi qui ne sauraient renaître. »

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Les prétendants s'agitaient autour de la jeune et jolie Diane de Briolles comme des corneilles autour d'un clocher. L'opulente héritière du comte de Briolles, veneur décousu par un sanglier homicile, était l'objet de mille convoitises. Elle s'intéressa plus particulièrement à Maurice de Faudoise, un chasseur rustique, beau garçon, quoique la famille des de Briolles, puissamment riche, s'était brouillée avec celle de Faudoise, depuis un temps immémorial, pour des querelles de chasse ou de religion. Malgré l'antipathie existant entre les deux familles, Diane et Maurice unirent leurs destinées. Mais, bientôt, la vie des oisifs, les distractions de toutes sortes, les tentations de la grande corruptrice, commencèrent à produire leur effet dissolvant et délétère sur le tempérament de Maurice de Faudoise. Sur cette pente glissante, il est facile de dériver aux abimes matelassés de soie, où s'engloutissent la majorité des fidélités. Ce qui devait arriver arriva. Devant son épouse, l'imprudent Maurice avait, un soir, prodigué les plus ardentes protestations d'amour à une jolie danseuse espagnole, Cara Dolci. Maurice, alors, fut voué au spectre du divorce. Il se savait si coupable, si sottement criminel, qu'il n'eut pas la force de blâmer Diane et sa mère, sa grande conseillère.

habitations des privilégiés installés sur ce promontoire enchanté.

Les flots bleus de la Méditerranée expirent sur le sable d'or en léchant les pieds des belles promeneuses. Je parle des autres.

Qu'on est donc bien là, en contemplation devant cette riante nature!

Qu'on y serait mieux encore si on habitait ce lieu de délices en compagnie d'un être aimé, qui nous rende cet amour sincèrement, loyalement.

Pourquoi mes désirs s'envolent-ils toujours au delà du possible ?

L'amour, la belle duperie! Les hommes, de jolis fourbes! Le meilleur

Depuis mon arrivée je me promène dans le pays. J'ai visité les somptueuses

26 Février.

L'avertissement de mon oncle au jardinier n'a pas raté son effet.

Son salon est encombré de pierres, de coquillages, de débris de murailles, de toutes sortes de détritus d'animaux, de minéraux et de végétaux qu'il classe avec quelque difficulté.

Dès demain, on va pratiquer des fouilles dont je constaterai avec exactitude le résultat.

J'ai déjà reçu onze lettres de mon futur. Tous les trois jours il en arrive une. Le flux est périodique.

Elles sont très bien. C'est poli, tendre, respectueux, compassé, le comble du savoir-faire et du savoir-vivre.

Je les lis sans m'émouvoir. Trop de mesure! On n'y sent point l'enthousiasme qui déborde, le désir qui n'arrondit pas ses périodes. J'imagine toujours que je vois superposées aux lignes d'écriture des lignes de chiffres où il n'y a pas une erreur! J'entends autrement l'éloquence amoureuse. Du temps où miss Arabella me dictait des études de style, elle y apportait ce tact, ce scrupule, cette réserve qui la distinguent, et que je retrouve au suprême degré chez Maxime.

Pourquoi M. de Boistrudan ne s'adresse-t-il pas à elle, au lieu de me poursuivre de ses attentions ?

Ces deux êtres-là se conviennent à merveille.

Elle m'a dit tout à l'heure en se promenant avec moi sous les palmiers, près des corbeilles de roses et d'azalées :

— C'est le paradis.

Mais j'ai répondu :

— Il y manque quelque chose.

— Quoi donc ?

— Adam!

Elle a poussé un long soupir en rougissant comme une pivoine. »

XXXXIII

MAURICE dans ses lettres à son ami de Soesmes ne vantait pas outre mesure les avantages de sa résidence de Sidi-Khelil.

Il avait admirablement choisi sa retraite.

Située au point culminant d'une colline, bâtie comme une forteresse, dominée par son minaret comme toutes les maisons mauresques, blanche dans la verdure des palmiers et des cactus, avec de rares ouvertures dans le mur extérieur et un porche voûté facile à fermer en cas d'alerte, elle était à l'abri d'un coup de main.

L'exilé ne franchissait guère les limites de son domaine et s'isolait avec ses rêveries, avec ses regrets.

Servi par des Espagnols, des Maltais et des Arabes qu'il traitait avec bonté, il vivait aussi séparé du monde que s'il eût habité une oasis au milieu du désert, loin de toute société civilisée.

Dès le point du jour, vêtu à peu près comme un moine, enveloppé dans un burnous blanc à capuchon, il allait inspecter ses travaux, ses terrassements, ses plantations de vignes, ne dépensant rien pour lui-même, recevant seulement quelques officiers d'Oran, en excursion de chasse ou en promenade dans ses parages.

Il n'allait à la ville que pour ses affaires, ne se liait avec personne; riche, puisqu'il n'avait pas d'autre charge que ses cultures dirigées avec une rare intelligence et qu'il récoltait déjà, dans cette terre si riche et si féconde, le fruit du travail de ses prédécesseurs et du sien.

Il trouvait une âcre douceur à penser que Diane était condamnée au même isolement, seule au milieu du monde, trop chaste et trop fière pour chercher dans une liaison nouvelle l'oubli de la première, et il s'en réjouissait, non par un désir mauvais, pour le plaisir de la souffrance des autres, mais par suite d'une jalousie croissante, d'une haine de tout ce qui pouvait approcher de cette femme sur laquelle il avait

Dans LE SAMEDI de la semaine prochaine paraîtra
la première tranche de notre

NOUVEAU ROMAN-FEUILLETON :

LA PENTE DANGEREUSE

Par EMILE RICHEBOURG

On sera avisé de retenir son exemplaire

NOTRE FEUILLETON — No 6

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

perdu ses droits, de Diane redevenue mademoiselle de Briolles et qu'il aurait tuée plutôt que de la voir passer aux mains d'un autre homme.

Oui, tuée !

Par moments, cette idée germait dans son cerveau.

Depuis que son ami de Soesmes lui avait laissé entrevoir, même comme un événement improbable, qu'elle pourrait devenir la femme de Maxime de Boistrudan ou d'un autre, la passion qu'il essayait en vain d'étouffer s'était réveillée plus violente, avec un sentiment d'égoïsme qui lui était inconnu auparavant.

Mari de Diane, il avait en elle une foi si robuste, il se savait si loyalement aimé que jamais l'ombre d'une pensée de jalousie ne lui avait effleuré l'esprit de son aile sombre.

Cette torture terrible des jaloux ne l'atteignait pas. Il ignorait cette maladie presque honteuse qu'on n'ose avouer qui ne laisse pas un instant de repos à ses victimes, cette folie qui nous montre des rivaux partout, chasse le sommeil, nous pousse aux actes les plus extravagants, nous courbe sur la trace de la femme aimée comme un limier sur la trace d'une biche et nous force à la suivre avec les précautions obliques destinées à voiler un espionnage par lequel on se sent avili.

Il pouvait rendre cette justice à Diane, que jamais elle n'avait rien fait pour semer le doute dans son âme, pour y implanter cette herbe empoisonnée.

Et maintenant, sur un seul mot de son ami, cette sécurité s'était évanouie et, à la douleur d'avoir perdu cette adorable créature, la terreur se joignait de la voir devenir la chose et la proie d'un autre.

La loi lui commandait de se soumettre.

La loi ! En vérité, il ne la comprenait pas ! Sa raison se révoltait ! Les hommes pouvaient-ils faire que Diane elle-même n'eût aliéné sa liberté, qu'elle ne lui eût donné des droits sur elle ! Ne lui avait-elle pas engagé sa foi sans restriction, pour la vie ? Lui, catholique, il était élevé dans ces idées ! Le mariage indissoluble, l'homme et la femme unis pour jamais, pour l'éternité de leur existence, même dans l'au-delà, dans les profondeurs sans fin de l'avenir, c'était là ce qu'il avait compris, ce qu'il voulait !

Dans l'intimité de leurs amours, Diane ne lui avait-elle pas répété ces serments mille fois ? Ne s'était-elle pas livrée ? N'avait-elle pas juré d'être à lui, toujours ?

Au premier moment de la surprise, après sa faute, il s'était soumis à sa volonté, mais de son propre mouvement, avec le secret espoir de l'attendrir par cette soumission, par cette abnégation de lui-même, par cette preuve indiscutable de sa tendresse et de son désintéressement. Elle voulait se séparer de lui. Il s'était condamné à l'exil, à la privation de ce bien si cher et toujours si ardemment désiré, mais de là à la céder à un rival, il y avait tout un monde.

A cette seule pensée, son sang bouillonnait dans ses veines et lui martelait les tempes.

Une fureur concentrée lui faisait trembler les chairs.

Non, c'était impossible, cela ne serait pas !

A dater de ce jour, de la minute où cette idée, cette terreur avaient germé dans son cerveau, il était devenu plus sombre, plus agité. Obsédé de fantômes, il essayait de les chasser, la nuit, en errant aux champs, dans la fraîcheur glacée, au milieu du silence de la campagne endormie ; le jour, en s'imposant la tâche de conduire lui-même ses travailleurs, labourant la terre en sillons, courbant les ceps dans les fossés fraîchement creusés, taillant ceux qui s'emportaient dans une trop vigoureuse végétation. Il fatiguait ses muscles par un labeur opiniâtre pour arracher à la lassitude un sommeil pendant lequel du moins il oubliait ses chagrins; et mieux inspiré au réveil, il se disait qu'il prêtait à tort à mademoiselle de Briolles des projets si peu en harmonie avec son caractère.

Quoi ! elle passerait des bras de l'homme choisi par elle à ceux de l'autre, de celui qu'elle avait repoussé d'abord, comme une fille sans pudeur ! Allons donc !

Chaque jour il espérait des nouvelles de son ami de Soesmes ou de Balazé; il comptait ouvrant leurs lettres y trouver quelques détails sur le seul sujet qui l'intéressait vraiment.

Et ses compagnons lui parlaient de tout, excepté de Diane et de ses projets.

Ils s'étendaient avec soin sur l'état des métairies de l'Aubraye, sur leurs chasses, les soins donnés à ses bois, sa maison parfaitement entretenue et qui l'attendait, mais de Diane, rien.

Parfois un mot lancé comme au hasard.

« Les Briolles sont à Paris. On ne parle plus de mariage. Ce n'était qu'un faux bruit. »

Et, de fait, on n'en parlait plus.

Diane s'était exprimée avec tant de force sur le silence qu'elle exigeait, qu'on était contraint de lui obéir.

Faudoise rassuré mettait son orgueil à cacher dans sa correspondance, ses angoisses, de même que de Soesmes et Balazé, comprenant le secret désir de leur opulente voisine, se faisaient un point d'honneur de le taire à leur ami.

Il aurait encouru leur mépris en s'abaissant de nouveau devant la femme qui l'avait repoussé. Ils le jugeaient d'après leur propre nature et se trompaient. Eux, peut-être, ils auraient pu tenir sans peine et sans effort l'engagement pris de ne pas revenir à cette Diane qui ressemblait si peu aux femmes qu'ils connaissaient.

Maurice était d'une autre trempe que la leur, plus délicate, plus vibrante, de même que Diane était le charme vivant, la chair excitante, tout flamme et tout coeur, source de jouissances qu'on ne pouvait oublier une fois qu'on y avait trempé les lèvres.

Elle était de celles qu'on aime non pour un jour, mais pour la vie, qu'on désire sans cesse quand on les a connues, et qu'on regrette toute l'éternité quand on les a perdues.

Enfin, il existe une puissance qu'on ne discute pas.

Faudoise aimait. Il lui fallait une force de caractère incroyable pour lutter contre le sentiment qui le poussait à tout abandonner : sa maison à minaret mauresque, ses vignes en pleine prospérité, les horizons aux tons de flamme qu'il découvrait des sommets de Sidi-Khelil, cette terre merveilleuse qui l'enrichissait en récompense de ses soins et de ses travaux.

Un aimant l'attirait à travers les flots bleus de la Méditerranée sur cette autre France où respirait la seule femme qui l'occupât, le seul être pour lequel il eût sacrifié tous les autres, qu'il aurait voulu voir, embrasser, serrer sur son coeur, étouffer de baisers, et dont personne ne lui parlait, comme s'il se fût tramé autour d'elle une conspiration pour le rendre fou, la conspiration du silence.

A la fin, à bout de patience et de force, il céda à l'irrésistible désir de savoir, et s'adressa à son confident du cercle, Noël Rougaud, auquel il écrivit dix lignes.

Ce devait être la première nouvelle que ses amis de Paris allaient recevoir de ce disparu.

« Mon cher Noël,

« Je vous ai quitté sous le coup d'une si soudaine catastrophe, et j'en ai ressenti si vivement les conséquences, que j'avais résolu de m'isoler des vivants et

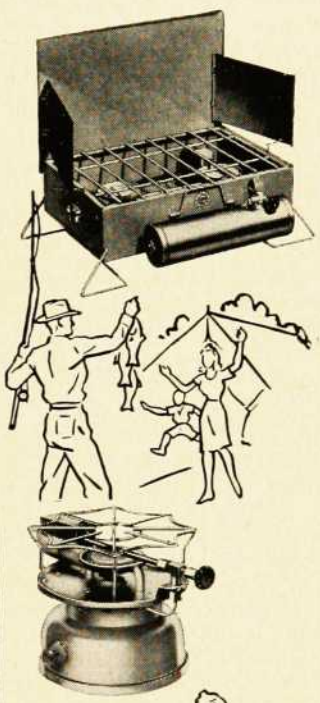
De grands sportifs comme Andy Devine emportent toujours leur Poêle de Camp Coleman quand ils vont :

Pique-niquer
Chasser
Pêcher
Camper
Excursionner

Andy Devine est en vedette dans un film Republic: "The Last Bandit".

PLUS D'AGRÉMENT AVEC UN Coleman

POÊLE de PLEIN AIR



Vous pouvez maintenant vous faire de bons repas copieux en plein air. Le populaire Poêle de Camp "Forester" est en plein l'article pour la cuisine au grand air, à la maison de campagne, en pique-nique ou à la pêche... ou encore, à l'intérieur, comme poêle auxiliaire. Le tout se replie comme une valise. Allumage instantané et facile à régler ! A l'épreuve du vent — propre et robuste !

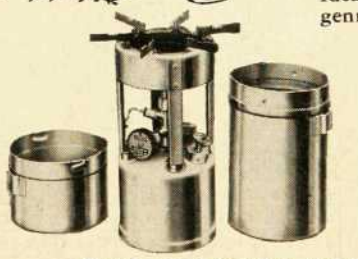
Poêle Speedmaster

Un petit poêle portatif avec le rendement d'un gros. Réglable à volonté et extrêmement facile à allumer. S'alimente de sa propre gazoline — et peut servir n'importe où.

Lanterne 'Sport-Lite"

Le fanal le plus pratique et le plus avantageux! Sa lumière éclaire une vaste surface et se projette très loin. L'article indiqué pour le camp ou les excursions nocturnes.

Poêle de Poche



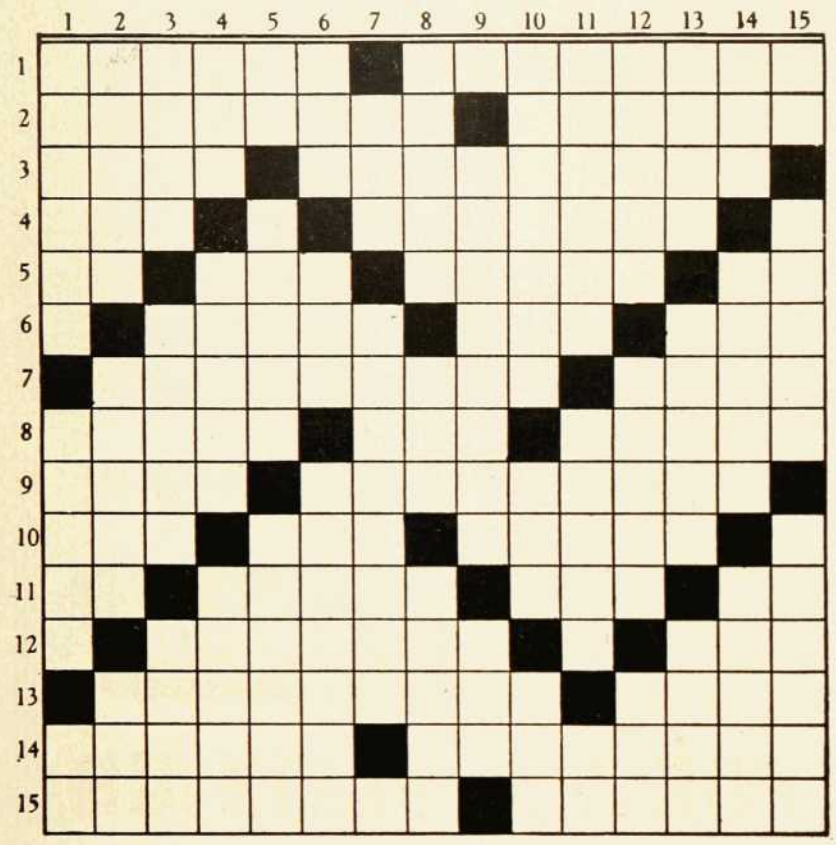
Idéal pour le plein air — consume tout genre de gazoline. Se met dans la poche de vos vêtements de sport. Donne une belle flamme. Peut brûler pendant plus de 3 heures. L'étui en deux morceaux se convertit en 2 ustensiles de cuisine.

Faites-vous donner une démonstration de ces objets chez votre quincaillier, votre marchand d'articles de sport ou à un magasin à rayons. Ou écrivez à: Dept. 414-S

THE COLEMAN LAMP & STOVE CO., LTD.

9 DAVIES AVENUE • TORONTO 8, CANADA

Les Mots Croisés du "SAMEDI"



Problème No 909

HORIZONTALEMENT

1—Partie d'une perle qui paraît comme lumineuse. — Qualité de ce qui est valide.

2—Eminence de l'os temporal. — Qui ne peuvent rien produire.

3—Qui n'est pas reconnue pour vraie. — Forme extérieure d'un culte.

4—Etendue de terre. — Transparent.

5—Usages. — Etre fantastique féminin. — Dispute. — Chemin de halage.

6—Privation de ce dont on jouissait. — Toi, dans le langage de séraphin. — Passage étroit entre deux montagnes.

7—Tuyau d'alambic. — Cheval, dans le langage des enfants.

8—Petite quantité de vin. — Une des Cyclades. — Recueils de lois.

9—Pronom personnel. — Religieux de l'ordre de Saint-Benoît.

10—Outil pour serrer les écrous. — Préfixe qui indique adjonction. — Peuplades sauvages.

11—Sert à propoquer l'attention. — Epoux. — Chemin de ville. — Cela.

12—Demandées. — Proclamation.

13—Agitations. — Rivière de France, affluent du Rhône.

14—Ancienne machine de guerre. — Etat d'abjection et d'ignorance.

15—Rangera par classes. — En forme de croissant (pl.).

VERTICALEMENT

1—Course pour tous les chevaux. — Tranche fort mince. — British Columbia.

2—Indispensables aux tramways. — Grande pièce d'un appartement. — Condiment.

3—Orateur grec. — Goutte de liquide limpide. — Embrouilla.

4—Saison. — Inébranlable. — Arille entourant la noix muscade.

5—Lac du Soudan. — Instrument pour tailler les arbres. — Pirogues légères.

6—Habitude ridicule. — Du verbe être. — Ce qui sert d'ornement.

7—Article contracté espagnol. — Qui ont de l'aversion pour certaines choses.

8—Machine servant à soulever de gros fardeaux. — Art de tirer. — Rivière d'Italie, affluent du Pô.

9—Agitations de l'âme. — Ce qu'il y a de fin dans un ouvrage.

10—Lanterne vénitienne. — Fluide qui forme l'atmosphère. — Terrain.

11—Passage entre les îles de Sein et d'Ouessant. — Maladie infectieuse. — Se dit dans l'intimité.

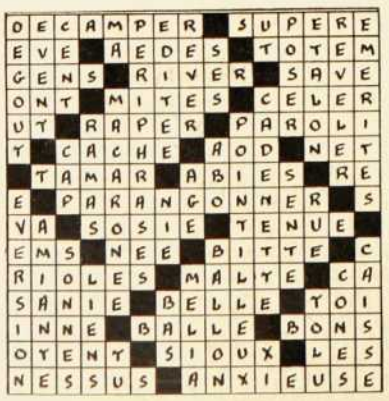
12—Femme niaise. — Grasse, potelée. — Eau-de-vie.

13—Genre d'insectes diptères brachycères. — Ville d'Espagne (Andalousie). — Principe.

14—Petite pièce pour tenir la balle au golf. — Lainage épais et feutré. — Religieux.

15—En matière de. — Interjection de plainte. — Terres où ne croissent que des plantes sauvages.

Solution du Problème No 908



de me cloîtrer dans une réclusion perpétuelle.

« Pardonnez-moi mon silence.

« C'était le mutisme du désespoir et de l'accablement.

« J'adorais — j'ai la faiblesse de l'avouer — la femme dont j'étais, à la suite d'une sottise cruellement expiée, forcé de me séparer.

« Le calme succède à la tempête.

« Je cultive en vigneron détaché des pompes de ce monde une terre superbe dans un incomparable pays. Si vous tombez jamais dans ma Thébaïde les uns ou les autres, vous me comblerez de joie.

« Un bon souvenir de votre affectionné.

« *Faudoise.* »

Son adresse et rien de plus.

Puis il attendit avec anxiété.

Si de Soesmes et Balazé se répandaient peu en détails mondains, le financier devait être plus prolixe. Faudoise le supposait et ne se trompait pas

Les détails utiles expirés, il reçut le factum suivant :

« Bon, bien bon,

« Votre lettre a produit au cercle l'effet d'un aérolithe. Personne n'y comptait. Depuis deux ans, vous étiez radicalement oublié. Vous ne vous en étonnerez pas, si vous voulez bien songer au courant vertigineux qui nous roule comme des cailloux dans un gave des Pyrénées. Napoléon 1er lui-même, ou Alexandre le Grand ou Démétrius Poliorcèle seraient trépassés depuis huit jours qu'on n'en parlerait pas plus que du ballon captif crevé sur la place du Carrousel ou du dernier académicien qui a lâché son dictionnaire.

« On brûle la vie si bêtement, qu'on n'a pas le temps de penser même à ses meilleurs amis, s'ils ne sont là pour se rappeler à nos souvenirs.

« Avez-vous des nouvelles de votre famille ? Je peux vous en donner de fraîches.

« La comtesse de Briolles jouit d'une santé florissante. Le chagrin n'a pas altéré sa santé. Votre femme ressemble à une rose épanouie. Quel dommage de perdre tant de trésors, car soyez-en fier, ils sont perdus pour tout le monde. J'ai eu l'avantage de la rencontrer ces jours derniers sur la promenade des Anglais où elle s'escrimait de son mieux à lancer des fleurs à la tête des gens. Elle supporte alertement son veuvage. Mais la chronique la plus venimeuse ne pourrait en médire. Il n'y a qu'une voix sur son compte: un peu fantasque, mais jolie comme un ange et sans reproche comme Bayard. Une vertu ! Le bruit a couru jadis d'un projet de mariage entre elle et Boistrudan, mais ce bruit s'est éteint. Boistrudan n'en ouvre pas le bec. Cet animal est muet comme un poisson. C'est un gentleman très fort, un Machiavel en frac, à côtelettes, avec lequel je ne voudrais pas engager un duel... diplomatique, ni d'aucune sorte ; il compte parmi les plus brillants élèves de Mérignac, comme vous le savez.

« Vous pensez qu'on s'occupe quelquefois de votre divorce, car entre nous la belle Diane est une forte timbale a décrocher.

« Pas un mot de la malheureuse Cara. Ingrat !

« Vous ignorez peut-être que cette fille-là vous adorait. Je n'exagère rien. Ce coeur milanais était d'une sensibilité excessive chez une danseuse. J'ai essayé de vous remplacer. Pas moyen. Résistance victorieuse. Elle attendait votre retour ! Battu sur toute la ligne ! Seulement, j'ai gagné une confidence à cette fréquentation agréable quand même et flatteuse ! J'ai su que la Dolci connaissait votre cousin de Boistrudan, qu'elle l'avait vu à Florence et à Rome, qu'ils s'étaient liés d'amitié, — elle m'a dit d'amitié ! — qu'à Paris elle lui contait ses affaires, et entre nous il ne serait pas impossible que votre rival fût pour quelque chose dans la découverte que Mme de Faudoise a faite si mal à propos de votre liaison.

« Simple supposition, car des preuves avec un adversaire aussi retors, il n'en faut pas espérer.

« En quittant Paris où elle ne pouvait vivre sans vous, elle est allée une saison en Russie. Elle y a fait les délices de la société la plus aristocratique. On assure qu'elle s'est lancée de désespoir dans une foule de folies et de frasques, à ce point que sa santé en paraît altérée. Le prince Kélidoff, un de vos successeurs, m'a affirmé qu'elle va être forcée de renoncer à la danse. On ne sait où elle est aujourd'hui.

« Voilà une fin que vous aurez à vous reprocher.

« A quoi bon nous supplanter, puisque vous ne vouliez pas jouir de votre triomphe ?

« Par un juste châtiment, vous avez perdu deux femmes belles à donner le vertige. La première, c'est la vôtre; la seconde, celle qui aurait pu faire parmi nous tant d'heureux sans manquer aux devoirs et aux traditions de sa profession.

« Il se peut que j'aie prochainement l'occasion de m'asseoir à l'ombre de vos orangers. Cependant rien n'est encore fixé pour mon voyage.

« En attendant je vous envoie mes meilleurs souvenirs et ceux de nos camarades du Sport, où vous avez laissé de vifs regrets.

« *N. Rougaud.* »

En parcourant cette lettre, Maurice se sentit renaître.

Egoïsme du coeur humain !

C'est à peine s'il accorda une pensée à cette pauvre Cara Dolci qui, en effet, s'était prise pour lui d'une profonde passion dont elle essayait vainement de se défaire !

Il ne vit dans les lignes du jeune clubman que ceci : Diane était seule : on ne lui connaissait pas aucune liaison ! Elle ne songeait pas à se marier.

Il avait donc le temps d'aviser.

Il plia la bienheureuse lettre, et s'en alla respirer sous les palmiers de sa cour intérieure, à deux pas du mince jet d'eau que s'offre tout Algérien qui se respecte et qu'alimentait une source sortant du pied d'une roche abritée sous les lauriers-roses, les aloès et les grenadiers en fleurs.

XXXIV

20 mars 1886.

Suite du livre rouge.

C'est aujourd'hui que doit reverdir le plus précoce des marronniers. Je n'irai pas examiner ses feuilles. En revanche, je viens d'inspecter les travaux de la villa romaine. Mon oncle les pousse avec une activité fiévreuse. Je dois dire que, jusqu'à présent, il n'en est qu'aux conjectures. On a cependant mis au jour un carré de fondations en briques vulgaires, auxquelles mon oncle attache une importance peut-être exagérée. Il y reconnaît l'atrium d'un praticien en villégiature aux bords de la Méditerranée.

Il passe des heures entières à tourner et à retourner en tout sens les briques pour y découvrir quelque caractère particulier aux terres cuites du temps des Césars ou des Antonins. »

(Ici la figure d'un savant assis sur un fût de colonne et contemplant d'un oeil enamouré un caillou informe.)

Nous y serions encore. Mais un jardinier est venu le chercher pour un malade atteint d'une fièvre intermittente.

Nous avons couru à la maison, où mon oncle a pris les médicaments dont il avait besoin.

Le voilà en route.

A l'heure qu'il est, le géologue et l'antiquaire cèdent le pas au docteur.

En arrivant à la villa, une surprise m'attendait. Ma mère m'a montré une dépêche de son amie.

Les Boistrudan arrivent demain, par le rapide, pour l'heure du déjeuner.

En dépit de ses lettres chroniques, j'avais presque oublié mon futur.

J'ai eu un mouvement d'humour. Je ne lui sais point de gré de me rappeler que le jour fatal s'approche à grands pas. Certes l'ogre du Petit Poucet avec ses bottes de sept lieues n'allait pas si vite.

Dans six semaines, je m'appelerai Mme de Boistrudan, la baronne de Boistrudan, et nous mettrons des tortils partout, sur les voitures, sur les rideaux, sur les couvertures de chevaux, sur les assiettes, et jusque sur nos mouchoirs de poche.

Oh ! les titres ! Quel régal creux pour un coeur affamé ! Maurice de Faudoise n'en portait pas, et je n'ai jamais songé à cette lacune !

Maxime me dit qu'il ne veut rien changer à sa vie, à moins d'ordres exprès de ma part ; qu'il conservera ses fonctions de conseiller ; qu'il est bon d'avoir une occupation ; que rien n'est plus insupportable qu'un oisif toujours sur les épaules de sa femme, et qui, ne sachant que faire de son temps, est naturellement disposé à le perdre en distractions plus ou moins périlleuses.

Ceci est un blâme à l'adresse de mon premier mari.

Mon premier mari ! J'en aurai donc un second !

Je passerai d'une main dans une autre comme une balle qu'on se renvoie, une toupie hollandaise ou n'importe quel jouet banal.

Cela m'effarouche et me choque ! J'aurai un second moi-même puisque les époux — deux âmes confondues en une seule — ne font qu'un tout. Mais alors si je rencontre ma première moitié, celle qui, hélas ! complétait un tout si harmonieux, quelle attitude prendrai-je devant elle ! J'ai aimé une fois avec toutes les forces de ma jeunesse et de mon ignorance, je ne puis le nier ; je ne le voudrais pas, car ce souvenir m'est toujours plein de douceur, et il me paraît impossible d'aimer de nouveau. Cela est si vrai que, quelques efforts que je fasse, je ne peux pas prononcer ce mot d'amour. Jamais il n'est venu sur mes lèvres en pensant à Maxime. J'aurai pour lui de l'amitié tant qu'il voudra; de l'amour, jamais. Mon pauvre absent l'a tout emporté. J'épouserai cependant M. de Boistrudan. Je l'ai promis, je le dois. J'ai engagé ma parole, ma mère a donné la sienne. Donc je serai sa femme. Dure loi ! Et plus que six semaines !

Quelle différence avec les joies de ce temps où je courais, emportée sur les ailes du désir, à nos rendez-vous des bois de Briolles ! Avec quelle ardeur j'allais à lui ! Comme le coeur me battait ! Comme il est de glace aujourd'hui ! Quelle puissance me retient quand je songe à l'autel ! Et le jour où je sortais de l'église, au bras de Maurice, avec quel abandon je me livrais à lui; comme j'étais fière de lui appartenir !

Cette fois, en sortant du temple, je baisserai la tête. Je voudrais qu'on invitât personne ! Je rougirais en passant entre deux haies de curieux ! Et s'il allait être là, lui ? S'il se plaçait entre nous ; s'il me défendait de prononcer ce oui qui nous a déjà liés tous deux !

Mais il ne viendra pas !

Que lui importent mes destinées ! Son silence ne prouve-t-il pas assez son oubli !

Entre nous tout est donc fini ! L'abîme est aussi profond que cette mer qui nous sépare !

Quelle rage ont les hommes de briser le bonheur qu'ils tiennent entre leurs mains ! Je lui appartenais tout entière. Je ne savais même pas si les autres hommes étaient beaux ou laids ! Je ne m'en inquiétais pas plus que des gorilles du Sénégal ou des coquillages de la couche diluvienne, si chers à mon oncle !

Je ne me crois pas une Vénus sortant des eaux, riche de toutes les perfections de la beauté, mais enfin, lorsque je me compare en secret à la foule, à la vile multitude, il y a des instants où ma vanité est agréablement chatouillée par l'aspect de ma personne.

Je me supposais, avec beaucoup de soumission, de flatteries d'esclave, de sourires humbles et caressants, capable de séduire et de garder mon provincial, d'enchaîner dans une guirlande de lis et de roses mon seigneur et maître. Je lui laissais toute latitude pour prendre ailleurs d'honnêtes plaisirs ; tout pouvoir même de dévorer mes rentes et les siennes avec l'appétit d'un budgétivore. Hélas ! pour maintenir la paix au logis, j'étais disposée, par ma nature conciliante, subjective et molle — je parle au moral — à toutes les bassesses questions de la politique.

Etait-ce là une si fâcheuse condition pour un mari ? Il me semble que non.

Rien ne m'a protégée. Rien n'a pu le retenir !

Oh ! comme je les déteste ces hommes, ces êtres imbéciles et frivoles, dénués de sens, qui ne savent ou ne veulent pas comprendre que le grand point dans la vie, c'est d'avoir à soi, de posséder un coeur tendre, dévoué, refuge dans les afflictions, confident des joies, soutien de notre tâche !

Quel sot calculateur que ce Faudoise qui, pour les banales faveurs d'une sauteuse, a brisé sa vie, la mienne, et va expier sa folie dans une ferme algérienne, comme les convicts parqués pour leurs méfaits sur les rivages lointains de l'Australie.

Je viens de contempler son portrait. Il a de la noblesse dans les traits, de la fierté aussi, mêlée à je ne sais quelle douceur qui vous gagne. Je n'avais pas mal choisi. Que de feu dans ses yeux noirs ! En le comparant au conseiller, pourrai-je éviter des regrets ? Maxime, avec ses lèvres minces, sa barbe anglaise, ses yeux gris sans chaleur, sa perpétuelle ironie, me gêne et me glace ! Une neige me tombe sur les épaules quand je le vois, et il a besoin de tout son esprit pour effacer cette impression.

Et puis, problème ! peut-on se donner sans amour, sans passion, sans un entraînement qui vous jette dans les bras de l'être aimé ? Pour moi, jusqu'à nouvel ordre, cet exercice me paraît difficile. Il me couvre de confusion et me fait courir un frisson dans les veines. J'éprouve, en songeant à cette échéance fatale, l'émotion qu'on doit ressentir à la vue d'un reptile qui vient à vous dans les hautes herbes.

Pourtant j'entends beaucoup de femmes, et des plus honnêtes, qui parlent de choses légèrement et sans y attacher la moindre importance. Serais-je pétrie d'une autre matière ? Il y aurait bien de l'outrecuidance à le présumer.

Pourquoi mon esprit revient-il toujours à ces idées. J'y arrive par tous les chemins, comme un bachelier espagnol sous le balcon de sa belle.

J'essaye de les chasser et n'y parviens pas. »

2 avril 1886.

« Maxime et sa mère sont arrivés comme ils l'avaient annoncé.

Il est resté huit jours à Beaulieu.

Madame de Boistrudan nous tiendra compagnie jusqu'à notre départ, qui ne saurait tarder longtemps.

Lui, il retourne à ses comptes et à sa magistrature, car c'est un magistrat. Conseiller maître ! A trente-trois ans!... Comme sa mère a dû courir les bureaux, forcer les serrures, fatiguer les sous-secrétaires et les secrétaires, intriguer, remuer ciel et terre !

Je viens de le conduire au chemin de fer, bras-dessus, bras-dessous, sans la moindre émotion, comme un cousin.

Pour rehausser un repas simple!

un régal toujours apprécié!

● Servez-les au lunch ou au souper —ces Brioches aux Pacanes ont leur place au menu de tout repas—elles sont exquises à croquer lorsqu'elles sont faites avec la Levure Sèche Fleischmann's Royal qui lève vite.

Si vous cuisez à la maison, employez la Levure Sèche Fleischmann's Royal pour obtenir une action rapide, et des résultats parfaits. Autre avantage: cette levure moderne conserve son activité durant des semaines sans réfrigération. Vous la faites dissoudre et l'employez exactement comme la levure fraîche. Elle donne meilleure saveur et mie plus fine à toutes vos pâtisseries. Commandez-en plusieurs paquets chez votre épicier.

BRIOCHES AUX PACANES

Nouvelle recette qui épargne du temps

Donne 24 brioches

Mesurez dans un bol
½ t. d'eau tiède
1 c. à thé sucre granulé,
brassez jusqu'à dissolution du sucre.
Saupoudrez-y le contenu de
1 enveloppe de Levure Sèche Fleischmann's Royal qui lève vite.
Laissez reposer 10 minutes, ENSUITE brassez bien. Faites chauffer
½ t. de lait.
Retirez du feu et incorporez-y en brassant
¼ t. de sucre granulé
½ c. à thé sel
3 c. à soupe de shortening
Laissez tiédir et ajoutez au mélange de levure. Incorporez-y en brassant
1 oeuf bien battu
Incorporez encore
1 t. de farine à pain tamisée une fois,
battez jusqu'à consistance lisse; incorporez-y
2½ t. de farine à pain tamisée une fois.
Déposez sur planche légèrement enfarinée et pétrissez légèrement jusqu'à ce que la pâte soit lisse et élastique. Mettez dans un bol graissé et badigeonnez le dessus avec beurre ou shortening fondu. Couvrez la pâte et mettez-la à la chaleur, à l'abri des courants d'air. Laisser lever au double du volume. Graissez 24 grands moules à muffins.
Combinez
1/3 t. de cassonade (légèrement pressée)
2/3 t. de miel liquide
3 c. à soupe de beurre fondu
Partagez ce mélange également dans les moules à muffins et laissez tomber dans chaque moule 3 demi-pacanes. Aplatissez la pâte, partagez-la en deux portions égales, formez en boules. Abaissez chaque boule au rouleau, en formant un morceau de 12″ de longueur par ⅛″ d'épaisseur. Dégagez la pâte, badigeonnez-la de beurre fondu. Parsemez le dessus d'un mélange fait de
1/3 t. cassonade (légèrement pressée)
1/3 de t. pacanes hachées.
Commençant par un côté de 12″, roulez chaque morceau de pâte comme pour un gâteau roulé. Coupez en tranches de 1″. Placez une tranche à plat dans chaque moule et graissez-en le dessus. Couvrez et laissez lever au double du volume. Cuisez 20 min. environ à four modéré, 375°F. Démoulez immédiatement les brioches et servez-les chaudes.

CIRE À PLANCHERS, HAWES

La Meilleure Cire—
La Meilleure Valeur

PLUS GRANDE SATISFACTION
COÛTE MOINS

S'y abonner

c'est mieux

le connaître

encore

Coupon d'abonnement **Le Samedi**

Canada		Etats-Unis	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE 975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.

Quel singulier effet il me produit !

Quand il est près de moi, je suis tentée de le trouver charmant, tant il est aimable, prévenant, gracieux, enjoué. Toujours des plaisanteries marquées au coin de l'esprit fin et délicat du Parisien, très sceptique par exemple, ne croyant ni à Dieu, ni à diable, ni à la vertu, ni à rien.

Dès qu'il est hors de ma vue, l'antipathie renaît.

Ses qualités disparaissent et ses défauts seuls me frappent.

Peut-être n'a-t-il que celui de n'être pas aimé, comme il faudrait, le plus grand et le plus terrible de tous !

Alors le souvenir de ses compliments m'exaspère ; ses allusions, si discrètes cependant, à un bonheur éventuel encore, ont le don de m'agacer les nerfs; je devrais lui être reconnaissante de ses protestations, et il me vient des regrets de les avoir écoutées patiemment et de ne lui avoir pas risposté par une insolence.

Tant qu'il reste simplement un ami, un familier du logis, je le trouve admirable. Dès qu'il se change en prétendant, je ne peux plus le souffrir, il me devient odieux, positivement.

Explique qui pourra ce changement à vue.

Voilà sa mère installée chez nous pour le reste de notre séjour.

J'en suis fâchée.

C'est presque de la haine qui germe en moi contre elle et y croît avec la rapidité des mauvaises herbes.

Avez-vous remarqué comme elles végètent plus vite que les bonnes ?

La baronne trouble une intimité si parfaite, un calme si doux; j'étais si bien entre ma mère et mon oncle Honoré, avec Mélaine et miss Arabella pour comparses, que j'ai des tentations de la pousser à l'eau quand elle se promène avec moi sur la corniche de rochers qui domine la mer. Ce serait d'autant plus criminel que la pente est d'une raideur incroyable et qu'elle périrait infailliblement, à moins qu'il ne lui survienne un sauveur miraculeux, comme à la touchante Andromède.

Miss Arabella est devenue ma confidente.

Il faut bien conter ses secrets... quand ils vous étouffent !

La pauvre fille m'écoute avec intérêt et résignation.

Ces histoires de mariage sont cruelles pour cette âme aimante qui ressemble à une vigne sans échalas, à un lierre sans mur, traînant mélancoliquement à terre.

(En marge le dessin indiqué par la situation).

Je lui ai confié mes craintes, mes irrésolutions, mes scrupules.

— Vous n'aimez pas M. de Boistrudan ? m'a-t-elle dit ce matin.

J'ai secoué la tête.

C'est pour elle le comble de l'invraisemblance.

Autant que j'ai pu le deviner à quelques mots qui lui échappent par intervalles, elle juge que le conseiller est l'être intelligent, comme il faut, poli, civilisé, grave et doux, l'homme par excellence enfin.

Mon oncle Honoré a définitivement conquis le littoral et les villages campés sur le versant des côtes, parmi les oliviers et les bosquets de citronniers.

Sa houppelande râpée est désormais populaire.

Il cause familièrement avec tout le monde. Les enfants courent après lui et le tirent par ses basques, à cause des bonbons dont il a toujours un stock dans ses profondes.

Il a rendu, à ce qu'il croit, la santé à une demi-douzaine de malade depuis notre arrivée dans le pays.

Mon oncle est dans le ravissement.

16 avril.

« Le printemps est ici dans toute sa splendeur. Ce ne sont partout que des massifs de roses, des lauriers, des orangers en fleurs, des senteurs délicieuses. Toutes les plantes élégantes de la création embaument l'air.

La mer bleue est unie comme un lac. Les eucalyptus croissent à vue d'oeil. Les lianes couvrent les murs de clôture et les grilles d'un manteau de verdure.

Tout le terrain de mon oncle est dévasté.

La pioche a mis à nu des fondations assez considérables, qui peuvent aussi bien être celles d'un ferme que d'une maison de plaisance.

Mais notre savant est ravi quand même, et je n'ai garde de troubler sa joie.

Son prochain départ sera considéré comme une calamité. Il soigne les malades qui sont rares sous ce beau climat, leur donne des médicaments et de l'argent, de l'argent surtout.

C'est un docteur comme on n'en voit guère.

Mais nous parlons.

Demain la colonie prend le chemin de fer.

Je viens de quitter mon balcon. J'ai jeté un dernier regard sur cette mer en essayant de voir au delà ce qui se passe.

Rien ! Je ne sais rien ! Je suis de plus en plus incertaine et troublée. Je vais en aveugle vers l'inconnu d'un avenir qui ne me sourit pas.

Enfin !

Encore quatre semaines de répit.

Et après ? »

2 mai 1886.

« Nous voici en pleins préparatifs de noces, mais personne ne s'en occupe moins que moi. Il me semble que ce grand jour ne se lèvera jamais.

Ma mère a pris ses dispositions pour le contrat.

Les Boistrudan voulait qu'il fût signé à Paris.

J'exige que tout se passe à Briolles.

Me Duchamp, notre petit notaire de campagne, sera content de moi. A quoi bon enrichir ces scribes parisiens, des nababs dont les femmes, à l'Opera, ressemblent à des constellations.

Ma mère a cédé ; les Boistrudan se sont inclinés avec empressement devant mon auguste volonté.

On signera le quinze courant du présent mois ! c'est-à-dire dans treize jours! Un mauvais nombre !

C'est effrayant comme la vie dure peu !

J'ignore quel phénomène se passe dans celle de miss Arabella.

Mélaine m'a conté qu'hier soir, en recevant une lettre expédiée je ne sais d'où, elle s'est mise à trembler de tous ses membres.

Elle est rentrée précipitamment chez elle et s'y est enfermée.

Ce matin elle est allée trouver ma mère en grande confidence et lui a demandé un service.

Elle avait les larmes aux yeux, elle qui accepte avec une résignation stoïque toutes les calamités.

Elle a expliqué à ma mère qu'une de ses amies d'enfance est à toute extrémité et veut la voir avant de mourir.

Elle avait besoin de cinq cents francs pour son voyage.

Ma mère lui en a donné trois mille en lui disant avec la dignité qui la caractérise :

— Vous êtes de la famille, chère miss. Je ne veux pas que vous la représentiez mal. Tout ce qu'il vous faudra, vous l'aurez. Je vous supplie de me mettre à l'épreuve.

Miss Arabella me manque, quand elle n'est pas à sa place, comme un meuble qu'on dérange.

Elle prend le bateau ce soir à Calais pour l'Angleterre.

C'est la première fois qu'elle revoit son pays après neuf ou dix ans.

J'ai mis mes économies à sa disposition, en camarade, en amie.

Elle m'a embrassée avec effusion. Il y a encore de bonnes âmes.

Elle nous est reconnaissante, et en vérité nous sommes ses obligées, pour sa grâce et l'exemple de courage et de sérénité qu'elle nous donne.

J'aurais voulu la garder près de moi pendant ces jours où j'aurai tant besoin de son amitié.

Elle m'a affirmé qu'un devoir impérieux l'appelle.

Mais elle reviendra pour mon mariage.

Je veux qu'elle soit là.

C'est promis et je la connais. Elle traverserait plutôt la Manche en ballon que de manquer à sa promesse. »

XXXV

A Sidi-Khelil, depuis la lettre de son ami Rougaud, Maurice s'endormait dans une sécurité complète.

Pour lui, il était évident que Diane ne songeait pas à un nouveau mariage. Autrement le jeune financier, ses anciens camarades du cercle, le baron de Tallevande et les autres, tout le monde l'aurait su.

Rougaud surtout, une véritable chronique ambulante, l'homme aux faits divers, le type du reporter mondain auquel rien n'échappe, de l'oisif à qui sa fortune ouvre toutes les portes et dont la joie, la vanité est de se tenir au courant des scandales, des bons mots des histoires de coulisses et de boudoirs.

Une femme de la fortune de mademoiselle de Briolles, mise en lumière par un procès récent, devient le but de trop de convoitises pour que la renommée ne s'occupe pas d'elle.

Et Rougaud ne savait rien. Rougaud mieux instruit qu'une agence de renseignements et de publicité !

Dès lors le seul danger grave, la seule terreur qui troublassent l'esprit du malchanceux Faudoise étaient écartés.

Il s'occupait donc en paix de ses terres, de ses vignes et de ses jardins.

Le dix mai, vers huit heures du soir, il était assis sur un banc, devant sa maison, le visage tourné vers la France.

C'était-là, de l'autre côté de la mer, que Diane vivait.

Il évoquait son image, la revoyait à travers la fumée de son cigare, jeune, brillante, si désirable que tout son être tressaillait de désir, rêvant au passé, se demandant ce qu'elle faisait et si par hasard elle l'avait complètement effacé de sa mémoire.

Tout à coup ses réflexions furent interrompues par le bruit d'une calvacade qui arrivait au grand trot en soulevant sur la route d'Oran un nuage de poussière.

Il tendit l'oreille.

Ces cavaliers s'engageaient sans ralentir leur allure entre deux haies de cactus, de grenadiers et d'alcès, à droite d'un bosquet de bananiers aux feuilles géantes et de cyprès dont les flèches noires s'enfonçaient dans l'azur assombri par les approches de la nuit.

C'était le chemin de sa maison.

Qui donc venait chez lui à pareille heure ?

Il quitta son banc abrité sous une treille couverte de vignes et du feuillage grêle des jasmins odorants aux fins rameaux, très intrigué de cette visite.

Bientôt les cavaliers arrivèrent dans une fantaisie joyeuse et s'arrêtèrent à deux pas de lui.

Il les reconnut du premier coup d'oeil.

C'était trois officiers de la garnison d'Oran et deux touristes, vêtus de complets gris à la dernière mode et coiffés de ce casque blanc si laid et si commode pour braver les ardeurs d'un ciel de plomb.

Faudoise tendit la main aux nouveaux venus avec cette joie intense qu'on éprouve en retrouvant à l'improviste, dans un désert, des amis ou seulement des compatriotes.

— Rougaud ! Tallevande ! s'écria-t-il. Par quel hasard ?

— Pour vous voir, cher ami !

La connaissance fut vite renouée.

— C'est splendide ici, dit le baron en promenant un regard satisfait sur ce paysage étrange. Mais pas de femmes ! Elles sont enfermées, à la turque ?

— Ça manque, affirma Faudoise.

— Ah çà ! mon bon, vous vivez donc en moine ? C'est ce que ces messieurs nous racontent, ajouta Rougaud en montrant les officiers.

— Ils ont raison, soupira Faudoise, et je suis forcé de vous recevoir en garçon.

Le souper fut servi, non comme par enchantement, mais avec les ressources des jardins et de la terre.

Le cuisinier de Sidi-Khelil, un Maltais, se distingua.

Le vin était excellent, la chère délicieuse, les liqueurs venaient de France.

Dans sa retraite, Faudoise avait conservé ses habitudes de gentilhomme.

A la fin, Tallevande et Rougaud, électrisés par une longue course à travers un paysage féerique et peut être aussi par le champagne que l'hôte leur versait généreusement, se mirent à fredonner ce refrain si connu :

Les femmes, les femmes, il n'y a que ça!

— Elles sont bannies de cet asile hospitalier, ajouta Tallevande.

— Il a fait voeu de chasteté en expiation de ses forfaits, affirma le jeune Rougaud.

Faudoise sourit tristement.

— C'est vrai, dit-il.

— En signe de repentir ?

— Peut-être.

— Dure condamnation !

— Non.

— Comment ?

— J'aimais ardemment une femme.

— Une seule ?

— La mienne ! Il me serait aussi impossible d'en aimer une autre que de traverser la Méditerranée sur une coquille de noix. Mais, je vous en supplie, ajouta-t-il, laissons ce sujet. Que fait-on à Paris ? Que deviennent les amis ? Qui gagne au baccara ? Indiquez-moi le favori du Grand Prix ? Voilà les nouvelles intéressantes. En dehors de mes champs, de mes troupeaux et de mes récoltes, je ne sais rien du reste de l'univers.

Rougaud et Tallevande se consultèrent d'un coup d'oeil.

— Vous ne lisez donc pas de journaux ? demanda le baron.

— Jamais.

— Vous avez tort...

— J'ai renoncé au monde.

— Il est des faits qui peuvent vous intéresser.

— Lesquels ?

— Mais les publications de mariage, par exemple.

Faudoise pâlit comme s'il avait reçu une balle en pleine poitrine.

— Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

— Parlons sérieusement, dit le baron frappé du bouleversement de ses traits. — Faudoise était livide. Un tremblement convulsif l'agitait. — Vous ne savez donc rien ?

— Rien. Que se passe-t-il ? Est-ce que par hasard, il serait question de mariage pour...

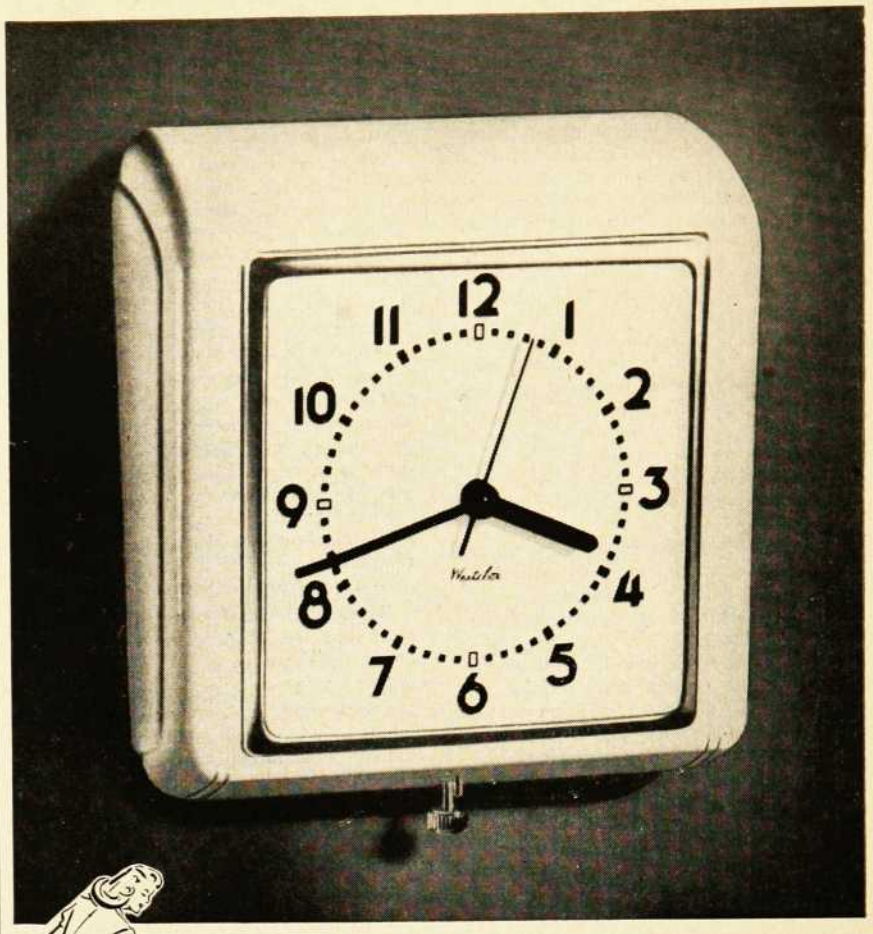
— Madame de Faudoise ? pardon ! pour mademoiselle de Briolles ?

— Oui.

— C'est un fait...

— Mariée ? s'écria Faudoise en se levant à demi. Diane !

— Pas encore, mais prochainement. Je ne sais pas la date. Seulement j'ai lu l'annonce ce matin même en arrivant à Oran.



C'est avec votre cuisine que cadre son air bonhomme. L'horloge murale électrique "Dunbar", dans son joli boîtier de plastique, incliné pour faciliter la lecture des chiffres, se rend utile dans chaque foyer. Peu capricieuse, elle s'occupe de ses affaires: vous dire l'heure juste d'année en année.

"Dunbar": *fini blanc, rouge, vert ou ivoire, $7.95*

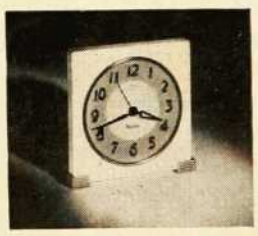
WESTCLOX

À MISE EN MARCHE AUTOMATIQUE

Électriques

FAITES PAR LES FABR'CANTS DE **BIG BEN**

Western Clock Company Limited, Peterborough, Ontario

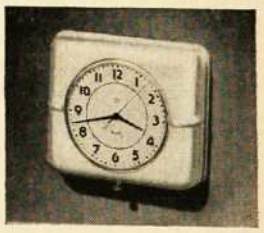


"LOGAN"

Un populaire réveil électrique qui s'harmonise bien avec la chambre à coucher ou le vivoir. Carillon gai. Fini ivoire et doré, $6.95.

"BARRY"

Réveil électrique fort attrayant. Cadran décoratif. Sonnerie à clochette agréable. Fini noyer, $6.45; fini ivoire, $6.75.



"BELFAST"

Horloge électrique murale dans un fort boîtier de métal; fini laqué, cuit. Choix de trois teintes populaires: blanc, rouge et vert, $7.25.

— Où ça ?

— Dans un *Figaro*. Lisez. Et à vrai dire, c'est la cause de cette visite tardive.

Le jeune Rougaud prit la parole :

— Quand je vous ai écrit l'autre jour, cher ami, personne ne savait rien de ce projet. Il a été tenu secret. Pour quelles raisons ? Je l'ignore. Mais il vient toujours un moment où il faut se décider à parler. Il y a des formalités, des publications. La nouvelle a éclaté comme un obus. Nous n'y étions plus. Tallevande et moi nous filions en chemin de fer et en bateau pour un petit voyage d'agrément. Si nous avions su, nous vous aurions expédié dépêche sur dépêche, car, mon bon, nous pensions, et je vois qu'on ne se trompait pas, que cet exil a une cause facile à deviner: un grand chagrin d'amour.

Faudoise ne l'écoutait pas.

Il lisait d'un oeil hagard les quelques lignes dans lesquelles son malheur était gravé en traits de feu.

Sous cette rubrique : Avis mondains, le journal enregistrait, au milieu de dix autres, cette publication :

Le comte Maxime de Boistrudan, conseiller maître à la Cour des comptes, et madame Diane de Briolles, épouse divorcée de M. Maurice de Faudoise.

On aurait dit qu'il ne pouvait en croire ses yeux. Le papier tremblait dans sa main frémissante ; son émotion n'échappait à aucun des assistants.

Le journal datait de quatre jours.

Faudoise pensait :

— C'est fait. Il est trop tard !

Une rage indicible s'emparait de lui à cette pensée. Dans sa tête, des idées confuses s'entre-choquaient. Des éclairs l'aveuglaient. Son sang bouillonnait et lui battait les tempes à les briser. Il devinait toute la menée ténébreuse dirigée contre lui par les Boistrudan.

Le conseiller avait dû épouser sa cousine autrefois, et prenait sa revanche sur le rival qui la lui avait soufflée !

Comme s'il eût répondu à ses secrètes pensées, le jeune Noël lui dit :

— Vous savez que Boistrudan y songe depuis longtemps. Vous lui avez enlevé la belle. Il n'a pas eu de repos qu'il ne vous ait rendu la pareille. Il a joué de la Dolci comme il faut. C'est clair.

— Pas un mot de plus, je vous en supplie, s'écria Faudoise. Assez d'un grief. Un de nous est de trop, puisque nous aimons la même femme.

— Il y a une différence entre vous, observa froidement Rougaud. Vous l'aimez, vous ! Il l'épouse, lui !

— Quand part le bateau ? demanda Faudoise.

— Pour Marseille ? dit un officier.

— Pour la France !

— Demain, à midi précis.

— Arriverai-je assez tôt ? dit Faudoise en s'abattant sur une chaise.

Il se versa un verre d'eau et l'avala d'un trait.

Sa tête était en feu.

Il n'avait fallu qu'une étincelle pour faire flamber tout ce brasier. Une jalousie ardente lui montait au cerveau et l'enivrait. Il aurait voulu être emporté sur les ailes du vent et tomber au milieu de cette noce, défendre ce qu'il croyait encore son droit et reprocher à Diane son apostasie et son impudeur !

Il aurait voulu surtout se trouver en face de son rival heureux, lui cracher au visage toutes ses colères sa haine, et le souffleter pour le forcer à jouer sa vie contre la sienne.

Il l'avait dit : un des deux était de trop.

Lui vivant, aucun homme ne toucherait à cette femme qu'il adorait, dont la possession l'avait affolé.

Boistrudan dont il soupçonnait les intrigues, sans vouloir arrêter sa pensée sur ces bassesses, sur ces vilenies, trop loyal pour tendre un piège à un autre, trop haut de coeur pour croire même un ennemi capable de ces lâchetés ; Boistrudan épouser Diane ! Boistrudan prendre sa place auprès d'elle ; la posséder à son tour !

Non, cela ne serait pas, quand il devrait le poignarder de sa main et se faire sauter la cervelle ensuite aux pieds de cette femme à laquelle il prouverait ainsi l'amour dont elle doutait pour un instant d'égarement.

Est-ce qu'il n'avait pas assez expié cette heure de folie, qu'elle voulait la lui faire payer si cher ! Que lui fallait-il donc pour croire en lui ? Sa vie ? Il la lui porterait. Elle en ferait ce qu'elle voudrait, mais elle ne se donnerait pas à ce rival, ou ce serait après l'avoir écrasé lui-même, car il serait là pour lui barrer le chemin !

Il ne voyait plus ses convives. Il restait devant eux, immobile, farouche, abîmé dans ses sauvages pensées, regardant au delà des espaces sans fin, dans le mirage de la passion, Maxime aux pieds de Diane qui lui souriait.

Tous les démons de l'enfer lui tenaillaient le coeur et sa seule pensée se résumait en ceci :

— Arriverai-je à temps ?

Cet amour, qu'il comprimait depuis deux ans, éclatait plus vivace, plus ardent que jamais.

Ni l'éloignement, ni sa vie d'ascète, ni son isolement, ni le travail excessif, le labeur épuisant auquel il se livrait n'avaient eu la puissance de l'affaiblir.

Ses amis assistaient à cette explosion sans étonnement.

— Quand je vous le disais, observa Noël au baron.

Il essaya d'égayer Faudoise.

— Ah ! mon bon, s'écria-t-il, vous n'êtes pas guéri. Vous avez employé un fâcheux moyen. Ce qu'il vous fallait c'était la vie de Paris, l'étourdissement des fêtes, la noyade du chagrin dans un océan de voluptés ou de flots de champagne, la vie du cercle, les distractions qui abondent là-bas. Je ne me permettrais pas de vous donner un conseil, mais à l'heure qu'il est, le mal doit être complet. Vous vous habituerez à cette idée que votre dulcinée est mariée. Il en reste d'autres, vive Dieu ! Faute d'un moine... vous savez le reste. Dans ce paradis que vous habitez — car c'est un Eden ; facheux souvenir ! — prenez une gitane à la prunelle sombre, une Andalouse au sein bruni, des Mauresques aux yeux en amande, ayez des esclaves, un harem, des femmes du Caucase ou du Maroc, mais ne vous laissez pas abattre par l'adversité pour une fille d'Eve, capricieuse et volage. Par Allah, il en reste, et de toutes les couleurs !

Faudoise haussa les épaules.

— Vous avez raison, dit-il, en essayant un sourire qui avorta sur ses lèvres, mais je ne peux pas !

D'autres femmes ! Comment ! lui plaisaient-elles, à lui qui avait l'âme remplie d'un amour unique ! Quelle autre vaudrait Diane ? Qui lui rendrait ses qualités, sa douceur, son esprit et sa grâce ?

— Si vous ne pouvez pas, reprit Rougaud, prenez le bateau demain. Courez à Paris. Il ne vous sera pas difficile de rencontrer votre successeur, s'il a déjà pris la place. Avec une gifle légère, un mot un peu... vif, vous le forcerez à descendre dans l'arène, pour expliquer les choses en style noble, et à moins qu'il ne préfère vous traîner devant les tribunaux, pour voies de fait, — un droit dont il n'usera pas ! — vous vous escrimerez du glaive l'un contre l'autre. Seulement je vous ferai remarquer qu'on se tue rarement. On se blesse, ce qui est simplement désagréable. Vous n'atteindrez donc pas votre but : la suppression du quidam. D'ailleurs Boistrudan est une fine lame et se défendra gaillardement, quoique magistrat. Voilà. Le plus sage serait peut-être de vous tenir en repos dans ce séjour délicieux. Enfin, vous êtes prévenu.

Non seulement Faudoise était prévenu, comme le disait le jeune Rougaud, mais il venait de se tracer un plan.

A dater de cette minute, son visage s'éclaira. Ses anxiétés parurent se dissiper en un instant, et il fut tout entier à ses hôtes.

Il causa librement de ses amitiés de Paris, s'informa de ce qui se passait et bientôt fut remis au courant de la chronique mondaine par les soins du financier, dont la verve était intarissable. Il donna à ses visiteurs les renseignements les plus précis sur le pays qu'ils venaient visiter, sur ses ressources et ses richesses inexploitées.

Et lorsque, vers dix heures, Tallevande, Rougaud et les officiers le quittèrent pour regagner Oran, lorsqu'il les vit monter à cheval et disparaître dans l'éloignement sous les blanches clartés de la lune superbe, lumineuse comme un soleil du nord, il se promena un instant jusqu'à la roue et revint lentement à sa maison.

Les grillons chantaient dans les herbes ; de loin en loin quelque orfraie poussait son cri monotone, auquel répondaient des abois de chacals. C'étaient les seuls bruits dont le silence fût troublé.

Dans le lointain on entendait le grondement sourd et majestueux de la mer endormie.

Maurice baignait son front dans la fraîcheur de la nuit, en essayant d'apaiser les ardeurs de sa fièvre.

A la fin, il se décida à rentrer chez lui et s'étendit sur son lit.

Les heures sonnèrent lentement, les unes après les autres, et le jour se leva trop tard au gré du malheureux.

Il aurait voulu pouvoir avancer l'instant du départ, forcer le paquebot à se mettre à en route dès l'aube, à traverser la Méditerranée d'une vitesse désordonnée ; mais il fallait attendre.

A huit heures, le facteur arriva.

Il apportait une lettre et une dépêche.

La lettre était du vicomte de Soesmes.

« Mon cher Maurice.

« Nous apprenons à l'instant par les journaux que mademoiselle de Briolles se remarie.

« Je t'en informe à la hâte.

« C'est en vérité pour nous un événement imprévu et qui nous frappe d'étonnement.

« Ces femmes n'ont pas d'âme.

« Je l'avais toujours pensé.

« Tu t'es fourré dans un guêpier en donnant ton nom à cette jeune personne aux goûts excentriques.

Ce qui se passe te fixera sur la nature de ses sentiments à ton égard et ne doit t'inspirer que de l'aversion pour elle.

« Inutile de t'affirmer que tel est notre sentiment, à Balazé et à moi.

« Si par hasard, comme j'en ai peur, tu gardais un reste de passion pour cette demoiselle, j'espère que tu vas en être guéri à fond. Ce sera peut-être avec la cruauté du fer qui cautérise une plaie ; mais qu'importe, si le remède est efficace.

« Je voulais t'envoyer une dépêche pour te transmettre cette nouvelle ; Balazé m'a retenu en m'affirmant que tu la connaîtrais toujours assez tôt.

« Nos pères bataillaient contre ces parpillots ; nous aurions dû conserver intactes les haines que cet événement ravive chez nous, tu peux m'en croire.

« Te voilà délivré de toute obligation. Tu n'as plus de ménagements à garder. Reviens donc près de nous, et ne renonce pas à ton pays et à tes amis, à tes frères, pour une femme qui ne vaut pas un tel sacrifice.

« Ton vieux camarade

« *De Soesmes* »

La dépêche était laconique.

Quelques mots seulement :

« Diane se marie le quinze. Venez. Silence.

« *Arabella.* »

Ce télégramme avait été expédié la veille au soir de Londres à Mostaganem et transmis le matin à Sidi-Khelil.

Faudoise poussa un soupir de soulagement.

Il ne s'inquiéta pas de savoir comment l'Anglaise avait connu sa demeure, ce qui était bien simple. Elle s'était adressée au coeur des vieux domestiques de l'Aubraye.

Il ne vit qu'une date dans cette dépêche : le quinze ! Il lui restait cinq jours, juste le temps nécessaire pour le voyage, en supposant qu'il n'éprouvât aucun retard.

D'autre part, cet avertissement mystérieux de miss Arabella lui apprenait qu'il possédait une alliée.

Pourquoi et comment, il ne le savait pas.

L'Anglaise, tout en se montrant pour lui tout à fait convenable, ne lui avait jamais manifesté de sympathie particulière.

D'où venait ce revirement ? Il n'aurait pu l'expliquer.

Toutefois, l'espoir lui rentra au coeur.

Ce fut presque joyeusement qu'il appela son domestique préféré, un Espagnol dontgnol dont il avait gagné le dévouement par sa douceur.

— Perez, dit-il.

— Monsieur !

— Un cheval. Je vais à la ville.

— Et monsieur reviendra ?...

— Dans quelques jours. Vous prendrez soin de la propriété et de la maison.

— Monsieur peut être tranquille.

Dix minutes plus tard il galopait, ventre à terre, sur la route d'Oran.

Son cheval, un arabe de race, dévorait les kilomètres avec la légèreté d'une gazelle, et Faudoise lui criait, en le caressant de la main :

— Mais va donc ! plus vite ! Plus vite encore !

A Oran, il fit ses préparatifs de voyage.

Le paquebot de la compagnie transatlantique devait en effet partir quelques instants plus tard.

C'était une chance.

A l'heure précise, il leva l'ancre, sortit de la darse et franchit les passes du port neuf.

Sur le pont, Faudoise considérait distraitement l'amphitréâtre de la ville, qui s'éloignait lentement, avec sa vieille kasba qui la domine, ses mosquées et ses minarets blancs comme du lait sur le bleu uniforme du ciel.

A l'avant du navire, les marsouins se jouaient dans les vagues comme des dauphins héraldiques, les mouettes et les goélands rasaient l'eau de leurs ailes flottantes ; les barques de pêcheurs se dessinaient nettement avec leurs grandes voiles grises dans la limpidité de l'air.

Peu à peu, les hautes murailles de rochers de Mers-el-Kébir s'abaissèrent : le cap Falcon se confondit dans une ligne trouble avec le reste de la côte, comme ces montagnes qu'un aéronaute ne distingue plus d'une certaine hauteur ; les villages échelonnés sur la falaise s'enfoncèrent lentement au-dessous de l'horizon, et bientôt la terre ne sembla, aux yeux des passagers, qu'une bande de brume et se perdit dans l'immensité des eaux...

Et, accoudé à la balustrade de la passerelle, Faudoise se répétait avec une anxiété poignante :

— La moitié de ma vie pour une heure d'avance !

[*Lire la suite page* 55]

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

En 1933 mourut Robert Henderson. Il était connu dans toute l'Amérique du Nord comme l'homme qui avait découvert les mines d'or du Klondyke. On pourrait croire qu'il en tira de fabuleuses richesses. Ce serait une grave erreur. Jamais en réalité, prospecteur ne fut poursuivi par une déveine aussi opiniâtre. C'est en 1896 que cet aventureux Ecossais eut l'idée d'explorer avec quelques compagnons la région de l'Alaska et du Yukon. Ayant découvert des paillettes d'or dans les sables du Yukon, il revint à son point de départ pour découvrir que son "claim" avait été envahi par d'autres chercheurs d'or. Toujours il fut dépossédé, mais il ne se découragea jamais. A l'âge de 78 ans, il entreprit en avion, des recherches dans la région de la rivière Pelly, mais il mourut d'un cancer sans avoir vu la fortune lui sourire.

•

Le paon est le roi des destructeurs de vipères, et les gallinacés sont généralement destructeurs de serpents, notamment le faisan qui détruit les jeunes, et les pintades qui dévorent leurs victimes en un clin d'oeil et célèbrent à grands cris leur action d'éclat. Le porc et le chat attaquent aussi les vipères, les hérons se nourrissent autant de reptiles et de mollusques que de poissons ; les cigognes mangent les serpents et en nourrissent leurs petits.

•

L'avion qui couvrit la plus longue distance, en vingt-quatre heures fut celui du président des Etats-Unis, lorsqu'il transporta Madame Chiang Kai-Shek de Rio Janeiro à Washington, le 9 septembre 1944. Le "Flying-White House", malgré deux arrêts, accomplit cette randonnée de 5,300 milles, en 22 heures et 55 minutes, ce qui constitue un record non officiel.

•

En 1935, la France vendait tellement de vin rouge à l'Algérie, que l'ont dut effectuer ce transport dans les gigantesques citernes d'un navire spécialement construit dans ce but, le *Bacchus*. Le chargement et le déchargement s'accomplissaient au moyen de boyaux tels que l'on utilise pour l'huile des navires-citernes.

•

Le capitaine Stephen Wood, mort en Angleterre, en 1934, fut un type très particulier de héros : pendant la première guerre mondiale, il tomba entre les mains des ennemis (son navire ayant été capturé par un sous-marin) et il dévora son carnet de notes pour que des documents secrets ne parvinssent pas ainsi à la connaissance des Allemands. Le papier lorsqu'il présente un certain volume doit être de digestion particulièrement désagréable. Aussi, est-ce une variété de torture qui fut souvent appliquée aux intellectuels. Bernard, duc de Saxe. ayant été critiqué par un pamphlétaire, exposa l'auteur au pilori pendant une heure, avec le pamphlet entre ses dents, puis il l'obligea à l'avaler.

•

Jusqu'au Xe siècle, les mariages se célébraient dans les foyers, parmi les peuples chrétiens de l'Europe et cela, malgré les efforts du clergé qui, voulant donné un caractère religieux à ses cérémonies, demandait qu'elles aient lieu à l'église. Petit à petit, on obtint que les mariages soient célébrés à la porte de l'église et en présence d'un prêtre. Cette coutume fut en vigueur jusqu'au XVIe siècle, alors qu'un conseil ecclésistique émit une loi rendant invalide toute union célébrée hors de l'église.

•

Andrew Carnegie, vers la fin de sa vie, déclara "qu'un homme qui meurt riche, meurt disgracié", et s'ingénia pendant dix ans à distribuer son immense fortune. A l'âge de 76 ans, il avait réussi à se débarrasser de $200,000,000 employés à des fins humanitaires ; il avait fait ériger des bains publics dans sa ville natale de Dunfermline, en Ecosse, donné $6,000,000 pour l'installation d'orgues dans différentes églises du monde. Il possédait encore $150,000,000 et terrifié de ne pouvoir tout distribuer ses biens, il fit venir son avocat pour le consulter. Elihu Root eut une inspiration géniale et lui suggéra l'établissement d'une *Fondation Carnegie* qui continuerait ses bonnes oeuvres avec enthousiasme. Depuis cette époque bien des millionnaires ont imité ce bel exemple et on compte aujourd'hui aux Etats-Unis 10,000 Fondations philanthropiques. Celle de Henry Ford s'élève à $500,000,000 et celle de Rockefeller à $23,000,000 et les bienfaits de ces institutions charitables et éclairées se font sentir dans le monde entier.

•

On ignore généralement que l'idée de réunir les Etats-d'Europe en une grande confédération revient à... Henri IV et à Sully. C'est en effet avec Sully que le bon roi jeta les bases d'une "république chrétienne" qui devait être formée par l'union d'une dizaine d'Etats européens. Malheureusement, avant que ce projet, vraiment hardi pour l'époque, pût avoir un commencement de réalisation, Henri IV fut assassiné par Ravaillac, ce qui prive les Nations Unies d'un précédent qui lui eut, sans doute, évité bien des tâtonnements.

•

Un ancien espion britannique a révélé le secret d'une pipe qu'il avait fabriquée lui-même et qu'il fumait continuellement. Cette pipe avait un compartiment secret dans lequel étaient placées ses notes. Si l'officier devenait suspect, un simple tour de main aurait fait brûler les documents avec le tabac.

MES AMIES C'EST FAMEUX !

Glo-Coat donne un nouvel éclat merveilleux

LA MEILLEURE cire sans frottage au Canada est maintenant meilleure que jamais—grâce à un nouveau mélange de cires exclusif que Glo-Coat est seul à vous offrir. Ces cires plus brillantes, plus durables, plus rapides à appliquer . . . sont préparées spécialement pour donner à votre plancher de cuisine un nouveau lustre merveilleux. Et vous n'avez ni à frotter ni à polir. Appliquez simplement le Glo-Coat et laissez-le secher. Pourquoi ne pas en faire l'essai demain? Vous serez épatée du nouvel éclat de Glo-Coat.

Presque deux fois plus d'éclat qu'auparavant — et le lustre dure presque deux fois plus longtemps!

Cire résistante qui protège encore plus — se nettoie à la vadrouille humide — ne s'écaille pas, résiste aux taches.

ECONOMISEZ... ACHETEZ LES GROS FORMATS

Votre marchand a maintenant de ce Glo-Coat au nouvel éclat merveilleux!

D'emploi aussi rapide et facile qu'auparavant — Glo-Coat reluit tout seul, sans frottage ni polissage!

Ecoutez le programme Johnson "Qui Suis-Je?" Le lundi soir a 8:30 p.m. sur le reseau de Quebec.

Rehaussez la beauté du foyer avec les produits JOHNSON: Glo-Coat Sans Frottage, Cire en Pâte, Cire Liquide pour nettoyer et polir, Cire en Crème et Carnu pour automobiles.

S. C. JOHNSON & SON, LTD., MONTREAL, P.Q., 1949

"*Attardons-nous* à prendre notre Café"

Il y a *Tellement* plus à apprécier dans le Maxwell House

La tâche quotidienne achevée, qu'il est agréable de s'asseoir et de parler après le dernier repas! C'est le moment de s'attarder à prendre une seconde tasse de café Maxwell House . . . le moment où vous apprécierez vraiment la saveur délicieuse et réconfortante de ce merveilleux café.

Il n'est pas surprenant que le Maxwell House soit acheté et savouré par plus de gens que toute autre marque de café au monde, *quel qu'en soit le prix.*

Il contient des cafés de choix de l'Amérique Latine, sélectionnés pour leur saveur, leur arome. Des experts en font un mélange moelleux et distinctif — le mélange Maxwell House. La Torréfaction Radiante fait ressortir *tout* l'arome de chaque grain de café.

Cependant, le Maxwell House coûte moins d'un sou de plus par tasse que les cafés les moins chers! Vous ne vous tromperez *jamais* si vous demandez à votre épicier "du Maxwell House, s'il vous plaît". Lisez, sur le sac ou sur la boîte, les instructions pour faire une bonne tasse de café.

BOÎTES HERMÉTIQUES
Moutures Filtre et Ordinaire

SACS DOUBLÉS EN GLASSINE
Mouture à Toutes Fins

CAFÉ MAXWELL HOUSE
"BON JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE!"

Un Produit de General Foods

MH-49MF

MES RECETTES de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

TARTE AUX LEGUMES ET AUX OEUFS

3 c. à tb. de beurre
3 c. à tb. de farine
1½ tasse de lait
1 tasse de petits pois
1 tasse de carottes cuites
4 oeufs cuits durs

Préparer une sauce blanche avec le beurre, la farine et le lait. Bien assaisonner de sel et de poivre. Ajouter les petits pois bien égouttés puis les carottes cuites. Verser le mélange dans une assiette recouverte d'une belle pâte brisée. Couvrir les légumes de rouelles d'oeufs durs et recouvrir de pâte. Faire quelques incisions sur le dessus pour l'échappement de la vapeur, badigeonner de lait et faire cuire à four chaud 450° F. 15 minutes. Abaisser la chaleur à 350° F. et prolonger la cuisson de 15 à 20 minutes ou jusqu'à ce que la tarte soit bien dorée.

POUDING AUX DATTES A LA VAPEUR

2 tasses de farine
¾ de c. à thé de soda à pâte
1 c. à thé de clou
1 c. à thé de cannelle
1 c. à thé de gingembre
½ c. à thé de sel
1 tasse de lait
¾ de tasse de mélasse
3 c. à tb. de shortening
1 tasse de dattes hachées

Tamiser la farine, mesurer et tamiser de nouveau avec le soda, les épices et le sel. Bien mélanger le lait, la mélasse, le shortening fondu. Verser tout à la fois sur la farine et délayer jusqu'à ce que le mélange soit bien lisse. Incorporer les dattes hachées. Verser la pâte dans des moules beurrés et couverts ou bien dans des tasses et faire cuire sur le poêle dans une casserolle couverte qui contient de l'eau bouillante 45 à 50 minutes. Servir avec une sauce au citron. 6 services.

TIMBALES DE POIS VERTS A LA SOUBISE

1 boîte de pois verts
2 oeufs bien battus
¼ de tasse de crème
sel et poivre

Passer en purée les pois verts avec leur eau de cuisson. Ajouter les oeufs bien battus puis ¼ de tasse de crème. Assaisonner de sel et de poivre. Verser dans des petits moules beurrés ou à défaut, des tasses. Mettre ces moules dans une lèchefrite remplie d'eau chaude et faire cuire à 350° F. ½ heure environ ou jusqu'à ce que ce soit ferme. Démouler et servir avec une sauce Soubise.

SAUCE SOUBISE

3 c. à tb. de shortening
3 c. à tb. de farine
1½ tasse de lait
2 c. à tb. d'échalotes ou d'oignon finement hachés

Faire une sauce blanche avec le shortening, la farine et le lait. Cuire jusqu'à épaississement, assaisonner et ajouter les échalotes. Servir aussitôt. 4 services.

OEUFS A LA NEIGE

2 oeufs
1 c. à thé d'amidon de maïs (cornstarch)
1 pincée de sel
2 tasses de lait
½ c. à thé de vanille

Mettre dans un bain-marie 2 c. à tb. de sucre, l'amidon de maïs et le sel. Battre les jaunes d'oeufs, les ajouter aux ingrédients secs et bien mélanger. Délayer avec le lait et faire cuire au bain-marie jusqu'à consistance de crème. Retirer du feu, aromatiser et verser dans des coupes ou dans un plat à dessert. D'autre part, battre les blancs et incorporer graduellement le reste du sucre, 4 c. à tb. Quand les oeufs sont bien fermes, verser par c. à tb. dans un grand bol rempli d'eau bouillante et laisser pocher 8 à 10 minutes. Déposer ensuite sur la crème faite avec les jaunes et servir bien froid. On peut agrémenter ce dessert en garnissant les blancs d'une cerise ou d'une c. à thé de gelée. 4-5 services.

SHORTBREAD

½ tasse de beurre
¼ de tasse de shortening
½ tasse de cassonade
1 c. à thé de vanille
2 tasses de farine

Défaire en crème le beurre et le shortening, ajouter la cassonade préalablement tamisée et pressée. Aromatiser. Incorporer la farine graduellement et à l'aide d'une fourchette d'abord, puis ensuite avec les mains. Quand la pâte est bien liée, étendre en pressant avec les mains à l'épaisseur d'un ½ pouce dans une assiette à gâteau beurrée; à l'aide d'une autre assiette, presser la pâte pour l'égaliser et la rendre lisse. Piquer avec une fourchette et faire cuire à four modéré 350° F. 30 à 35 minutes.

Cette pâtisserie désignée sous le nom de "sablé" est délicieuse et se conserve fraîche longtemps. Son nom de sablé lui vient du grain de la pâte qui est cassant et granuleux. Cette pâte est assez difficile à réussir.

Dans les années d'abondance, elle se fait entièrement au beurre mais elle est aussi excellente avec un mélange de shortening.

Ce soir

1 Il y en a peut-être dans votre garde-manger.
Il y en a *sûrement* chez votre épicier.

2 Il suffit d'avoir recours à votre fidèle compagnon de cuisine "l'ouvre-boîtes . . ."

3 et vous avez les grains dorés de ce blé-d'Inde de choix, cultivé d'après la méthode "Green Giant". Vous n'avez qu'à ajouter quelques pelotes de beurre et à faire réchauffer jusqu'à ce que le beurre fonde.

Ecoutez le "Fred Waring Show", émission Green Giant, tous les vendredis matins au Poste NBC.

Blé d'Inde

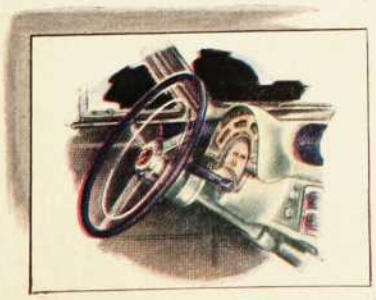
égrené mais non broyé, MARQUE **Niblets**

Fine Foods of Canada, Limited, Ste-Martine, Québec . . . Fabricants, également, des Pois Marque Green Giant.

La nouvelle Chrysler"

CHRYSLER WINDSOR SEDAN QUATRE PORTES
Y COMPRIS L'ÉQUIPEMENT SPÉCIAL . . .

— *Vous aimerez son Confort Reposant et sa Conduite Plaisante!*



Examinez la magnifique nouvelle Chrysler! Vous reconnaîtrez qu'elle a été conçue pour assurer plus de sécurité et de confort tout en donnant un meilleur rendement.

La dignité de ses lignes et de sa carrosserie spacieuse et somptueuse vous plaira. La *nouvelle* Chrysler, bien que plus spacieuse, n'occupe pas plus d'espace. Elle se maneuvre encore plus facilement dans la circulation dense, au stationnement, au garage.

La *nouvelle* Chrysler se conduit *doucement*, sans effort. Dans la Chrysler "Royal" une puissance des plus souples est transmise sans heurts, à l'huile, au moyen de la Commande Fluide et la fréquence des passes de vitesse est minimisée. La Chrysler "Windsor", avec sa transmission "Presto-Matic", se conduit *sans* maneuvrer les vitesses.

Dès que vous aurez vu la magnifique *nouvelle* Chrysler, vous conviendrez qu'elle est bien la voiture qui répond à votre conception de confort et de conduite plaisante ainsi qu'à votre sens inné du bon style. Choisissez une Chrysler et la fierté de vrai connaisseur que vous êtes s'accroîtra chaque fois que l'on vous dira:

"JE VOIS QUE VOUS CONDUISEZ UNE CHRYSLER"

L'AMOUR INTERROMPU

[*Suite de la page* 50]

XXXVI

LORSQUE Diane, dans un moment de dépit et aussi d'énervement, de lassitude, et enfin pour céder aux désirs de sa mère, avait promis sa main à son cousin, en renvoyant l'exécution de sa promesse au mois de mai, elle ressemblait à ces débiteurs à terme qui s'opposent que l'échéance n'arrivera jamais.

Cet engagement lui pesait d'autant moins qu'elle comptait sur l'imprévu, sur quelque événement mystérieux qui la délivrerait, sur une intervention dont elle n'osait envisager le héros, mais qu'elle considérait comme certaine.

Tranchons le mot, en dégageant sa pensée de l'obscurité dont elle se plaisait à l'entourer, elle espérait en retour de son mari, une explosion de jalousie, d'indignation, dont elle le croyait capable.

Il n'était pas possible qu'après sa démarche au manoir de Soesmes, après cette ouverture à une réconciliation, l'orgueil de son mari étouffât l'amour dont elle se refusait à le croire guéri ; il était plus impossible encore, elle le supposait du moins, que la nouvelle de son prochain mariage ne le jetât dans une colère violente, en réveillant en lui cette jalousie si naturelle à l'homme, qui ne veut pas que son bien passe aux mains d'un rival, et qui le défend par tous les moyens, jusqu'à la dernière extrémité.

Nous ne voulons pas dire qu'elle eût pris cet engagement avec l'intention de le violer.

Résolue à l'exécution de sa promesse, elle croyait seulement, comme les Orientaux, à quelque fatalité qui réglerait sa destinée, et s'abandonnait aux volontés de sa mère, avec le secret désir que celles de l'arbitre suprême qui nous tient dans sa main ne fussent pas d'accord avec elles.

Elle espérait donc sans se décourager avec une anxiété croissante, comptant les semaines, puis les jours, et enfin les heures qui la séparaient du moment fatal.

Ces six mois, elle avait cru à leur éternité !

Et ils passaient comme une flèche devant ses yeux, comme un oiseau, comme le trait de feu d'un éclair.

Mais que sont six mois, dans une vie, et qu'est une vie dans les profondeurs du temps !

Aucune nouvelle ne vint.

Aucun symptôme ne lui révéla seulement que son mari songeât à elle ou même qu'il vécût encore.

Alors, se résignant à regret et refoulant ses angoisses au fond de son coeur, deux jours avant la date fixée pour l'exécution de sa promesse, elle quitta Paris avec sa mère, et partit pour Briolles.

C'était le lieu fixé pour le sacrifice.

Les Boistrudan devaient y arriver le matin du contrat, en poste, de leur vieille habitation restaurée en vue de cette solennité, comme leur fortune allait l'être par ce mariage qui leur livrait les biens considérables de la future.

Les deux mères avaient réglé les moindres détails de la fête dont Diane ne paraissait pas prendre souci, indifférente en apparence à ce qui se passait autour d'elle.

Si on veut connaître au juste l'état de son âme, on peut consulter l'une des dernières pages du livre rouge.

14 mai 1886

« Depuis hier soir nous sommes à Briolles.

Le temps est d'une douceur extrême.

Partout des fleurs. Les aubépines sont couvertes d'une neige blanche ; les marronniers se transforment en bouquets grandioses ; les gazons doux et tendres sont chatoyants comme du gazon vert ; les étangs qui miroitent au fond de la vallée s'entourent d'une ceinture de feuillages et de verdures aquatiques. Dans le parc, on ratisse les allées pour la grandes réception. La toilette des massifs est faite. Tous les jardiniers sont en réquisition et dans le coup de feu de leur besogne. Les cuisines flambent. On prépare les victuailles pour les noces de Gamache et le banquet auquel est conviée la fine fleur de la gentry des environs, de Fougères à Laval et autres lieux.

C'en est fait.

Il me revient cependant que ce mariage n'est pas accepté sans protestations. Ces nouvelles façons heurtent les idées bretonnes, et à Rennes, en haut lieu, on s'en est exprimé en termes assez vifs.

Nous pensons l'un et l'autre, Sa Grandeur et moi, de la même manière, mais par des causes différentes.

Ce qui est chez le prélat une question de principe, n'est pour moi qu'une affaire de sentiment.

Cette nouvelle union du vivant de Maurice, de l'élan de mon coeur, le premier ! me semble une simple prostitution. Maurice ne peut, s'il est homme de coeur — et je n'en veux pas douter ! — rencontrer mon mari — M. de Boistrudan — sans le provoquer ! Ou il me mépriserait bien énergiquement ! Je n'ose envisager l'avenir. Il me trouble, il m'épouvante, il me répugne !

Depuis huit jours, à mesure que l'heure se rapproche, j'ai des envies de crier à Maxime : mais je ne vous aime pas ! Vous me faites horreur ! Je ne peux pas ! Je ne veux pas !

Et ma promesse me lie !

Le respect de la parole donnée me retient.

Seulement une voix secrète, celle de ma conscience peut-être, me reproche ma sévérité ! Aux tourments que j'endure, je sens que je me suis frappée en croyant atteindre le coupable, et certes je souffre plus que lui, à moins que la douleur que je ressens ne soit le contre-coup de celle dont il souffre lui-même.

Si une fausse honte ne me retenait, je prendrais la fuite ; j'irais à lui; je l'interrogerais ; je saurais ce qu'il a dans l'âme, et du moins je me déciderais ensuite, en pleine sécurité, sans avoir à me reprocher un désespoir causé par mes duretés.

Son silence me pèse et m'inquiète.

Il aurait juré de me rendre folle qu'il n'agirait pas autrement.

Ne peut-il me dire qu'il me hait, qu'il en aime une autre, qu'il m'a oubliée, qu'il n'a pour moi que de l'indifférence, du dédain, tout ce qu'il voudra enfin, plutôt que de se renfermer dans ce silence qui me plonge dans une irrésolution dont je ne peux sortir.

Mon mariage ne paraît pas causer une grande joie aux gens de la maison. Ils se parlent bas lorsqu'ils se rencontrent, et Bernard lui-même, un fidèle, m'a lancé tantôt un regard triste qui contenait, un reproche.

Je l'ai abordé aussitôt et je lui ai dit:

— Qu'avez-vous donc ? On croirait que vous me haïssez !

— Moi, mademoiselle Diane !

Je suis toujours pour lui la petite fille qu'il a vue courir dans le parc, en robe courte, mal peignée, avec de l'encre au bout des doigts.

— Vous me faites des yeux méchants ! Vous m'en voulez donc ?

— Le bon Dieu et la sainte Vierge m'en préservent !

Rien de plus gai qu'un chien bien portant
Il le sera toujours avec Sergeant !

Participer à vos jeux — à vos travaux — se coucher à vos pieds quand vous êtes au repos, c'est tout ce qu'il demande. Cela et les quelques soins qu'il requiert pour être en bonne santé. Remettez-vous-en aux Produits Sergeant's pour les Chiens, rapides et sûrs. 21 en tout — un pour presque toutes les affections communes au chien. Chacun de ces produits a été approuvé par des vétérinaires consultants. Chacun est basé sur une connaissance approfondie du chien et se réclame de la haute réputation Sergeant's, maintenue depuis 74 ans. Suivent quelques articles à garder sous la main et qu'on trouve aux pharmacies ou chez les marchands d'animaux.

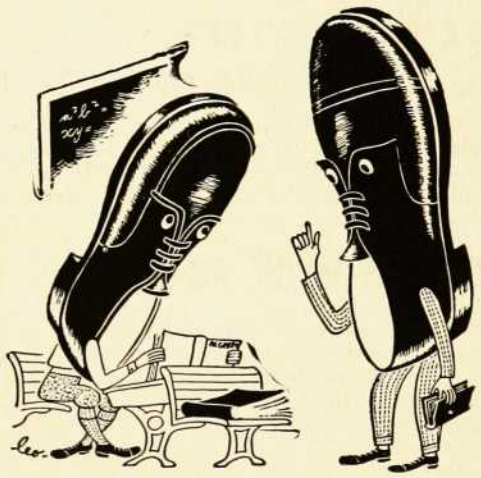
POUR LES VERS . . . dont souffrent presque tous les jeunes chiens et la plupart des chiens adultes . . . Capsules SURE SHORT Sergeant's pour gros chiens — Capsules Puppy pour jeunes chiens de moins de dix livres.

POUR REMETTRE EN FORME . . . après maladies vermineuses et autres — Pilules Condition Sergeant's — Capsules de Vitamines (VITAPETS) Sergeant's — à donner tous les jours.

POUR LES PUCES — Le Savon de bain SKIP-FLEA Sergeant's — la Poudre SKIP-FLEA Sergeant's, à saupoudrer régulièrement entre les bains. Tous deux exterminent et chassent les puces.

GRATIS : Comment garder votre chien heureux et en bonne santé. Demandez un exemplaire de Sergeant's Dog Book à votre pharmacien ou marchand d'animaux. Ou écrivez à Sergeant's Dog Medecines, Ltd., 70 Mutual Street, Toronto, Ont.

Sergeant's POUR LES SOINS DES CHIENS



"Le secret d'un brillant succès . . .
se trouve dans **NUGGET**"

ROUGE, NOIR ET TOUTES COULEURS DE BRUN

12NF-49

Avez-vous appliqué "NUGGET" sur vos souliers ce matin?

Dans LE SAMEDI de la semaine prochaine paraîtra la première tranche de notre nouveau-feuilleton. On sera avisé de retenir son exemplaire.

Saveur Délicieuse!

CEUX QUI PARTENT...
CEUX QUI RESTENT

Nous avons dernièrement fait la connaissance des Compagnons de la chanson, inoubliables personnages qui ont eu le don de nous enchanter. Ils nous reviendront peut-être en novembre, mais après, il nous faudra attendre longtemps, longtemps . . . Nous connaissons d'autres compagnons, ce sont ceux de la lecture et ils ont noms :

LE SAMEDI – LA REVUE POPULAIRE – LE FILM

Eux aussi enchantent, avec cette différence qu'ils sont toujours parmi nous, qu'ils frappent eux-mêmes à votre porte quand vous avez la sagesse de vous abonner. Le coût en est dérisoire, si l'on songe au nombre de fois qu'ils viennent vous voir durant un an. Vous pouvez les convier en groupe ou séparément, en remplissant tout simplement le coupon d'abonnement ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

TARIF

☐ **LES 3 MAGAZINES**
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an ..... *(Canada seulement)* **$5.50**

ou

	Can.	E.-U.
☐ **LE SAMEDI**	$3.50	$5.50 pour 1 an
☐ **LA REVUE POPULAIRE**	1.50	2.00 " " "
☐ **LE FILM**	1.00	1.00 " " "

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)
☐ **IMPORTANT — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.**

Nom .....

Adresse .....

Localité ..... ***Prov.*** .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

— C'est peut-être parce que demain... Vous aimiez mon mari...

— M. de Faudoise ?

— Sans doute.

— M. Maurice était un bon vivant, pas fier et serviable.

J'ai pris mes grands airs.

— M. de Faudoise m'a blessée gravement. Vous ne l'ignorez pas.

Il a baissé la tête en tournant sa casquette entre ses doigts.

— On le dit ; M. Maurice a eu tort. Il a eu grand tort ; mais pensez donc, mademoiselle Diane, a-t-il ajouté, en balbutiant les mots un à un, on se laisse entraîner, sans savoir, par bêtise ! Si j'osais, je vous raconterais une histoire qui m'est arrivée, moi.

Nous étions sous un massif d'ormeaux, seuls.

— Ah ! il vous est arrivé une aventure, à vous, Bernard, ai-je repris. Dites-la.

— C'est qu'elle est un peu...

— Allez donc.

— Quand j'ai épousé Thérèse, la fille du métayer de la Roche, j'étais jeune. Elle aussi. Elle avait dix-huit ans, moi vingt-sept. J'arrivais du service. Depuis longtemps je pensais à Thérèse, et à part quelques peccadilles je m'étais conduit d'autant plus honnêtement que je ne pouvais me défaire d'une timidité avec les filles. Trois ans après, une femme de chambre des demoiselles de La Houdinière — je parle de longtemps, et la pauvre fille est morte — une Parisienne, m'enjôla avec ses façons et ses coquetteries, si bien qu'un soir qu'il y avait un grand dîner au château, je me laissai aller, sans y songer, oubliant — ce que je n'aurais pas dû faire — Thérèse, qui veillait dans sa petite maison des bois, toute seule, et m'attendait. J'étais deuxième piqueur en ce temps-là. La sottise ne fut pas sitôt faite que je me sauvai comme un perdu. En arrivant chez nous, j'embrassai Thérèse comme du pain, et, prenant un fusil, je m'en fus dans la forêt, où j'errai toute la nuit, sous prétexte de braconniers qui tendaient des collets, et je passai le temps à me traiter comme le dernier des derniers. Depuis, j'ai aimé ma Thérèse davantage, comme si j'avais voulu me faire pardonner une sottise qu'elle ignore. Nous vivons encore tous deux ; nous avons élevé nos enfants, et quand nous mourrons, nous nous suivrons de près, je l'espère, et on nous couchera dans la même fosse, comme ceux qui ont bien vécu ensemble, en se pardonnant l'un à l'autre de n'être pas parfaits.

Bernard avait une larme à l'oeil en terminant.

Il la secoua du doigt.

— Vous êtes un brave coeur, lui dis-je, et je vous remercie.

— Voyez-vous, reprit-il, mademoiselle Diane, nous n'en savons pas si long que d'autres, mais nous ne sommes pas habitués à voir les femmes changer de maris, tant que le premier n'est pas dans six pieds de terre. On s'y fera peut-être. Si je parle mal, il ne faut pas m'en vouloir. Je dis comme on m'a appris. Faites ce que vous voudrez. Ça ne nous empêchera pas de vous aimer, parce que vous êtes de bons maîtres et charitables.

Là-dessus il m'a quittée, et je suis restée seule sous les romes, plus troublée que jamais, en me disant que ce garde, un homme simple et honnête, avait raison, et que j'allais commettre ce qu'il pensait sans oser le dire : une lâcheté. »

15 mai, 7 heures

« Voici le grand jour.

Mélaine est venue ouvrir mes fenêtres de bonne heure.

Le soleil a inondé de lumière mes oiseaux bleus.

Mais il ne m'a pas réchauffé le coeur.

J'ai passé une mauvaise nuit ; tout m'abandonne, jusqu'à miss Arabella, qui devait revenir et n'est pas là.

Rien de Maurice.

Le sort en est jeté. J'accomplirai mon sacrifice, quoiqu'il m'en coûte, mais je sens que ce sera le malheur et le remords de ma vie. »

9 heures

« Au moment où je m'habillais, miss Arabella est descendue de voiture au perron. J'ai entendu le bruit des grelots et me suis mise au balcon.

Miss Arabella m'a paru fort animée. D'ordinaire, elle n'a pas ces allures vives et presque joyeuses.

Sa première visite a été pour moi.

Elle a monté les escaliers quatre à quatre en venant droit à ma chambre.

Elle était vêtue de noir, en grand deuil.

Je lui en ai fait la remarque.

— Mon amie est morte, m'a-t-elle dit. Enfin, j'arrive à temps. Vous n'êtes pas encore mariée. J'aurais été fâchée d'être loin de vous.

— Vous m'aimez donc un peu, miss ?

— Beaucoup, je vous assure. Ne m'avez-vous pas traitée comme si j'eusse été de votre famille ? Sans vous, qui sait ce que je serais devenue ?

— J'espère que vous ne nous quitterez pas, chère miss, ou ce serait de votre propre volonté.

— Non, sans doute.

Elle semblait attendre que je lui annonçasse quelque nouvelle et me regardait, non sans inquiétude.

— Ainsi reprit-elle, vous êtes bien décidée à ce mariage ?

— Décidée...! Puisqu'il le faut ! j'ai promis ! je dois tenir ma promesse.

Je lui ai raconté mes craintes, mes irrésolutions, mes répugnances, toutes les incertitudes dans lesquelles je me débats depuis son départ. et, à la fin, après m'être plainte amèrement du dédaigneux silence de Maurice, je lui ai dit, dans un de mes transports d'exaltation et de dépit : Oui, je me marierai ! oui, j'épouserai M. de Boistrudan, mon cousin ! Je ne sais si je l'aimerai jamais. Qu'importe ! Ceux qui ont de l'expérience, ceux qui doivent me guider, m'affirment que l'amour n'est pas nécessaire dans le mariage et que l'amitié suffit. Je le verrai ! je le saurai ! J'ai de l'amitié pour Maxime; j'ai donc tout ce qu'il faut pour l'épouser.

Miss Araella me considérait attentivement.

J'ai cru lire dans ses yeux une sorte de compassion qui m'a blessée et j'ai repris avec plus de force :

— Dans quelques heures, je serai madame de Boistrudan.

Miss Arabella n'a rien objecté.

Elle m'a parlé en quelques mots de sa traversée, de son voyage de Paris à Briolles et, en me quittant, elle m'a dit, sans paraître attacher une grande importance à ses paroles :

— Voici un journal que j'ai acheté par hasard au Mans. J'y ai lu une nouvelle qui vous intéressera peut-être.

Elle l'a posé sur la table, près de laquelle j'étais assise, et s'est retirée.

Dès qu'elle fut sortie, je jetai les yeux sur le journal.

Aussitôt ils tombèrent sur ce passage, marqué de trait de crayon presque invisible.

« Tout ce que Paris artiste contient de mondains, d'amateurs de la beauté plastique et d'enthousiastes de cet art gracieux de la danse, se souvient de l'éclatant succès remporté à l'Eden par l'étoile qui s'appelait Cara Dolci. De mémoire d'abonnés de l'Opéra, attirés à la maison voisine par le passage de cet astre sans rival, on n'avait vu une si complète alliance de la forme exquise à talent indiscuté.

« Cara Dolci a quitté Paris à la suite d'une aventure — chapitre d'un roman d'amour — qui a donné lieu, il y a deux ans environ, à un procès retentissant.

« Après avoir fait quelque temps les délices de la cour et de la ville, à Pétersbourg, prise d'un besoin incessant de

changement, elle avait disparu, quelques efforts qu'on ait faits pour la retenir en Russie, en s'enlaçant dans des chaînes d'or et de fleurs.

« Depuis, personne ne savait ce qu'elle était devenue.

« Nous apprenons qu'elle vient de s'éteindre d'une maladie de langueur, dans une villa de Brindisi, où elle s'était retirée.

« Elle se renfermait dans la solitude la plus complète, se refusant à toute communication avec un monde auquel elle avait renoncé volontairement, abdiquant le sceptre de son art, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de succès inouïs.

« On peut admirer un portrait de la célèbre ballerine dans notre salle de dépêches. Il est dû au pinceau magistral de Clairin.

« Les habitués de l'Eden reverront avec plaisir ces grands yeux de velours, vagues et profonds, dont la fascination était irrésistible, l'ovale pur de ce visage et les grâces incomparables de cette sylphide légère comme une libellule et séduisante comme Eve, à qui on ne peut refuser toutes les perfections du sexe dont elle est la mère.

« On attribue la retrait de Cara Dolci et sa fin prématurée à un grand chagrin d'amour dont cette femme si adulée n'aurait pu se guérir.

« Mystère insondable du coeur humain ! »

Cette nouvelle m'a remuée.

Une larme m'est venue aux yeux.

J'avais tort d'accuser Maurice.

Il n'a pas revu cette malheureuse, par laquelle il s'est laissé éblouir comme tant d'autres !

Et comme ils ont expié leur faute, elle par la mort, lui par l'exil !

Me voilà replongée dans un abîme d'incertitudes !

Mélaine m'apporte ma robe.

Dans une demi-heure, le contrat !

Ensuite la mairie, et mon sort est fixé ! »

Le livre rouge s'arrête là.

Diane s'habillait devant la psyché de son boudoir.

Cet amour de la Dolci pour son mari ne la blessait pas maintenant qu'elle n'avait plus à craindre sa rivalité. Elle plaignait la malheureuse Milanaise.

Elle la comprenait.

N'avait-elle pas choisi entre tous ? Ne s'était-elle pas passionnée pour lui au point d'abdiquer les timidités et les scrupules de son sexe en allant, pour ainsi dire, le chercher et le prendre par la main ?

Le doute qui la tourmentait venait de disparaître comme un mirage, à la lecture de ce journal.

Il lui sembla que la faute de son mari s'effaçait et que la danseuse l'avait emportée dans la tombe avec elle. Comme elle mettait la dernière main à sa toilette, son oncle entra dans sa chambre.

Elle se jeta à son cou et lui dit tout bas d'une voix altérée, pleine d'angoisse :

— Faut-il que je me marie ?

Il répéta son éternelle réponse :

— Comme tu voudras !

Il fallait l'entendre !

Ces trois mots signifiaient : le reste de l'univers m'est indifférent. Je donnerais l'empire du Milieu et tous les trônes de la terre pour ton petit doigt !

La comtesse le suivait.

Diane n'osa lui répéter sa question.

Le conseiller était le protégé de sa mère. Madame de Briolles l'avait pris sous son égide.

Certes, la comtesse aimait passionnément sa fille. Mais, précisément à cause de cette affection exclusive et violente, elle ne pouvait se résoudre à pardonner à son gendre le scandale causé, les colères de Diane, ses chagrins et son abandon.

Car pour la mère, bonne au fond, mais aux vues courtes et terre à terre, la fuite de Maurice n'était qu'un abandon, un délaissement dont elle ne comprenait ni la grandeur ni la fierté.

Diane et la comtesse échangèrent quelques mots. Madame de Briolles se moqua agréablement des scrupules de la noblesse des environs sur les moeurs nouvelles qui sapent l'antique et respectable institution du mariage.

Elle avait riposté de la bonne manière. Si elle eût été catholique, nul doute qu'elle ne pensât comme ces Bretons obstinés, bien qu'il y eût de graves inconvénients à s'enrôler dans la catégorie des vieilles filles ou des veuves de vingt-ans.

La vie est longue et la vieillesse triste dans l'isolement.

Mais puisqu'elles étaient protestantes, quel mal y avait-il pour elles à profiter d'une loi et à contracter un nouveau mariage que tout leur permettait ?

Rien à répondre à cet exposé très net de la situation.

Madame de Briolles, évidemment stylée par son amie, s'appesantit avec complaisance sur ces détails.

Elle s'expliqua à sa fille qu'elle avait adressé une lettre énergique à Sa Grandeur, qui, au début, jetait feu et flamme, et que cette lettre très sensée, très digne — la comtesse s'en flattait — avait apaisé les critiques comme par miracle.

Tout était donc pour le mieux.

D'ailleurs huit jours passés, on n'en parlerait plus. Tous ces bruits s'éteindraient, et que Diane s'appelât madame de Faudoise, madame de Boistrudan ou mademoiselle de Briolles, elle n'en serait pas moins adorée comme la providence et la bonne fée du pays.

Là-dessus, la comtesse, triomphante, la serra dans ses bras avec une tendresse qui n'était pas jouée, en lui disant :

— Dans une heure le notaire y aura passé.

Diane cacha sa tête sur l'épaule de sa mère et ne répondit pas.

XXXVII

Le grand salon du château resplendissait dans toute sa gloire. Par les fenêtres ouvertes un soleil chaud et bienfaisant pénétrait, éclairant de sa vive lumière les visages mâles et hautains des cavaliers en pourpoints et en bottes, la toque sur leurs cheveux ras, à la mode de Henri III, fièrement campés, la main sur la garde de leur épée.

Les châtelaines du temps passé souriaient du haut des cadres d'or à leur petite fille et semblaient la prendre sous leur protection.

Les fauteuils en tapisserie ancienne, les murs boisés, les tentures de vieux lampas, tout ce luxe solide et imposant, imprimaient un caractère grandiose à la cérémonie du contrat qu'on allait signer quelques instants plus tard.

Le ban et l'arrière-ban de la noblesse des environs était accouru à l'appel de la comtesse et de madame de Boistrudan, les uns par sympathie, les autres par curiosité, le reste par préférence ou intérêt.

La fortune des dames de Briolles primait les autres, et leurs giboyeuses forêts étaient un objet d'envie pour tous les chasseurs de l'Ille-et-Vilaine et de la Mayenne. Diane — était-ce malice ou bravade ? — avait fait envoyer une invitation par sa mère au vicomte de Soesmes et à M. de Balazé, mais on ne les voyait pas dans l'assistance.

La baronne de Boistrudan jouissait de son succès, en dedans, modestement, comme il convient aux habiles, à la suite d'une grande victoire.

C'était elle surtout qui avait vaincu les scrupules des châtelains du voisinage et contraint son amie à un certain éclat que la comtesse, plus sage peut-être, eût préféré éviter. Jusqu'a nouvel ordre, il semble assez naturel que, pour un mariage précédé d'un divorce, on doive se contenter d'un cercle restreint d'intimes. Le divorce, en certaines provinces surtout, aura quelque peine à s'enraciner dans les moeurs. Les érudits, les sceptiques, les gens du monde s'y feront peut-être à la longue, et encore ! La vieille France a quinze cents ans d'habitudes et de croyances assoupies, qu'une agression réveille et que la persécution rend plus vivaces et plus fortes.

La baronne voulait faire sa cour à ses voisins, les allier à sa cause, les gagner par toutes ses aménités et ses caresses.

Or, quelle plus favorable occasion que le mariage !

Elle avait donc pesé sur les déterminations de son amie de tout le poids de son influence.

L'assemblée nombreuse qui se pressait à Briolles la comblait de joie.

C'était sa revanche du premier mariage de Diane et de la défaite des Boistrudan par ce gentilhomme campagnard aujourd'hui vaincu, fugitif.

En femme de tête, elle se souciait peu des critiques sourdes ; elle savait que la foule finit toujours par se ranger du côté du plus fort et qu'à certaines hauteurs on peut se croire tout permis.

Il est donc inutile d'essayer de dépeindre sa joie. C'était une irradiation. Tout son être tressaillait des palpitations du triomphe. Elle avait beau pincer ses lèvres minces, adoucir la flamme de ses yeux gris, sa joie débordait.

Dans un coin, l'oncle Honoré tenait le baron de Fenouille par le bouton de son habit et démolissait à l'aide d'une série d'arguments qu'il supposait invincibles le système des homéopathes, des empiriques qui prétendent guérir toutes les maladies avec des globules infinitésinaux : poisons si on en prend une certaine dose, remèdes si on en absorbe une autre !

— Des charlatans, mon cher baron !

Le vieillard essayait vainement de couper court à l'éloquence verbeuse du savant.

Quand M. de Bazouges était lancé, on ne l'arrtait pas aisément.

Il allait entamer le chapitre de sa voie romaine, autre épouvantail pour le patient, lorsque la porte du salon s'ouvrit à deux battants et Diane entra.

L'oncle Honoré oublia du coup les homéopathes et les allopathes, les voies romaines, les camps et les légions de César.

Son visage s'épanouit dans une admiration béate.

Il s'avança au-devant de sa nièce, lui offrit le bras et la conduisit au milieu d'un murmure flatteur, près de sa mère et de madame de Boistrudan, qui la couvait des yeux.

Le conseiller, un peu ému des approches de son bonheur, salua d'un signe de tête auquel elle répondit par un sourire de bon augure.

Miss Arabella, en robe de deuil, se tenait humblement à l'écart, près des demoiselles de La Houdinière.

Il faut reconnaître que la mariée, bien qu'un peu pâle, était merveilleusement faite pour inspirer une admiration passionnée.

Elle portait une robe mauve en soie souple et mince, collée à sa taille avec la précision d'une mousseline humide, décolletée en pointe sur la poitrine et coupée en biais par une passementerie de soie jaune produisant les chatoiements et l'illusion de l'or.

Couronné de son diadème de cheveux, le front de la jeune femme gardait quelques ombres inquiétantes.

Ses yeux offraient des traces de fatigue.

Néanmoins, elle sourit gracieusement à l'assistance et se prépara à écouter la lecture du contrat dressé par l'excel-

COMMENCE À AGIR EN 2 SECONDES

CALME les DOULEURS NÉVRITIQUES OU NÉVRALGIQUES

ASPIRIN

Marque Déposée au Canada

PRIX LES PLUS BAS
12 comprimés 18c
24 comprimés 29c
100 comprimés. . . . 79c

LE VÉRITABLE ASPIRIN EST MARQUÉ COMME CECI BAYER

Un maître de la tradition anglaise, Paul Storr exécuta la majorité des commandes passées aux orfèvres du Roi, dans son temps. Il exécuta des oeuvres d'art allant de magnifiques pièces pour Cadeaux jusqu'à la vaisselle particulière du Roi. Les pièces simples aussi bien que les pièces finement ouvragées d'orfèvrerie devraient être nettoyées avec "Goddard's" qui polit, fait ressortir et protège la beauté de la belle argenterie depuis plus de cent ans.

Poli Goddard's

POUDRE pour ARGENTERIE
POLI pour ARGENTERIE
LINGES pour ARGENTERIE

RAPIDE
FACILE
DURABLE

RENOMMÉ DEPUIS PLUS DE 100 ANS

AGENT DE VENTE
BONE, MacKENZIE & ROY LTD., Toronto

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Casier 25, Station T. Montréal, P.Q.

MAINTENANT—PERDEZ...VOTRE GRAISSE DÉGOÛTANTE jusqu'à 7 lbs par semaine

En vous mettant au régime "MODEL"

LE RÉGIME LE MOINS COÛTEUX!

Commencez dès maintenant à maigrir, sans privation, sans drogues nocives et sans laxatifs ou exercices.

Le nouveau Régime Alimentaire "MODEL" ne consiste pas de drogue amaigrissante. Le régime "MODEL" est sauf, agréble et simple comme 2 et 2 font 4. Vous aidera à perdre jusqu'à 7 lbs par semaine — autrement, argent remboursé! Si votre embonpoint provient d'une suralimentation, le Régime Alimentaire MODEL se fera sentir dès les premiers jours. (NON RECOMMANDE DANS LES CAS D'OBESITE GLANDULAIRE).

REINE DE BEAUTÉ SALUE "MODEL"

Noreen Noble, reine de beauté de l'ouest de l'Ontario en 1948, déclare: "Le Régime Alimentaire MODEL aide admirablement à maigrir et à amincir la silhouette. Je le recommande sans hésiter à toutes les femmes désireuses de perdre leur graisse malsaine et dégoûtante. Croyez-m'en, le Régime Alimentaire MODEL est vraiment efficace."

FAITES CET ESSAI DE 7 JOURS!

N'envoyez pas d'argent. Envoyez simplement votre nom et votre adresse sur carte postale ou lettre. En recevant votre paquet de MODEL, payez au facteur $2.50 plus affranchissement, ou adressez bon de poste de $2.50, affranchissement à nos frais. (Envoyez $4.00 pour paquet économique, grand format). Si non satisfaite, retournez ce qui reste de votre paquet et votre argent vous sera remboursé. Adressez votre commande immédiatement.

UNIVERSAL PHARMACAL PRODUCTS Ltd.
DEPT. LS-3 WINDSOR, ONTARIO

Si le MAL DE DOS vous incommode

Il vous faut peut-être des Dodd's

Quand vos reins sont détraqués et que le mal de dos s'ensuit—prenez des Pilules Dodd's pour les Reins, le remède canadien depuis 50 ans. En agissant sur les reins, les Pilules Dodd's pour les Reins aident à rétablir vite et sûrement leur fonctionnement normal — à soulager le mal de dos et la sensation de fatigue. Demandez des Pilules Dodd's pour les Reins dans n'importe quelle pharmacie; recherchez la boite bleue à bande rouge. Vous pouvez compter sur Dodd's. 156F

Pilules Dodd's POUR LES REINS

Avez-vous des cadeaux à faire?

Ne cherchez pas plus longtemps. Abonnez vos parents et amis aux 3 grands magazines: *Le Samedi, La Revue Populaire* et *Le Film.*

Remplissez NOS COUPONS D'ABONNEMENT

lent et honnête Me Duchamp, le notaire du canton, qui de sa vie n'avait assisté à pareille fête.

C'était une pluie d'or qui allait fondre dans sa caisse sous forme d'honoraires.

Me Duchamp s'était hanarché pour la circonstance de ses habits de cérémonie.

Vert encore malgré ses soixante ans d'âge, conservé par l'air pur de sa campagne et la tranquillité d'une vie patriarcale, le digne homme était tracassé par une souci qui troublait sa joie.

Pour la première fois, il rédigeait le contrat de mariage d'une femme dont le premier mari vivait encore.

Ce détail le chiffonnait.

Nul doute que, s'il se fût agi d'une famille moins puissante et moins précieuse à son étude, il eût refusé net son ministère ou tout au moins adressé à sa belle cliente de vives remontrances.

On rencontre encore de ces probités en province, et Me Duchamp ne sacrifie pas volontiers aux nouveaux dieux.

Il est Breton de vieille roche et s'en fait gloire.

Il toussa, sollicita d'un regard à la comtesse la permission de commencer sa lecture, et ânonna le préambule:

Par-devant, etc.

Diane écoutait, l'oeil fixé sur lui, sans faire un mouvement, le coude sur le bras de son fauteuil, la liste des titres et qualités de son futur: baron de Boistrudan, conseiller maître à la Cour des comptes, chevalier de la Légion d'honneur.

Lorsque Me Duchamp énuméra les titres de la mariée et qu'il y ajouta celui-ci, en glissant légèrement sur la phrase: épouse divorcée de M. Maurice de Faudoise, elle fronça le sourcil.

A la vérité, cette phrase parut écorcher le larynx du Breton, puis s'empressa de franchir ce passage scabreux.

Diane se remit.

A dater de cette ligne, elle écouta avec la même attention la suite du factum, mais sans donner aucun signe d'ennui ou d'approbation.

Miss Arabella ne quittait pas du regard le visage de son élève et n'y pouvait saisir d'indications précises, si ce n'est une résignation ennuyée et maussade.

Me Duchamp arriva aux donations entre époux.

Mademoiselle de Briolles se montrait généreuse envers le conseiller.

Elle lui accordait l'usufruit de tous ses biens au cas où il lui survivrait, sans enfants.

Au reste, il faut dire qu'à toutes les questions de sa mère et du notaire elle avait répondu non sans impatience par la phrase de l'oncle Honoré à ses consultations:

— Comme vous voudrez.

A la dernière ligne, lorsque la voix de Me Duchamp s'éteignit comme un bûcher qui a dévoré son aliment, un murmure de soulagement courut dans l'assistance.

Une sorte de satisfaction détendit les visages.

L'affaire était conclue.

Le vieux notaire posa son acte sur un guéridon et tendit la plume à la mariée, qui s'était approchée.

— Il faut signer? dit-elle d'une voix brève.

— Ici, madame la baronne.

— Moi d'abord?

— Par honneur, c'est l'usage.

Elle s'assit et se pencha sur le parchemin.

Du doigt le notaire lui indiquait la place.

Elle allongea la main et commença d'un geste nerveux la première lettre de son nom, D...

Un soupir souleva la maigre poitrine de madame de Boistrudan.

La plume grinçait sur le parchemin.

Enfin!

Ce soupir involontaire parut être entendu de la mariée.

Elle releva la tête et jeta un regard anxieux à la mère de Maxime, à sa mère ensuite.

Et soudain elle porta la main à son front et repoussa la plume.

L'oeil de madame de Boistrudan s'agrandit, tandis que la comtesse se levait vivement et s'approchait de sa fille.

— Eh bien! qu'as-tu donc? dit-elle.

— Moi, je ne sais! un éblouissement!

— Remets-toi.

— Il me semble que je ne peux pas, que je ne dois pas signer cet acte!

— Pourquoi?

— Mais parce qu'il peut être cause de malheurs, que je pressens.

— Quels malheurs?

— Mon mari existe! Mon instinct, ma conscience, me disent que je commets une mauvaise action!

— Voyons, Diane, réfléchis!

— Mais voilà plus d'un an que je réfléchis. Et j'avais cru... Maintenant, je ne peux pas!... C'est plus fort que moi... Non.

L'oncle de Bazouges intervint.

— Si ce mariage lui déplaît, dit-il avec sa bonté paterne.

— C'est un mouvement nerveux. Ce n'est rien. Il est impossible de revenir sur une parole donnée, objecta la comtesse, rouge de honte.

— Pourquoi la tourmenter?

Madame de Boistrudan considérait cette scène, atterrée, le désespoir dans l'âme.

Le conseiller s'approcha.

— Diane, demanda-t-il, voulez-vous m'accorder un moment d'entretien?

— Mais... sans doute... tout de suite.

Et presque violemment, elle le saisit par la main et l'entraîna en lui disant:

— Suivez-moi!

Miss Arabella restait clouée à sa place. Un pâle éclair brillait dans ses yeux

XXXVIII

DIANE traversa une sorte de galerie, gravit un escalier, ouvrit une porte, et se trouva chez elle, dans ce boudoir où elle se plaisait, près de sa chambre à coucher.

La fenêtre donnant sur le balcon était ouverte.

La lumière et toutes les bonnes odeurs du printemps entraient dans ce salon chaud, élégant, imprégné des mille parfums qui décèlent la présence d'une jeune et jolie femme.

Une violente irritation grondait en lui, mais contenue et comprimée.

— Maintenant, dit-elle, nous sommes seuls, bien seuls, causons. Il faut en finir.

Elle se tenait debout près de la fenêtre, appuyée au dossier d'un fauteuil, très agitée.

Et comme il hésitait, les lèvres frémissantes, voulant être calme et parvenant mal à réprimer sa colère.

— Dites tout ce que vous avez sur le coeur. Je serai patiente. Je comprends mes torts, croyez-le.

— Ils sont grands, en effet, dit amèrement Maxime, et peut-être n'en mesurez-vous pas l'étendue.

— Si je vous assure, je ne me fais aucune illusion.

— Pourquoi aller si loin si ce n'était que pour reculer?

— Pourquoi? fit-elle en s'animant.

— Oui. Vous n'êtes plus une enfant. Les engagements qu'on prend doivent être sacrés, réfléchis, mûrement pesés. Un mariage ne se traite pas à la légère, et les conséquences de cette scène absurde, j'ose le dire, sont plus graves que vous ne le présumez. Qui vous forçait à me donner votre parole?

— Qui? dit-elle très nerveuse, en parlant par saccades.

« Vous en parlez à votre aise. J'aurais voulu vous voir à ma place, obsédée par votre mère, par madame de Boistrudan, une femme qui sait ce qu'elle veut, elle, si, moi, je ne le sais! J'aurais voulu que vous puissiez vivre comme moi, avec une plaie au coeur, sans cesse envenimée par les observations, les remarques, les piqûres d'une verve caustique autant qu'intarissable! Je ne m'excuse pas. Je n'accuse personne. Je m'explique, voilà tout! Et ma mère, qui obéit en tout aux inspirations de son amie, et dont les instances, les supplications, les constantes obsessions produisaient sur mon esprit l'effet de la goutte d'eau qui tombe sur une pierre et la creuse, la comptez-vous pour rien? Enfin vous-même, Maxime, vous, l'ami de ma jeunesse, le confident de mes premières pensées, vous étiez là, avec votre délicatesse de sentiments à laquelle je rends hommage, empressé près de moi, faible et sotte, si vous voulez. — Accablez-moi, injuriez-moi, je ne me révolterai pas! — Je ne sais pas refuser; on m'a suppliée, tracassée, lassée, et j'ai consenti, pour faire plaisir à tout ce monde, beaucoup plus, je vous le jure, et vous pouvez m'en croire, qu'à moi-même, car, après la désastreuse expérience que j'en ai faite, le mariage ne me séduit pas, non, en vérité; je l'ai en horreur!

Et son caractère décidé et folâtre, charmant il faut le dire, reprenant le dessus, malgré la gravité de la situation, elle ajouta en frappant du pied:

— Voilà! Comprenez-vous!

— Trop bien! Je ne supposais pas, je l'avoue, qu'il existât dans le monde un être faisant aussi bon marché des engagements les plus solennels! Ce sans-gêne m'étourdit et m'écrase.

— Ecoutez-moi, reprit-il. Je vous ai suivie pas à pas. Diane, et vous ai toujours vue généreuse, douce, bonne à tous. Je vous supposais une véritable affection pour moi. C'est ce qui m'encourageait à demander votre main. Quand je l'ai obtenue, vous ne pouvez vous imaginer quelle joie fut la mienne. Je n'aime pas les grans mots, ni les transports ridicules. Dieu sait que je vous ai laissé tout le loisir des retours sur vous-même, et vous n'ignorez pas avec quel respect douloureux je m'étais soumis une première fois à votre décision. Aujourd'hui vous allez, par ce revirement inattendu, et qui nous frappe, ma mère et moi, ma mère, que vous jugez mal peut-être...

— Mais non! s'écria Diane.

— ..comme un coup de foudre, me couvrir de ridicule. Je serai deux fois le prétendu évincé, repoussé par vous! Et dans quelles circonstances! Il est évident que vous n'avez pas pesé les conséquences funestes du parti étrange que vous prenez.

— Mais si! interrompit-elle. Il y a six mois que je ne dors plus, poursuivie par ces raisonnements que j'attendais et que je me suis faits cent fois à moi-même... Tenez, je serai franche jusqu'au bout, Maxime, d'autant mieux que l'amitié que j'ai pour vous me fait un devoir de la sincérité. Oui, j'aurais voulu vous épouser! Oui, j'aurais voulu donner cette joie à ma mère qui vous aime, elle, qui a pour vous des partialités auxquelles, dans ma tendresse pour elle, je voulais céder! Voilà pourquoi, après ce consentement arraché à ma lassitude, à ma faiblesse, à ma lâcheté, si vous voulez, je n'ai pas eu le courage de tout vous avouer, de vous prendre à part, en tête à tête, et de vous faire juge vous-même de ce qui se passait dans mon âme. J'ai essayé de m'y résoudre, je me suis redit que ma mère avait raison sans doute, qu'elle est plus clairvoyante que moi; que j'aurais en vous le plus aimable, le plus bienveillant, le plus prudent des maris. Tout ce qu'on peut imaginer en votre faveur, tout ce que votre plus fervent admirateur aurait dit de vous je me le suis répété dans les insomnies de mes nuits. Je tâchais de m'habituer à cette idée que la parole donnée me serait facile à tenir; hier encore je croyais que c'était possible. Eh bien! la vérité, c'est que je ne peux pas, que je ne veux pas être votre femme.

[*Lire la suite au prochain numéro*]

LE LOUP de l'Ouest

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-TROISIEME EPISODE

1. Dans sa descente en parachute, les montagnes rocheuses semblaient se précipiter à la rencontre de Cliff. Le pauvre garçon était rempli de frayeur et en oubliait presque de tirer la cordelette. Le parapluie de soie s'ouvrit enfin.

2. Le choc le secoua fortement et lui donna l'impression qu'il était séparé en deux, puis il descendit lentement vers le sol. Il se demandait où il atterrirait finalement et regarda aux alentours, tentant de repérer le Loup, mais il n'en vit aucune trace. Cependant, le bandit, à ce moment, observait Cliff, même si le brave garçon était encore trop loin pour qu'il pût le reconnaître. Monté sur son cheval, revolver au poing et une lueur diabolique dans les yeux, le Loup de L'Ouest attendait patiemment.

3. Porté de droite et de gauche, n'ayant aucune connaissance de ce qu'il devait faire pour contrôler sa descente en parachute, Cliff était à la merci du hasard. Il lui fallait aller là où le parachute le conduirait. Il trébucha bientôt sur un rocher.

4. Sa jambe gauche se replia sous lui et la douleur lui arracha un cri. Il s'écrasa sur une sorte de corniche, le parachute s'empilant près de lui. Il demeura là, immobile, tout endolori, incapable de bouger sa jambe, sans souffrir atrocement.

5. Cliff ne se doutait pas que son saut en parachute, sa descente et son atterrissage sur la corniche, avaient été observés par le bandit qui continuait sa route vers le Mexique avec l'or de M. Turner. Il n'avait pas reconnu Cliff.

6. En effet, le jeune homme était trop loin. Persuadé, d'ailleurs, que le parachutiste n'interviendrait pas dans sa fuite, le bandit continua sa route. Cliff songea à un moyen d'attirer l'attention de son père et de Pop, en mettant le feu au parachute.

7. Il combattit ensuite les flammes afin d'en faire échapper des flamèches. Il prit ensuite son gilet et, se rappelant un truc que lui avait confié un vieil indien, il envoya un signal en fumée. "A l'aide, blessé sur la montagne", disait le signal.

8. Le message fut répété. Cliff s'étendit sur la corniche, découragé. Il avait tout gâché, pensait-il, pendant qu'il demeurait là, prisonnier. Le Loup était déjà rendu loin, sans doute, avec l'or volé. Il serait bientôt hors d'atteinte.

9. Cliff, son père et Pop n'avaient guère de chance de le rejoindre. Soudain, le garçon eut autre chose à penser. Un bruissement d'ailes lui fit lever la tête pour apercevoir un aigle énorme, qui allait fondre sur lui. Cliff lutta tant qu'il put.

10. L'Aigle revenait toujours à la charge, le menaçant de son bec et de ses puissantes serres. Malgré sa jambe blessée, Cliff, à genoux, se défendait de son mieux. Il ramassa des pierres et les lança à l'oiseau sauvage de toutes ses forces.

11. Mais il manqua bientôt de projectiles. Chaque mouvement lui causant une douleur atroce, il se traîna un peu plus loin et réussit à détacher une pierre plus grosse. Puis, attendant une nouvelle attaque, il lança la pierre qui atteignit l'oiseau de proie.

(A suivre)

CAPITAINE FANTÔME

Scénario de Jacques François
Dessins de R. CAZANAVE

RIEN DE SÉRIEUX

Une parvenue, dont le mari a fait fortune pendant la guerre racontait une histoire commençant ainsi :

— Quoiqu'on fût dans la "clavicule", et qu'il eût fait, la veille, une chaleur "torrentielle", il faisait, ce jour-là, un froid de "sybarite !"

•

— Tu as réussi à vendre ton tableau ?

— Parfaitement.

— Bien, mon cher, tu as raté ta vocation : tu aurais dû te faire commerçant !

•

Le dentiste examine la mâchoire de son client et lui demande :

— De quel côté mangez-vous ?

— Du côté de la gare Windsor.

•

Monsieur — Comme le ciel est serein !

Lili — Mais papa, il n'est pas jaune du tout, le ciel, il est tout bleu !

•

— Bien, est-ce que vos poules vous rapportent quelques profits ?

— C'est justement ce que je suis à me demander. Vois-tu : j'ai acheté ces poules pour mon garçon, je paie la nourriture des poules, ma femme achète les oeufs de mon garçon, et c'est lui qui les mange.

•

— Vous avez de la chance, cher maître, à l'Académie, vous ne dépassez jamais la quarantaine.

— Dites donc, madame, le steak que vous m'avez servi est comme le temps, il est cru.

— Possible, mais le paiement de votre pension est aussi comme le temps, il est toujours incertain.

•

Trois marchands voyagent dans le même compartiment et chacun vante ses magasins.

— Ma boutique, dit le premier est tellement grande que tous mes employés sont munis d'un plan. Autrement ils s'égareraient sûrement dans les différents rayons.

— Ma boutique, dit le second, est tellement vaste qu'on met deux jours à la parcourir d'un bout à l'autre.

— Ma boutique, remarque le troisième, est formidablement grande. Un jour, un lion a pénétré dans un des rayons et ce n'est qu'après quinze jours que je me suis aperçu qu'il mangeait mes employés.

•

— Je ne savais que choisir entre la peinture et la littérature, alors j'ai cumulé; je me suis mis peintre en lettres.

•

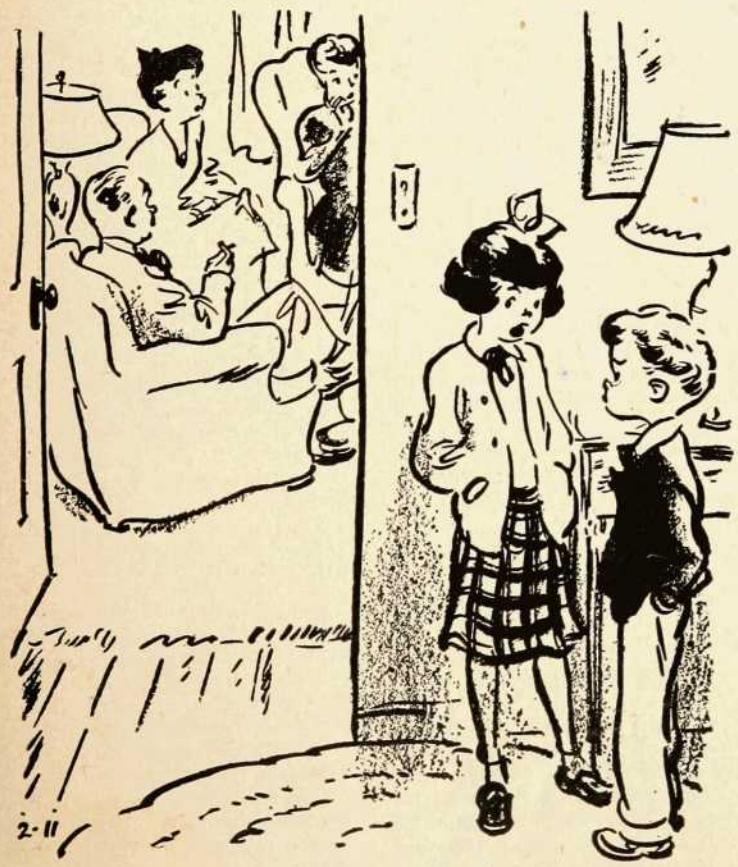
— Je voudrais parler au directeur.

— Asseyez-vous un instant, monsieur. Le directeur est en train de téléphoner à sa femme.

— Comment savez-vous que c'est à sa femme ?

— Il est à l'appareil depuis un quart d'heure et tout ce qu'il a dit, c'est quatre fois "oui".

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark



— Mince, voilà qu'ils recommencent à parler de vie chère: nous en avons au moins pour une heure encore avant de manger.

LA VIE COURANTE . . . par Georges Clark

— Avant de payer un si gros impôt sur le revenu, il avait toujours assez d'argent pour venir nous voir.

Pendant qu'il pleut à verse, un voyageur entre dans la salle publique de la bibliothèque municipale, à Montréal, et s'adressant au bibliothécaire :

— Je voudrais un ouvrage.

— De quel auteur ?

— Oh ! pas très haut, c'est pour m'asseoir dessus !

•

— Et ton riche mariage, c'est pour quand ?

— Ah ! Je n'en sais rien. Figure-toi que ma fiancée m'a dit qu'elle ne m'épouserait que lorsque j'aurais payé mes dettes. Et moi, je ne pourrai que quand je l'aurai épousée.

•

Un voyageur facétieux se présente à l'un des guichets d'une grande gare montréalaise et demande un billet :

Le vendeur — Pour où ?

Lui. — Oh ! ça n'a pas d'importance, pour où vous voudrez. Je cherche une maison de campagne à louer. Je ne suis pas encore fixé sur l'endroit ! . . .

•

Un aveugle sachant dire merci dans plusieurs langues, portait en sautoir un écriteau avec ces mots : "L'aveugle est polyglotte".

Une bonne dame passe près de lui, se penche pour déposer son obole et, ayant lu l'avis, dit à l'amie qui l'accompagnait, sur un ton de pitié profond :

— Le pauvre homme ! Non seulement il est aveugle, mais encore il est polyglotte !

•

— Qu'est-ce que le Canada ?

— Le Canada est un pays borné au nord . . ., borné au nord . . . et borné au sud par la . . . puis borné à l'ouest . . .

— Et vous, vous êtes borné partout; allez vous asseoir.

Une sirène du cinéma aussi insignifiante que jolie, ayant obtenu un petit rôle, on lui dit qu'elle aurait une "doublure". Inquiète, elle alla trouver le directeur et lui dit : "Pourquoi me donne-t-on une doublure ? dois-je faire quelque chose de dangereux.

— Oui, répondit le directeur. Vous devez prononcer un mot de trois syllabes.

•

Les amis qui viennent d'acheter une auto sont dangereux; ils veulent faire étalage des qualités de leur voiture et se livrent pour ce faire, à mille extravagances. Ainsi, notre ami Bobby disait l'autre jour à un copain, tout en faisant du quatre-vingts à l'heure :

— Tu vois ce journal déployé là-bas sur le bord de la route ? Je vais arrêter l'auto juste dessus, en freinant sur quinze pieds.

Et il réussit parfaitement.

Quelques instants après, l'auto arrive devant une barrière ouverte, non gardée, au moment où va passer l'express. D'un nouveau coup de frein, le chauffeur stoppe cinq pieds des wagons.

— Eh bien, dit-il à son ami, veux-tu que nous fassions une troisième expérience ?

— Oui, dit l'autre d'une voix expirante et en se comprimant les entrailles. Retournons vite chercher le journal.

•

Un homme faisait une cure de rajeunissement. Il avait payé une forte somme et avait reçu six pilules avec instruction d'en prendre une par jour. Au lieu de suivre cette prescription, il prit les six dragées à la fois.

Sa famille eut des difficultés pour l'éveiller le jour suivant. Finalement, encore à moitié endormi, il maugréa : "Ça va, ça va, je vais me lever, mais je ne veux pas aller à l'école".

LE FANTÔME NOIR

[*Suite de la page* 43]

— Du crime de Jacques Delmont...

Vauxier se demanda si Lacelles devenait fou.

— Vous appelez son suicide un crime ?

— Je parle de l'assassinat du pauvre Pierre Chavet... dit Lacelles avec un calme effrayant.

V — Questions de psychologie

Lacelles et Vauxier quittèrent la voiture et se dirigèrent vers les ruines.

— Voici l'arche ogivale... murmura Robert.

— Bon. Merci. Nous allons bien voir si je m'étais trompé dans mon hypothèse... fit Lacelles.

Vauxier lui serra le poignet subitement. Une émotion l'avait étreint. Et après avoir détourné les yeux de l'arche ogivale, il rencontra le regard de Lacelles.

— D'accord ? demanda ce dernier, avec calme.

— Oui... Vous aviez raison... Mais allons-nous-en... Cet endroit me fait horreur désormais...

Ils regagnèrent la voiture et s'installèrent en silence. Lacelles attendit qu'on se trouvât à plusieurs kilomètres de là pour stopper dans un petit bois.

— Je ne vais pas vous faire attendre le retour au château pour vous donner les explications promises. Vous avez déjà pu vous rendre compte de la raison qui est l'origine de cette histoire de fantôme... Vous avez vu que c'est uniquement l'ombre d'un arbre, étrangement projetée dans l'espace de l'arche, qui, par un effet de perspective, peut donner l'illusion...

« Tenez, regardez les photos... ajouta-t-il.

Il tira de son portefeuille les deux épreuves tragiques.

— Hein ? bégaya Vauxier. Vous... vous les aviez brûlées !...

— Mais non... J'avais fait semblant... C'est-à-dire que j'avais effectivement brûlé deux photos, mais ce n'étaient pas celles-là.

— Mais... dans quel but ?

— Parce que je ne voulais pas rendre les photos à Delmont... Et que je n'avais que ce moyen-là, évidemment.

— Je ne vois pas, Lacelles, pourquoi il aurait été satisfait de...

— Plus que satisfait, Vauxier... Soulagé... Mais poursuivons... Vous n'aviez jamais eu l'occasion de voir les deux épreuves côte à côte ?

— Non... Jamais... murmura Vauxier.

— Il ne vous les aurait pas montrées non plus... Et vous allez savoir pourquoi... Dès que je les vis, il me sembla que... voyez...

Lacelles précisa en étalant les épreuves sur la banquette.

— Elles ne sont pas semblables... Il y a une différence entre la position du bras du soi-disant fantôme... Dans l'une, la manche de l'apparition est au-dessus de l'épaule de Chavet... Dans l'autre, elle domine franchement la tête... C'était ce dont je voulais m'assurer...

— C'est vrai... bégaya Vauxier, atterré.

C'est Delmont qui a ajouté les petits détails sur les épreuves, pour « perfectionner » le fantôme noir...

Vauxier respirait avec peine.

— Je ne saurais vous préciser, reprit Lacelles, si le misérable connaissait la particularité de ce jeu d'ombre, ou bien...

— Non, il ne savait pas. C'était la première fois qu'il venait au prieuré... interrompit Vauxier.

— Alors, c'est en prenant la photo qu'il s'est aperçu de ce détail et tout de suite, il a joué une comédie extraordinaire... Il vous a demandé si vous n'aviez pas vu le fantôme, ceci pour s'assurer que vous n'alliez pas lui faire remarquer qu'il ne s'agissait que d'une ombre d'arbre.

— Il avait dit, murmura Vauxier, que c'était peut-être un jeu de lumière !... Et je me souviens, à présent, qu'il avait hésité à poursuivre sa révélation...

— Evidemment, il s'était demandé ce que cela donnerait en photo... Mais quand il a vu les épreuves, quand il a constaté qu'avec une adroite retouche sur le papier il pouvait compléter l'illusion, il n'a plus hésité... et, vous connaissez la suite...

— Je ne peux pas croire, Lacelles, qu'il ait assassiné Chavet. Ils n'étaient pas ensemble, voyons !... Delmont se trouvait à l'auberge quand l'accident est arrivé...

— On peut tuer à distance... On s'arrange par exemple, pour faire boire quelque chose à sa victime; dans le verre, on laisse tomber une goutte ou deux d'un poison qui agit après une heure ou deux...

— Qu'est-ce que vous racontez ? C'est impossible !

— Non, puisque c'est ce qui s'est passé. Il existe quantité de poisons orientaux qui ne laissent aucune trace dans l'organisme.

— Mais pourquoi cette histoire de fantôme noir, alors ? Il pouvait agir sans faire intervenir le surnaturel !...

— Oui. Mais — Lacelles haussa les épaules — je ne pense pas que Delmont aurait assassiné de sang-froid, s'il n'avait pas eu la tentation produite par l'incident de la photographie.

« Il haïssait mortellement Pierre Chavet, c'est entendu. Il désirait sa mort, il voulait lui prendre sa fiancée. Cependant l'idée du crime ne s'implanta en lui que lorsqu'il s'aperçut de l'influence produite sur vous par la fable du fantôme noir.

« Notez, continua Lacelles, qu'il avait confié le pseudo-secret à l'hôtelier, sachant pertinemment que, tôt ou tard, l'autre aurait bavardé... A ce moment, tout le pays aurait chuchoté la dramatique histoire, vous-même vous auriez confirmé, et Delmont qui était un parfait comédien, aurait appuyé, tout en feignant de vouloir cacher l'affaire des photographies...

« Il y avait même moi, au besoin !... Un témoin de plus...

Lacelles poursuivait, non sans logique :

— L'âme humaine a toujours besoin de récits extraordinaires... La mort de Chavet, chose paradoxale, aurait semblé plus naturelle, par le fait qu'il était condamné, soi-disant par l'apparition!... Vauxier articula lentement :

— Et vous saviez tout cela. Et vous n'avez pas parlé à ce moment-là ? Vous auriez pu, Lacelles, le convaincre de...

— Erreur, coupa Lacelles. Le convaincre du crime ? Mais il n'y avait rien, rien pour l'accuser... Ma conviction était morale uniquement. Même les deux épreuves photographiques n'auraient rien prouvé, en justice... Delmont n'aurait pas avoué, il se sentait fort.

Vauxier émit un long soupir.

— Comment expliquez-vous, Lacelles, qu'il se soit suicidé ? Il a parlé du fantôme noir !... Puisque vous venez de me prouver que c'était une invention élucubrée par lui-même, il ne pouvait l'avoir vu...

Lacelles eut un sourire grave.

— Si... Justement... Il l'a vu...

Cette fois, les yeux de Vauxier exprimèrent l'inquiéture. Est-ce que Lacelles jouissait de tout son bon sens ?

— Il l'avait vu, répéta Lacelles, et c'est ce qui a fait chavirer son sang-froid... Il est devenu une loque...

Un temps bref, puis Lacelles reprit :

— Le fantôme noir qui lui est apparu, c'était moi...

— Vous ?... Vous ?

— Oui... J'avais décidé de tenter une épreuve de ce genre. Je comptais le terroriser et provoquer l'arrivée de témoins qui auraient entendu sa confession... Mais les choses se passèrent autrement...

Lacelles précisa comment il avait acheté du tissu noir à Périgueux, et s'était activé à le coudre, dans sa chambre, afin de se faire une robe et une cagoule.

— Puis, dit-il, je passai chez Delmont par le balcon, un jeu d'enfant, et je fouillai dans son secrétaire. J'y trouvai, entre parenthèses, une petite fiole dont je compte faire analyser le contenu à Paris et qui me semble être le poison utilisé...

« Je trouvai également un revolver... Je m'empressai d'en enlever les balles que je remplaçai par des cartouches à blanc, sauf la dernière. Je savais que Delmont prenait cette arme, la nuit, à portée de la main...

« Durant le dîner et la fin de la soirée, je « travaillai » les nerfs de Delmont afin de le mettre dans l'état d'esprit nécessaire à accepter l'apparition... Puis, après avoir attendu le temps nécessaire, je passai sur son balcon, affublé comme je l'avais prémédité.

« Quand Delmont me vit, il fut affolé, mais tout de suite, il recouvra son sang-froid et grommela que le fantôme n'existait pas... Il s'arma de son revolver, me donna dix secondes pour disparaître...

« C'était là que je l'attendais !...

« Car il tira... Et le fantôme ne tombait pas !...

« Ce fut alors la panique... Et son suicide final... Aussitôt, je bondis au dehors, me défis de mon accoutrement, repassai chez moi, cachai la robe et la cagoule dans une valise, et accourus comme le reste des gens de l'hôtel...

— Il restait tout de même une balle ! s'exclama Vauxier. Pourquoi ?

— Parce que je n'avais pu trouver que cinq cartouches à blanc du calibre de son revolver, dit Lacelles avec simplicité.

— Et s'il avait tiré six fois ?

— C'était un risque à courir pour moi...

HENRY MUSNIK

RIEN DE COMMUN

[*Suite de la page* 10]

le « chinent » parce qu'il n'a jamais un sou vaillant. Le père est travailleur, la mère est économe. Quand il réclame de l'argent de poche, on lui répond en riant :

— Mais tu n'as besoin de rien; est-ce que tu manques de quelque chose ?

Ce jour-là... oh, ce jour-là, comme il s'en souvient maintenant, les autres ont combiné une excursion pour le lendemain. On doit partir de bonne heure, ayant loué des bécanes; on déjeunera dans les bois... Il a timidement parlé chez lui de ce projet :

— Jeudi, il y a comme ça les camarades qui organisent une balade... ce serait l'affaire d'une pièce de dix ou quinze francs...

Le père a fait celui qui n'entend pas. La mère a dit de son petit ton net :

— N'insiste pas, ce ne serait pas raisonnable, Romain.

Rien à faire... alors, il a décidé de prendre cet argent où il se trouve, dans l'armoire de sa mère, entre deux piles de mouchoirs. La chère femme ne se méfie pas et laisse les clés sur les serrures.

Romain se revoit, entrant dans la chambre à l'heure de la méridienne (son père est à son travail, sa mère dans la cuisine, en bas). Il évite de faire craquer les lames du plancher, il tourne précautionneusement la clé, ouvre la porte, étend la main, saisit la bourse...

— Voleur !

Qui a crié cela ? C'est sa mère qui l'a surpris, qui le regarde et puis qui, tout à coup, couvre son visage de ses deux mains et sanglote...

L'autre Romain, ses parents l'ont fourré à Mettray.

— Ah ! tu es un voleur ! Eh bien, on va te mettre avec les voleurs.

Celui-ci, après un demi-siècle, retrouve la chaleur du sein maternel, car il s'est précipité dans les bras de sa mère :

— Maman, je t'en supplie, ne pleure pas... je te jure que je ne recommencerai plus.

Ah ! non, il n'a jamais plus eu l'idée de recommencer. Son père même n'en a rien su. C'était comme un tendre petit secret entre sa mère et lui. Quand elle mettait sa main sur la clé de l'armoire, quand elle prenait ou rangeait de l'argent dans sa bourse, elle le regardait à la dérobée avec un petit sourire et lui, il mettait un doigt sur ses lèvres, peut-être pour lui dire : Chut ! mais aussi pour lui envoyer un baiser. C'est comme ça qu'il est resté un honnête homme.

L'autre, là-bas — avec qui il n'a, Dieu merci, rien de commun — aurait pu éviter son destin s'il avait eu une mère aussi judicieuse et aussi bonne... Mais alors, ces deux petits, les fils de l'escroc, s'ils perdaient la leur, que deviendraient-ils ?...

Romain Faucher jette un regard sur son intérieur si calme, si soigné, un vrai logis de vieux garçon. Il a vu mourir ,il y a bien longtemps, la femme qu'il aimait et qui ne lui a pas donné d'enfant. Il fume silencieusement sa pipe. C'est étonnant toutes les idées qui peuvent tenir dans la fumée d'une pipe ! Quand elle s'éteint, ces idées sont devenues des résolutions.

•

...Quelques jours plus tard, Romain Faucher revient de voyage — vous aije dit qu'il était parti ? tenant par la main deux petits bonshommes en grand deuil.

— Des neveux à moi, explique-t-il aux amis stupéfaits. La mère vient de mourir. Le père est à l'étranger.

— Mais tu nous avais dit que tu n'avais plus de parents, fait Michaud. Et Rivard insiste :

— Oui, tu nous l'as dit, et il n'y a même pas si longtemps. C'était, tiens, à propos de cet escroc avec lequel tu n'avais, heureusement pour toi, rien de commun.

— J'ai dit que je n'avais pas de parents ?... Il faut croire que je me suis trompé, concède Romain Faucher, car ceux-là sont tellement bien de ma famille que je m'en vais les adopter. Ce sera tout aussi bien, n'est-il pas vrai, que de laisser mes quatre sous à l'Etat. Et je vous assure que ça fera de braves et honnêtes garçons.

GENEVIEVE DUHAMELET

Charmants

IMPRIMÉS

INDÉLÉBILES

WABASSO

Réclamez sans faute la marque

WABASSO COTTONS

Voyagez Rafraîchis... Prenez un Coca-Cola

La fatigue a raison de vous quand vous conduisez sans vous rafraîchir. Mais, si vous faites une pause pour vous rafraîchir, vous aurez raison de cette fatigue. Partout, dans ce pays, les rafraîchissoirs rouges familiers vous invitent à jouir du repos et du bien-être que vous procure *la pause qui rafraîchit* avec un Coca-Cola glacé. C'est la meilleure façon de voyager.

Coca-Cola "Coke"

5¢

Demandez-le d'une façon ou de l'autre, les deux marques déposées veulent dire la même chose.

COCA-COLA LTÉE.

ERNEST BESNER
MARTHE
AUDREUIL QUE
28-049-C-1914